

# L'Algue d'or

Jeanne de Coulomb



PRIX :

1<sup>fr</sup>-50



Éditions du  
"Petit Écho  
de la Mode"  
7, Rue Lemaignan  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

Les Publications de la Société Anonyme  
du "Petit Echo de la Mode"

**LISETTE**, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Abonnement : un an, 10 francs ; Etranger : 16 francs.

**La Véritable Mode Française de Paris**

Journal des élégances parisiennes paraissant une fois par mois.

Le numéro : Un franc.

Chaque numéro contient une centaine de modèles inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre aisément la mode parisienne. Ce journal procure, en pochettes à 1 fr 50 franco, les patrons de tous  
:: :: :: :: ses modèles. :: :: :: ::

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

**LA MODE SIMPLE**

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages, donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus  
:: :: complet des albums de patrons. :: ::

Le numéro : 0 fr. 75.

Abonnement : un an, 3 francs ; Etranger : 4 francs.

**GUIGNOL**, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° 1 franc. Franco 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

Toutes les nouveautés de la saison sont données par  
**Les Albums des Patrons Français Echo**

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque Album de 60 pages dont 26 en couleurs, 3 fr. Franco 3.25.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**

Aux quatre Albums :	France et Colonies.	12 fr. »
—	Etranger .. . . .	15 fr. »
Aux deux Albums :	France et Colonies.	6 fr. 50
—	Etranger .. . . .	7 fr. 75

Adresser les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>).

## La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main. Quand on voit, oublié sur la table, un volume de la Collection "Stella", on imagine nécessairement que la main qui l'a posé là est toute menue et toute fine.

## La Collection "STELLA"

constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée, sans salir .. .. l'imagination. .. ..

## La Collection "STELLA"

est une garantie de qualité morale et de .. .. qualité littéraire. .. ..

## La Collection "STELLA"

forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect, sous ses claires couvertures en couleurs, si fraîches à voir. Elle publie deux volumes chaque mois.

## DANS LA MÊME COLLECTION :

1. L'Héroïque Amour, par Jean DEMAIS.
2. Pour Lui ! par Alice PUJO.
3. Rêver et Vivre, par Jean de la BRETE.
4. Les Espérances, par Mathilde ALANIC.
5. La Conquête d'un Cœur, par René STAR.
6. Madame Victoire, par Marie THIERY.
7. Tante Gertrude, par B. NEULLIES.
8. Comme une Epave, par Pierre PERRAULT.
9. Riche ou Aimée ? par Mary FLORAN.
10. La Dame aux Genêts, par L. de KERANY.
11. Cyranette, par Norbert SEVESTRE.
12. Un Mariage "in extremis", par Claire GENIAUX.
13. Intruse, par Claude NISSON.
14. La Maison des Troubadours, par Andrée VERTIOL.
15. Le Mariage de Lord Loveland, par Louis d'ARVERS.
16. Le Sentier du Bonheur, par L. de KERANY.
17. A Travers les Seigles, par Hélène MATHERS.
18. Trop Petite, par SALVA du BEAL.
19. Mirage d'Amour, par CHAMPOL.
20. Mon Mariage, par Julie BORIUS.
21. Rêve d'Amour, par T. TRILBY.
22. Aimé pour Lui-même, par Marc HELYS.
23. Bonsoir Madame la Lune, par Marie THIERY.
24. Veuvage Blanc, par Marie Anne de BOVET.
25. Illusion Masculine, par Jean de la BRETE.
26. L'Impossible Lien, par Jeanne de COULOMB.
27. Chemin Secret, par Lionel de MOVET.
28. Le Devoir du Fils, par Mathilde ALANIC.
29. Printemps Perdu, par T. TRILBY.
30. Le Rêve d'Antoinette, par Eveline le MAIRE.
31. Le Médecin de Lochrist, par SALVA du BEAL.
32. Lequel l'aimait ? par Mary FLORAN.
33. Comme une Plume... par Antoine ALHIX.
34. Un Réveil, par Jean de la BRETE.
35. Trop Jolie, par Louis d'ARVERS.
36. La Petiote, par T. TRILBY.
37. Derniers Rameaux, par M. de HARCOET.
38. Au delà des Monts, par Marie THIERY.
39. L'Idole, par Andrée VERTIOL.
40. Chemin Montant, par Antoine ALHIX.
41. Deux Amours, par Henri ARDEL.
42. Odette de Lymaille, Femme de Lettres, par T. TRILBY.
43. La Roche-aux-Algues, par L. de KERANY.
44. La Tartane amarrée, par A. VERTIOL.
45. Intègre, par Pierre Le ROHU.
46. Victimes, par Jean THIERY.
47. Pardonner, par Jacques GRANDCHAMP.
48. Le Chevalier clairvoyant, par Jeanne de COULOMB.
49. Maryla, par Isabelle SANDY.
50. Le Mauvais Amour, par T. TRILBY.
51. Mirage d'Or, par Antoine ALHIX.
52. Les deux Amours d'Agnès, par Claude NISSON.
53. La Filleule de la Mer, par H. de GOPPEL.
54. Romanesque, par Mary FLORAN.
55. Le Roman de la vingtième année, par Jacques des GACHONS.
56. Monette, par Mathilde ALANIC.
57. Rêve et Réalité, par Marie THIERY.
58. Le Cœur n'oublie pas, par Jacques GRANDCHAMP.
59. Le Roman d'un Vieux Garçon, par Jean THIERY.

1 volume, partout : 1 fr. 50 ; franco . . . 1 fr. 75  
Cinq volumes au choix, franco . . . . . 8 fr. »

Adresser commandes et mandats-poste à M. ORSONI,  
7, rue Lemaignan, Paris (XIV).

C92574

JEANNE DE COULOMB

---

# L'ALGUE D'OR



Éditions du "Petit Echo de la Mode"

P. Orsoni, Directeur

7, Rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>)

L'ALGUE  
D'OR

CO  
5

# L'ALGUE D'OR

---

## I

*Aux lieutenants Yves et Michel Le Couëdic  
525<sup>e</sup> d'Infanterie, 2<sup>e</sup> Bon, 3<sup>e</sup> Cie.*

*Secteur 402.*

*Paris, le 20 mai 1918.*

Mes frères aimés, vous souvenez-vous de la Princesse Jolie-Source ? Rozenn nous contait son histoire quand nous étions petits, à l'heure où, serrés autour de la cheminée, nous nous chauffions les pieds avant de regagner notre lit.

Vous aviez dix ans. J'en avais quatre. Nous écoutions avec ravissement notre vieille bonne sans lui demander de qui elle tenait ce récit bizarre où les anges fraternisaient avec les nymphes. A présent que j'y réfléchis, il me semble que Jolie-Source n'avait pas pris naissance parmi les rochers de granit et les ajoncs d'or de Bretagne. Elle devait venir de plus loin, probablement des brumes d'Islande où les rudes pêcheurs de l'Isle-au-Roy l'avaient captée pour en amuser leurs petits enfants.

Quoi qu'il en soit, j'ai gardé dans un coin de ma mémoire cette légende qui ne ressemblait à rien, mais qui commençait pourtant comme une page de la Bible : « Au lendemain du déluge, lorsque Dieu ordonna aux eaux de reprendre le chemin des vallées, seule, la princesse Jolie-Source refusa d'obéir... »

On nous dépeignait aussitôt son caractère :

abreuver les bestiaux, laver leurs pieds souillés de fange lui paraissait besogne indigne d'elle; elle eût voulu seulement rafraîchir les fleurs de ses bords, recevoir la caresse des oiseaux qui passent, refléter les nuages qui glissent, servir de miroir à des visages rieurs de jeunes filles, n'être enfin que la grâce et le sourire d'un paysage... Montée trop près du ciel, elle répugnait à descendre... Le démon de l'orgueil était entré en elle...

Rappelez-vous les aventures terrifiantes que rencontrait alors Jolie-Source... Jusqu'à être entraînée au royaume maudit pour servir aux jeux du Prince des Ténèbres, n'être plus qu'une gerbe liquide retombant en pluie dans un bassin d'or, ou une cascade ruisselant sur des gradins de marbre!...

Au prix de cruels efforts, elle réussissait enfin à échapper au joug infernal, et sous la protection des nymphes et des dryades, elle se réfugiait dans la forêt. Un peu grisée par sa liberté nouvelle, elle sautait par-dessus les vieilles pierres qui s'opposaient à son passage, elle éclaboussait d'un air lutin les herbes de la rive et les chênes vénérables. Elle coulait vite, vite, sans se douter qu'insensiblement, elle descendait vers la vallée.

Dieu qui l'aimait l'accompagnait du regard. Un jour, il l'arrêta par un barrage. Pour conquérir sa liberté, Jolie-Source dut poser les pieds sur les palettes d'un moulin. La roue commença de tourner dans un ruissellement de perles, et le jeu l'amusa si bien qu'elle le continua.

Au bruit du joyeux claquet, tous les riverains accoururent. Ils disaient : « Merci, petite source!... sois bénie, toi qui nous donnes la blanche farine de notre pain quotidien. »

En les écoutant, la princesse, qui avait le cœur généreux, se consola de ne pouvoir suivre sa fantaisie par le bonheur qu'elle causait. A dater de ce moment, elle arrosa joyeusement les jardins maraichers, elle remplit le seau des ménagères, et, sans se détourner, reçut le baiser des gros mufles de bestiaux. Elle avait compris que l'eau vive doit suivre la pente que Dieu lui trace, et, sur son pas-

sage, ne pas mettre seulement de la grâce, mais encore et surtout de la vie !

Quand Rozenn nous contait cela, Yves ne la perdait pas des yeux. Les coudes sur les genoux, le menton dans les paumes, mieux que la narratrice, elle-même, il semblait saisir le sens caché de l'allégorie.

Un soir, je m'en souviens — c'était l'année de sa première communion — il se redressa avec un soupir.

« Je voudrais être eau vive, moi, » murmurait-il, comme s'il s'adressait au feu.

Sur le moment, Michel avait ri de l'étrange réflexion, et je l'avais imité sans trop savoir pourquoi, mais le clair matin — quatre mois avant la guerre — où notre cher abbé a célébré sa première messe, tout à coup j'ai songé à ce mot d'enfant, plus profond que nous ne l'avions cru, et j'ai pleuré d'émotion.

« Pourquoi nous racontes-tu cela ? » allez-vous me demander peut-être, mes frères chéris. Tout simplement parce que, pas plus tard que tout à l'heure, à l'imitation de la jeune princesse orgueilleuse, j'ai regimbé contre la volonté divine !

Voici les faits : d'abord, sachez qu'en ce soir du lundi de la Pentecôte, je vous écris à la cave pendant une alerte de gothas. Une petite lampe à pétrole me sépare de papa qui, très maître de lui, rédige un rapport ; ma filleule Marjolaine dort entre mes bras, et, un peu plus loin, dans l'ombre, sur une vieille caisse, sa mère, accablée par une lourde journée de travail, suit son exemple.

Les locataires du premier étage se livrent aux douceurs du bridge. De jeunes bonnes rient et chuchotent au fond d'un couloir. Le concierge, coiffé de sa calotte de soie noire, descend tous les quarts d'heure pour nous apporter les nouvelles : « Une torpille est tombée tout près d'ici... Les autocanons viennent de passer... Je ne crois pas qu'on sonne encore la berloque. »

Il y a une demi-heure environ, je contais justement à Marjolaine l'histoire de Jolie-Source qu'elle écoutait sans plus bouger qu'une souris dans son

trou, lorsque papa, qui, jusque-là, semblait plongé dans de graves spéculations, m'a interrompue tout à coup :

— Josette, tu ne peux plus rester à Paris. Demain, je t'évacue !

J'ai sursauté :

— M'évacuer, papa ? Vous n'y songez point ! Que deviendrait mon service de la Croix-Rouge près des petits réfugiés ?

— A dater de ce soir, ce service cesse d'exister. Par ordre supérieur, les réfugiés ne s'arrêteront plus à Paris. L'odieuse catastrophe de cet après-midi force à prendre des mesures d'urgence.

La catastrophe est celle-ci : la Crèche où j'employais ma bonne volonté a été éventrée par un obus. Deux infirmières et trois bébés ont été blessés. Je n'ai rien eu par miracle, mais j'ai été écla-boussée de sang ainsi que le petit enfant à qui je donnais le biberon.

Papa continuait, inflexible :

— Il faut que tu quittes Paris, Josette. Désormais, mon service m'appellera beaucoup en province. Je ne puis te laisser seule ici avec une jeune domestique dont je ne suis pas sûr, et qui, du reste, meurt de peur et n'aspire qu'à retourner dans sa famille.

J'ai objecté :

— Mais, papa, où irai-je ? Ce ne sera pas chez le cousin Léopold qui, vous le savez, a sa maison de Saint-Brieuc pleine jusqu'aux combles ?

— Non, certainement...

— Ce ne sera pas davantage chez ma marraine qui a dû louer à Biarritz une villa trop petite pour sa nombreuse famille.

— En effet...

— Et mes amies sont campées, les unes à Bordeaux, les autres à Nice. Leurs parents ne s'encombrent pas de moi...

— Je le crains...

— A vingt-deux ans, on ne peut s'installer seule à l'hôtel... Les couvents abritent presque tous des hôpitaux... Ils ne prennent plus de nouvelles pensionnaires... Alors, où voulez-vous que j'aille,

père!... Mieux vaut, pour moi, rester ici...

Papa tortillait la grosse moustache grise qui intimidait ses subordonnés de la Compagnie d'Orléans. Évidemment, lui aussi ne savait pas où caser sa fille...

A ce moment, Marjolaine, trouvant que je ne m'occupais plus d'elle, m'a pris le visage entre les mains.

— M'amie, m'a-t-elle dit de sa voix câline et un peu chantante, raconte-moi encore l'histoire de la princesse Jolie-Source.

Cette petite phrase a été pour moi un trait de lumière! Rozenn! Comment n'y avais-je pas songé?

Depuis le jour où elle nous a quittés — il y a un peu plus de quinze ans — pour retourner à l'Isle-au-Roy où son frère veuf réclamait sa présence près de cinq orphelins, rappelez-vous combien de fois elle nous a écrit de l'aller voir! La chère créature n'a-t-elle pas été un peu notre mère? A l'âge où les petits ont tant besoin de soins et de caresses, ne nous a-t-elle pas donné l'illusion de la grande tendresse qui nous manquait?

Oh! oui, souvent, nous avons formé le projet de répondre à son appel, mais, toujours, quelque chose nous en empêchait. Ce soir, au contraire, il m'a semblé que tous les obstacles s'abattaient, qu'une voix me disait clairement: « C'est pour là-bas qu'il faut partir! »

Et, sans réfléchir davantage, en primesautière que je suis, je me suis écriée:

— Père, si j'allais chez les Pouldu?

La physionomie de papa s'est éclairée comme lorsque, après de longs tâtonnements, il trouve la solution d'un problème compliqué.

— Ma foi! petite, a-t-il répondu, l'idée me paraît excellente. Je m'étonne de ne l'avoir pas eue moi-même.

— Si vous l'approuvez, nous enverrons un télégramme demain matin.

— Un télégramme? C'est tout à fait inutile? Il n'arriverait qu'après toi. Demain soir, je te mettrai tout bonnement dans l'express de Vannes. Au matin, tu prendras la correspondance des

Grands-Sables, et, s'il n'y a pas de retard, j'espère que tu attraperas le bateau de l'Isle-au-Roy qui ne marche plus que trois fois par semaine. Avant midi, tu peux être à Port-Bénil. Je compte sur ton tact et ta délicatesse pour faire accepter à cette brave Rozenn la pension que je désire lui servir. Si, par hasard, elle ne pouvait te loger, tu es débrouillarde, elle aussi, à vous deux vous découvririez bien une chambre quelconque dans une maison convenable et tu prendrais tes repas chez elle...

Avec sa lucidité et sa méthode habituelle, papa organisait tout, prévoyait tout. Je l'écoutais un peu abasourdie de cette brusque décision. Beaucoup d'idées ou plutôt beaucoup d'objections tournoyaient dans mon esprit : notre père que je ne verrais plus, mes frères dont je serais éloignée, la Croix-Rouge qui m'aurait casée dans un autre service, mes petites filles du patronage que je devrais abandonner... Enfin, à Paris, j'étais occupée, je me sentais utile ! A l'Isle-au-Roy, je serais désemparée... Je ne saurais comment employer mes loisirs ? Faire de l'aquarelle, pêcher la crevette ! En pleine guerre ! Cette inaction me paraissait intolérable, coupable même ! Je ne pourrais la supporter...

Papa sait très bien deviner les pensées qui se cachent sous l'expression des physionomies. Il a compris ma détresse et, en mots précis, m'a formulé une ligne de conduite :

— On trouve du bien à faire partout, à la condition de savoir regarder autour de soi et, s'il le faut, de mettre hardiment la main à la charrue...

J'ai pensé à Jolie-Source. Elle aussi ne voulait pas quitter les sommets pour descendre dans la vallée, et pourtant, après avoir obéi, elle fut plus heureuse parce qu'elle avait fait son devoir. Il n'est pas de terre si rocailleuse que l'eau vive ne puisse émailler de fleurs. Ma résolution a été prise aussitôt : puisque mon devoir présent est d'obéir à mon père, il me fallait partir pour l'Isle-au-Roy, et, très humblement, je fis ma soumission :

— Avant tout, papa, je désire que vous ayez l'esprit tranquille à mon sujet. Vous avez de si

gros soucis, de si graves responsabilités !... J'irai rejoindre Rozenn.

Marjolaine nous écoutait : ses quatre ans essayaient de comprendre. Elle fronçait les sourcils ; au fond des beaux yeux pervenche, il y avait une angoisse visible.

— M'amie, a-t-elle balbutié avec une moue qui pleurait déjà. Où tu vas ? Je ne veux pas que tu me quittes !

D'abord, je l'ai embrassée sans répondre et, tout en caressant ses jolis cheveux châtain que soulèvent de larges ondes dorées, j'ai réfléchi. La pauvre mignonne avait raison. Moi partie, l'appartement fermé, que deviendrait-elle ? Depuis son retour de nourrice, chaque soir, au sortir de l'asile, elle monte chez nous, ramenée par une voisine complaisante, et jusqu'à ce que sa mère rentre du bureau, elle joue avec mes vieilles poupées sous ma surveillance ou sous celle de la bonne.

Si elle avait eu encore des grands-parents, un oncle, une tante, on la leur eût confiée, mais, dans cette famille, la mort a beaucoup fauché. Comme ressource suprême, je ne voyais que l'une de ces colonies enfantines dont le nombre se multiplie depuis les dernières alertes de gothas.

Je me retournai vers Denise. Elle avait entendu nos projets et pleurait plus encore que sa fille. C'est une nature tendre et délicate à laquelle on ne saurait reprocher que d'être un peu passive, d'avoir trop besoin d'être abritée.

Originaire de Bretagne, où son père était fermier, son mariage avec un « cheminot », beaucoup plus âgé qu'elle, l'a déracinée. Elle n'en a pas souffert d'abord, mais, depuis que le pauvre Fromentec — un des meilleurs subordonnés de papa — s'est fait tuer en essayant de sauver un enfant tombé sous une locomotive, elle n'eût plus été qu'un fêtu de paille dans le vent, si notre père, toujours bon, ne s'était occupé d'elle. Il lui a fait donner des leçons de dactylographie et, dès qu'elle a eu son diplôme, l'a casée dans les bureaux de la Compagnie. Moi, je lui ai déniché une chambre au sixième, dans notre maison. Sous notre direction,

elle s'est reprise à vivre, tout en gardant la nostalgie des champs.

À vos dernières permissions, je crois que vous avez entrevu ma filleule, futée autant que jolie. Quand Yves est venu, on l'appelait encore Marjo, un diminutif du nom de Marie-Joseph, qu'elle tient de sa marraine. Mais Michel, qui n'est pas pour rien poète et professeur de belles-lettres, n'a pas goûté Marjo. Il l'a allongé joliment. Et voici la mignonne baptisée Marjolaine, un nom qui sent la menthe et les bois, et qui, paraît-il, — c'est mon frère qui l'assure — embaumait déjà les bosquets de l'Énéide.

Donc, la pauvre Denise pleurait.

— Mademoiselle, que vais-je faire de la petite après votre départ ? Je tremble pour elle !

Mon cœur s'est attendri. Je n'ai pas pris le temps de la réflexion.

— Voulez-vous me la confier, Denise ?

Elle a joint les mains et son visage, pâli par le travail et les nuits mauvaises, s'est revêtu d'extase :

— Quoi ! vous consentiriez, mademoiselle ? Ah ! oui, je serais contente !

Papa n'a pas formulé d'opposition : il m'a dit seulement :

— Tu endosses une grave responsabilité, ma fille. Mais enfin, tu étais en peine d'occuper ta vie. Voici un moyen tout trouvé : à dater de demain, tu auras charge d'âme !

En somme, pourquoi reculerai-je ? Tous les métiers exigent un apprentissage. J'apprendrai à être mère de famille !

21 mai. Une heure du matin.

La bertoque a sonné, il y a une demi-heure. Avant de me coucher, j'achève ce griffonnage.

Ne faut-il pas vous dire que je compte sur votre visite, dans cette lointaine Isle-au-Roy que jamais l'ennemi n'a pu prendre ?

Si je suis triste, Michel me réjouira par son entrain ; si mon âme traverse une période de sécheresse, Yves la rafraîchira de son eau vive, et votre présence comblera de joie notre vieille

Rozenn!... Elle vous fera goûter de la fameuse soupe au poisson dont elle parlait toujours; elle vous servira ces crevettes, ces homards, ces coquillages si délectables qu'à son dire on ne pêche que là-bas, et, moi, je vous promènerai dans l'île pour vous montrer toutes les choses dont la description a bercé notre enfance : les très anciennes maisons de Port-Bénit, le sphinx de granit qui regarde le large d'un air de défi, et surtout cette ancienne abbaye de Bénédictins, dont la ville tire son nom.

Nous visiterons ensemble le parc qui l'enveloppe et qu'on appelle la Forêt, les cloîtres gothiques, drapés de vigne vierge, par lesquels, les nuits de lune, on voit, dit-on, glisser des ombres de moines, l'église sans voûte qui ne sert plus d'abri qu'aux « oiseaux d'orage », le tombeau de saint Pabut, à qui les fiancés apportent des fleurs le jour de leurs accordailles, la source qui jaillit à la prière du Saint, et, si les propriétaires veulent bien nous y autoriser, nous pénétrerons aussi dans le merveilleux musée chinois que des rois et des princes ont demandé à visiter.

Vous souvenez-vous? A force d'entendre les récits de Rozenn, nous avons fait de tout cela le décor d'un pays de rêve, une de ces îles enchantées où rien ne se passe comme dans la vie de chaque jour et dont l'accès est interdit aux mortels vulgaires.

Un beau matin, quel ne fut pas l'étonnement de Michel de découvrir que votre camarade de Sainte-Geneviève, Alain de Kermario, était le propre neveu de la châtelaine, Mlle Bénédicte de Kermario, et qu'aux vacances, il n'avait pas d'autre maison que l'Abbaye, pour l'abriter.

A diner, ce fut le thème des conversations. J'aurais voulu connaître cet Alain qui, aux heures de détente, avait le bonheur d'habiter un lieu romantique. Les circonstances ne m'en fournirent pas l'occasion. Vos chemins divergèrent... Il entra, je crois, au *Borda*, et je n'y penserais plus si mon prochain départ n'éveillait ces souvenirs dans mon esprit.

Quoi qu'il en soit, Jolie-Source part ce soir sur

la pente que Dieu lui trace. Elle se rappellera que, sur son passage, elle ne doit pas seulement mettre de la grâce, mais surtout de la vie !

J'entends d'ici ce moqueur de Michel : « Mademoiselle, cette petite phrase ne cacherait-elle point une pointe de vanité ? Prétendriez-vous embellir les paysages par votre seule présence ? »

— Non, monsieur ! Je me vois telle que je suis : au physique, ni grande, ni petite, ni brune, ni blonde, ni jolie, ni laide, mais des couleurs roses, un nez qui aurait eu envie de se retrousser et qui est resté droit, une bouche qui rit volontiers en montrant ses trente-deux dents, une profusion de cheveux châtons qu'il est fort difficile de garder dans l'ordre ; au moral, courageuse devant la vie et l'aimant, tout en étant prête à en faire le sacrifice si Dieu l'exige, prompte à s'emballer, ne connaissant pas la rancune, généreuse sans effort, enfin, au physique comme au moral, une vraie Française qui, en ce moment, a le regret très vif d'être envoyée à l'extrême arrière tandis que ses frères sont si exposés à l'extrême avant.

Au moins, à Paris, avec les grosses Berthas et les nuits d'alerte, j'avais l'illusion de partager un peu vos risques, de travailler sous la mitraille, pour la patrie ! Là-bas, au contraire, je mènerai l'existence bête et égoïste d'une hultre sur son rocher !...

Voici Jolie-Source qui regimbe de nouveau ? Envoyons-la dormir ! Demain, elle sera plus calme et coulera sans murmure dans la vallée, creusée de main divine...

## II

Debout dans le couloir d'un wagon de première classe où s'entassaient de nombreux voyageurs — surtout des mères emmenant vers une plage de Bretagne des enfants délicats dont les brusques réveils des soirs d'alerte secouaient le système

nerveux — Josette et Marjolaine adressaient leurs derniers adieux à ceux qui restaient sur le quai mal éclairé de la gare d'Austerlitz.

Denise Fromentec pleurait de voir partir sa fille et la petite, troublée du chagrin de sa mère, en oubliait de rire, et, très grave, son petit nez au niveau de la portière, serrait sur son cœur la belle poupée, habillée en Alsacienne, que, le matin même, M'amie lui avait offerte pour tromper la longueur du voyage. Le train s'ébranla.

— A bientôt! cria M. Le Couëdic d'une voix enrouée, qui essayait d'être joyeuse pour ne pas se laisser gagner par l'émotion. On ira vous voir là-bas!

Denise n'aurait pu parler : elle sanglotait. Pour que l'enfant ne fût pas témoin de ses larmes, Josette l'entraîna vers le compartiment où deux places, dont un coin, leur avaient été réservées.

Elle dut déranger un vieux couple, penché avec sollicitude sur un panier grillagé qui renfermait un petit chien, et Marjolaine fut bousculée par un gamin de douze à treize ans, qui échappait à sa mère éplorée pour aller dans le couloir.

Tous les filets étaient garnis. Josette se demandait où elle caserait son sac lorsqu'un officier de marine, qui était en face d'elle et qu'elle n'avait pas eu le temps de remarquer encore, se leva, et, très courtoisement, poussa sa valise pour lui faire place.

Il était pâle et certainement affaibli par une blessure ou une maladie récente, car l'effort, bien qu'ordinaire, fit perler à ses tempes une légère rosée.

Josette, confuse, le remercia par des mots très simples. En homme bien élevé qui ne veut pas se prévaloir d'un service rendu pour entrer en conversation avec une femme à laquelle il n'a pas été présenté, il ne répondit que par un salut et se rassit. Ce mouvement si naturel parut encore lui coûter quelque peine : la jambe droite était raide et la présence d'une canne à portée de la main prouvait que la marche restait difficile.

Josette se retourna vers sa filleule, dont les

yeux se fermaient; elle lui enleva son chapeau, la roula dans une couverture, et, doucement, attira sur ses genoux la petite tête déjà ballottante.

Plus tranquille alors, elle s'appuya sur l'accoudoir et, en pensant à ses frères dont il devait avoir l'âge, elle reporta son attention vers son vis-à-vis, évidemment un blessé que le Service de Santé envoyait en congé de convalescence. Il n'était pas seul : une jeune femme l'accompagnait. Sœur ? Epouse ? Josette ne put définir. Mais, jolie à coup sûr ! Une de ces beautés régulières et délicates qui évoquent des profils de camée et dont le charme échappe au vulgaire... Et douce, sensible, très aimante ! A chaque instant, comme si elle craignait de le voir plus fatigué, la sollicitude de l'inconnue allait vers son compagnon sous forme d'un regard, d'un mot, d'une caresse sur le bras.

Josette la comprenait... A sa place, elle eût agi de même : le jeune officier semblait si faible !... Ses joues creuses, son teint de cire qu'exagérait encore la lumière des lampes, racontaient les souffrances qu'il avait dû supporter depuis l'hémorragie de la première heure, jusqu'à ce moment qui mettait fin aux longs jours d'hôpital.

Pourtant, il n'était pas triste : dans les yeux, que soulignait un large cerne, sur la bouche fière que ne voilait aucune moustache, un sourire passait lorsqu'il répondait à sa compagne, et ce sourire trahissait une gaieté naturelle que les souffrances de la vie n'avaient pas réussi à embrumer complètement.

Comme sur la côte bretonne, certains matins d'été, derrière l'expression mélancolique que prenait par instants la physionomie, on devinait qu'il y avait du soleil prêt à paraître.

Sans doute, le convalescent allait demander à l'air natal la complète guérison qui lui permettrait de reprendre sa place au front, car, Breton, il l'était à coup sûr. Tout en lui criait la race, et tout en lui aussi disait que, comme Michel, comme Yves, il était de ceux qui font la France immortelle.

Une heure passa. Le train fuyait dans la nuit.

Dans le ciel sombre, on ne voyait plus les étoiles promenant de la défense de Paris. Peu à peu, les voyageurs s'étaient endormis, même le petit chien, si ému par le voyage, même le gamin turbulent.

Seuls, Mlle Le Couëdic et l'officier de marine veillaient : la première parce qu'elle craignait de voir sa filleule rouler hors de la banquette, le second parce qu'il souffrait. Le compartiment étant plus qu'au complet, il ne pouvait étendre sa jambe blessée, et, par moments, son visage se crispait sous des contractions de souffrance.

Lorsqu'on eut dépassé Orléans, Josette n'y tint plus. Elle se figurait l'un de ses frères, souffrant de la sorte. Comme elle serait reconnaissante à l'étrangère compatissante qui le soulagerait !

Chez elle, l'exécution suivait de près la décision. D'un geste adroit d'infirmière, elle glissa les mains sous le petit corps de Marjolaine et, sans la réveiller, la coucha sur ses genoux. Alors, très doucement, elle prit la place de l'enfant et dit au jeune officier qui la regardait, étonné, se demandant la raison de ce petit manège :

— Je vous en prie, monsieur, étendez-vous !

En même temps, elle tirait l'allonge en tiroir qui forme couchette et, pendant que le blessé s'installait, elle ramassait la couverture glissée à terre, pour la lui jeter sur les jambes.

— Oh ! madame, murmura-t-il, je suis confus... Je ne souffrirai pas... Cette enfant va vous fatiguer...

— Point du tout ! J'ai l'habitude d'avoir des enfants dans les bras. Et, du reste, c'est par pur égoïsme que j'agis ! De vous voir si mal à l'aise je ne pouvais fermer l'œil ! C'est que j'ai des frères ! Des officiers comme vous ! Alors je pensais à eux !... Maintenant que je serai tranquille, je suis capable de dormir comme un loir !

Il sourit de la boutade. La position nouvelle le soulageait sensiblement. Il s'inclina avec cette grâce naturelle et courtoise de ceux qui, très jeunes, ont appris d'une femme le respect de la femme :

— Madame, murmura-t-il, vous m'avez ouvert le Paradis.

Josette eut aux joues une subite flambée : avec l'espoir de la dissimuler, elle ferma les yeux, et, croisant les mains autour de Marjolaine, elle essaya de s'absorber dans une muette prière. Avant qu'elle n'eût fini, le sommeil triompha de sa vigoureuse organisation. Tours, Angers, même Nantes passèrent inaperçus. Elle ne rouvrit les yeux qu'au jour, un beau jour rose qui riait sur la tour isolée et l'église abbatiale de Redon.

Instinctivement, elle chercha sa filleule et ne la trouvant plus entre ses bras, elle se levait déjà dans un brusque sursaut lorsqu'elle l'aperçut, dormant paisiblement sur les genoux de la voyageuse d'en face.

— Oh ! madame, balbutia-t-elle, encore mal réveillée, comment ? Vous vous êtes encombrée de cette petite ?

— Vous deviez être si lasse de la tenir ! Et puis, elle échappait à votre étreinte qui se desserrait. Je l'ai recueillie, et si profonds étaient son sommeil et le vôtre que ce changement n'a pas souffert de difficultés.

La voix bien timbrée avait une douceur et une distinction qui répondaient à la finesse du visage, mais il y avait de la mélancolie dans le sourire charmant : le soleil ne perçait pas complètement la brume.

Toujours avec des ménagements infinis, Josette reprit le gentil paquet qui grogna un peu : « M'amie, c'est-y les gothas ?... » puis, sans ouvrir ses yeux pervenche, se blottit contre la jeune poitrine offerte en appui à sa joue.

— Quel âge a-t-elle ? demanda l'inconnue avec cet intérêt attendri que les femmes de tous les âges marquent en général aux enfants.

— L'âge de la guerre, madame... Quatre ans bientôt... Si elle ne dormait pas, elle trouverait le voyage un peu long. Elle est si remuante !

— Vous vous rendez en Bretagne, sans doute ?

— Oui, madame, nous descendrons à Vannes pour prendre la correspondance des Grands-Sables.

— Nous aussi ! Et j'espère que nous ne manquerons pas cette correspondance. Le train semble vouloir rattraper son léger retard ! Comme vous, il me tarde d'arriver, bien que, grâce à votre obligeance, madame, mon frère ait pu reposer cette nuit. Lorsque vous l'avez si confortablement installé, je dormais... je ne me suis aperçu de rien... Combien je vous suis reconnaissante !

— Cela m'a fait tant de plaisir ! Je souffrais de le voir souffrir !

— Il souffre beaucoup de la cheville, en effet, et boite encore un peu. Mais les médecins assurent que deux mois de grand air le rétabliront complètement et le débarrasseront, même en partie des fièvres qu'il a rapportées d'Orient.

— Où a-t-il été blessé ? demanda Josette en glissant un regard vers le jeune officier qui, même dans le sommeil, gardait une expression de noblesse et d'autorité.

— Dans les eaux de Syrie où il commandait une escadrille de patrouilleurs ; un jour, au moment où il était dans un canot, occupé au sauvetage de malheureux chrétiens libanais qui, pour échapper à leurs massacreurs, s'étaient jetés à la mer et nageaient vers les bateaux de France, une batterie turque de la côte ouvrit le feu et il fut atteint par un éclat d'obus. Quand on l'a débarqué à Toulon, il était si épuisé par de violentes hémorragies qu'à peine espérait-on le sauver... Nous sommes orphelins. Il est ma seule famille. J'ai vécu des heures d'angoisse...

— Je le comprends ! J'ai deux frères à la guerre, deux frères jumeaux, lieutenants au même régiment ; mais eux ne sont pas officiers de carrière. L'un est vicaire dans un faubourg de Paris, Saint-Denis-sur-Marne, l'autre, professeur au collège Stanislas. Jusqu'à présent, le bon Dieu nous les a conservés !... Et cependant ils ne se ménagent point... La meilleure preuve, c'est que tous les deux ont reçu la croix de la Légion d'honneur. Je suis très fière d'eux !

L'étrangère eut un de ces beaux sourires mélancoliques qui faisaient songer à de la brume tra-

versée de lumière : elle se pencha et fit sa voix plus basse :

— C'est bon d'être frère de ceux qu'on aime, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui ! affirma Josette, l'estime est si nécessaire à l'affection !

La voie tournait. Un rayon de soleil glissa dans le compartiment et vint caresser le petit nez de Marjolaine : celle-ci ne dormait plus que d'un œil, elle se redressa et regarda autour d'elle.

— Où qu'on est, m'amie ? interrogea-t-elle.

— Tout près de Vannes, ma chérie.

— C'est-y là qu'on va ?

— Non... plus loin !

— Alors, on peut déjeuner. On a bien faim !

Mlle Le Couëdic se leva pour atteindre le sac que, la veille, l'officier de marine avait casé dans le filet près de sa propre valise. Sans le vouloir, elle lut la carte, glissée dans la gaine de cuir qui pendait à l'une des poignées...

### ALAIN DE KERMARIO

*Lieutenant de vaisseau*

La surprise faillit lui arracher une exclamation, et elle était toute rose lorsqu'elle se retourna vers sa filleule pour lui offrir le petit pain et la bille de chocolat qui représentaient son repas matinal.

Alain de Kermario, dont, après bien des années d'oubli, elle avait, en écrivant à ses frères, évoqué le souvenir, à propos du départ pour Port-Bénit !

Comme il était amusant de le rencontrer dès la première étape !

N'avait-il pas été jadis, pour elle, pendant quelques jours, le prince Charmant de l'île du Rêve, le beau seigneur de cette abbaye mystérieuse où, sous les cloîtres, on rencontrait des ombres glissantes de moines, où les oiseaux d'orage cherchaient un refuge dans l'église sans voûte, où les fiancés s'accordaient devant le vieux saint de pierre, endormi sur un tombeau, et où, dans une salle antique, brillaient les trésors sans prix, venus

du pays des pagodes, qui attiraient les visites royales.

De petites flammes joyeuses dansaient dans les yeux de la jeune fille. Sa franchise crut devoir en expliquer la cause à sa nouvelle amie.

— Madame, chuchota-t-elle avec un sourire, si vous saviez ce que me fait découvrir une indiscretion bien involontaire : Monsieur votre frère a été le camarade des miens !

Alain de Kermario ouvrait les yeux à ce moment, il entendit cette dernière phrase.

— Comment, madame, s'écria-t-il redressé, et soudain très vivant, vos frères ont été mes camarades à Sainte-Genève ? Oh ! l'aimable rencontre ! Dites-moi vite leur nom.

Et quand Josette l'eut satisfait, son visage s'éclaira un peu plus : Yves et Michel Le Couëdic ? Ah ! certes, il se les rappelait ! Yves, déjà grave à quinze ans, portant sur son jeune visage le reflet d'un rêve divin, s'imposant par sa haute intelligence, sa générosité, sa franchise, son horreur de tout ce qui est bas ou vil. Michel, poète charmant, toujours prêt à rimer pour les fêtes du collège, répandant autour de lui le trop-plein de sa nature ardente, mais retenu sur la bonne voie par son jumeau qu'il adorait, défenseur des faibles, de toutes les belles causes, chevalier de l'Idéal enfin ! Ah ! qui les avait connus ne pouvait les oublier !

— Je les ai toujours suivis de loin ! assura le commandant de Kermario. Je n'ignorais donc pas qu'Yves était entré à Saint-Sulpice et que Michel s'était aiguillé sur l'École normale. J'ai même lu, plusieurs fois, dans de grandes revues des vers de celui-ci. Ma sœur les goûte fort.

La jeune fille eut aux joues une pâle onde rose. Son teint délicat ne connaissait pas les subites flambées.

— C'est vrai ! avoua-t-elle. On y trouve une telle élévation de pensée ! J'aime particulièrement ceux qu'il vous a dédiés, madame...

Josette l'interrompit vivement :

— Dites mademoiselle. Petite Marjolaine n'est que ma filleule. Je l'emmène loin des gothas !

— Je m'en doutais un peu. On sentait que la jeune sœur, si joliment chantée, devait être, de beaucoup, la cadette de ses frères et, sans vous connaître, j'aimais votre petite âme ardente, avide de dévouement, sauvegarde des aînés, consolation du père, joie des pauvres, lumière du foyer.

M. de Kermario souriait en regardant Mlle Le Couëdic, rougissante et gênée sous les éloges inattendus qui lui étaient adressés.

— Oh ! balbutia-t-elle, il ne faut pas croire mes frères quand ils parlent de moi. Ils me voient à travers des lunettes bleues !

Le commandant souriait toujours ; il demanda :

— Faut-il croire aussi ce hâbleur de Michel lorsqu'il chante en termes exquis la vieille Bretonne qui vous a élevés ?...

— Oh ! pour cela, oui !... Rozenn mérite toute notre reconnaissance. Et tenez ! c'est chez elle que nous allons... A l'Isle-au-Roy !

Elle pensait que ses compagnons allaient s'écrier :

— L'Isle-au-Roy ? Mais nous nous y rendons aussi ! Nous ferons la traversée ensemble !

Au lieu de cela, à son vif étonnement, ils gardèrent le silence et leurs visages se contractèrent, comme sous un souvenir pénible.

— Je croyais que vous y habitiez ! balbutia Josette.

— Oui, répondit Mlle de Kermario, nous y avons habité autrefois, mais à présent nous n'y revenons plus...

La gorge était serrée. Les mots arrivaient avec difficulté.

Evidemment, entre Mlle Bénédicte et ses neveux, quelque chose s'était passé, l'un de ces drames de famille dont le bruit ne franchit pas le seuil des maisons, que l'étranger ignore, mais qui bouleversent les vies.

L'Abbaye de rêve et tous les trésors qu'elle renfermait étaient désormais une terre interdite pour le frère et la sœur.

Josette se reprocha sa question inconsidérée, et de la gêne se fût glissée entre elle et ses compagnons si Marjolaine n'eût fort heureusement sauvé

la situation : elle avait achevé son frugal déjeuner et, très soigneusement, s'essuyait les mains dans son petit mouchoir :

— M'amie, dit-elle, quand elle eut fini, à présent, on va faire sa prière ! C'est le matin ! On a dormi !

Et sans souci du gros monsieur et de son petit chien, du gamin insupportable et de sa mère, qui, au réveil, recommençaient leurs disputes, elle se laissa glisser sur le tapis.

En mots jolis et naïfs, elle fit toutes ses recommandations particulières au bon Dieu : la France, son papa, sa maman, petite-m'amie, les pauvres blessés ; elle n'oublia même pas des serins en cage qui s'ennuieraient en son absence, puis elle se releva, et, déjà familière — elle avait encore l'habitude de tutoyer tout le monde — elle s'approcha du lieutenant de vaisseau.

— Monsieur, dit-elle, tu as un journal qui sort de ta poche. Saurais-tu faire, avec, un chapeau de gendarme ?

— Je crois bien. Et des bateaux aussi !

— Oh ! quel bonheur !

Et avec les gestes adroits d'un petit chat qui a peur de casser de la porcelaine, elle se faufila auprès de son nouvel ami...

### III

Soulagée de sa surveillance maternelle, Josette en profita pour prendre la place du gamin turbulent retourné dans le couloir, au grand désespoir de sa mère, toujours inquiète comme une poule qui n'a qu'un poussin.

Penchées l'une vers l'autre, les jeunes filles causèrent. Josette raconta son ennui de quitter Paris, de désertier le « front » comme elle disait en souriant, et aussi sa joie d'aller vers la vieille bonne qui leur avait servi de mère.

Mlle de Kermario — elle s'appelait Renée — connaissait les Pouldu... De braves gens ! Toute l'île les estimait !

Peu à peu, à son tour, et malgré son évidente réserve, par échappées, elle laissa entrevoir sa vie.

Depuis la guerre, de douloureuses circonstances l'avaient forcée de chercher un emploi à son activité ; d'abord demoiselle de compagnie en Provence, chez une vieille dame qui était morte, puis en Normandie, près d'une jeune fille qui s'était mariée, elle était maintenant aux Grands-Sables, chez un industriel de produits chimiques qui était veuf et habitait avec sa mère.

Elle s'occupait de l'enfant unique — une fillette de quatorze ans — frappée en bas âge d'un mal mystérieux qui lui interdisait la marche. On avait consulté les plus célèbres spécialistes, essayé de tous les traitements. Ils avaient tous échoué... Maintenant on ne torturait plus les pauvres membres inertes. Le verdict était définitif. Espérance Trémorvan resterait infirme jusqu'à la mort.

On la portait de son lit sur une chaise longue, et, aux heures de promenade, dans la petite voiture où elle pouvait être étendue.

Jamais elle ne se plaignait. Elle était douce et gaie. Ceux qui avaient connu sa mère assuraient qu'elle lui ressemblait : son plus grand bonheur était de faire du bien et elle y réussissait sans effort. Il émanait d'elle je ne sais quoi de divin qui pénétrait les cœurs.

— Elle est pour moi une leçon vivante ! avoua Mlle de Kermario. Lorsque je la regarde ou que je l'écoute, je rougis souvent de ma faiblesse devant l'épreuve...

La voix de la jeune fille avait baissé. Sans doute, elle faisait allusion au grand chagrin qui assombrissait leur vie.

Josette regarda vers M. de Kermario. Il n'avait pas entendu sa sœur et il riait au contraire des folies que lui débitait sa petite amie. Sur ses jambes étendues, toute une flotte, sortie des journaux de la veille, qui relataient le dernier raid des gothas, se déployait en belle ligne de bataille.

Mlle Le Couëdic reprit sa place sur la banquette opposée :

— Ma fille ne vous ennuie-t-elle pas ? demanda-t-elle en souriant.

— Pas du tout ! Elle est si drôlette ! Et puis j'aime beaucoup les enfants !... Il y a si longtemps que je n'en avais vu autour de moi... Tenez ! depuis que je recueillais sur les côtes de Syrie des familles entières de chrétiens libanais...

Elle l'interrogea sur cette rude existence de patrouilleurs, toujours sur l'alerte, dont elle ne se formait qu'une idée imprécise.

— Nous sommes à la fois chasseurs et pêcheurs, expliqua-t-il gaiement, chasseurs de sous-marins et pêcheurs de naufragés.

Mais il ne raconta pas ses prouesses ; il ne parla que de ses matelots, si braves, si dévoués, dont il cita quelques traits !

Que de héros obscurs on ne connaîtrait jamais !

Josette croyait entendre ses frères vantant l'héroïsme de leurs hommes. Les bons chefs se reconnaissaient à ce signe, et Alain devait être un bon chef. Elle était heureuse de cette constatation sans trop savoir pourquoi, et il en transparaisait quelque chose dans son regard où il y avait plus de flamme, sur ses joues où il y avait plus de rose, au coin des lèvres que relevait un sourire.

Alain la considérait avec complaisance : ces yeux limpides et rieurs, ces cheveux dorés, un peu fous après le sommeil de la nuit, cette fraîcheur d'aurore donnait l'impression de la jeunesse même, faite de vigueur, de pureté, d'élan vers l'avenir. Rien que de les contempler, il se sentait moins las, comme si cette nuit passée en chemin de fer lui avait infusé des forces nouvelles.

On approchait de Vannes : le train descendait la pittoresque vallée du Liziec. Le commandant se leva et atteignit dans le filet les sacs et les valises, puis, dès l'arrêt, ouvrit la portière et passa le premier pour offrir la main à ses compagnes.

Quelqu'un se trouva sur le quai pour l'aider, le débarrasser des menus colis, un homme de quarante-cinq à cinquante ans dont Josette ne remar-

qua d'abord que la grande barbe noire parsemée de fils blancs qui donnait un air sombre à la physionomie, le lorgnon de myope aux verres épais et les façons empressées, presque obséquieuses.

Mlle de Kermario présenta l'inconnu :

— M. Denis Trémorvan.

Le père d'Espérance ! Josette ne pouvait s'étonner qu'il fût sombre. N'avait-il pas cru toucher au bonheur, lorsque l'enfant était née, cette enfant que sa femme et lui avaient nommée Espérance pour symboliser en elle la beauté de leur rêve, et, à présent, il se voyait seul dans la vie, près d'une pauvre petite infirme qui, jamais, ne lui donnerait la joie d'être grand-père.

Oui, il était sombre, M. Trémorvan, sombre comme le ciel breton qui se voilait à mesure qu'on approchait de la mer. Pourtant, on le sentait, il désirait être aimable, il se mettait en frais pour entourer ses hôtes d'attentions, de mots gracieux.

Avant que l'on n'eût atteint la première des trois stations qui jalonnent la ligne des Grands-Sables, Josette avait compris que, sur l'invitation pressante de l'industriel, le commandant consentait à prendre près de sa sœur son congé de convalescence.

— L'air excellent, chargé de vapeurs d'iode, vous fera un bien extrême ! assurait M. Trémorvan. Et j'espère que vous vous plairez dans ma maison. Du reste, ce pays n'est-il pas le vôtre ? Kermario est notre si proche voisin !

Kermario, — Josette le comprenait aussi, — passé en d'autres mains, était à vendre, mais l'héritier du nom avait la douleur de ne pouvoir l'acheter, et, sans doute, Mlle Bénédicte, brouillée avec le dernier de sa race, ne s'en souciait plus.

Était-ce le regret de l'ancienne terre de famille qui contractait les traits énergiques d'Alain de Kermario ? On l'eût cru. Il ne ressemblait plus à celui qui, si gâté, se prêtait aux caprices de Marjolaine ; la brume avait voilé le soleil.

M. Trémorvan ne semblait pas s'apercevoir du silence et de la réserve de son compagnon : il parlait sans s'arrêter comme les gens nerveux qui

sont intimidés, sautant sans transition d'un sujet à l'autre. A tous moments, il changeait de place pour indiquer une tourelle de château, un clocher d'abbaye.

Josette essaya de rencontrer son regard que la lumière rendait clignotant. Elle n'y réussit pas. L'industriel ne s'occupait pas plus d'elle que des valises. Ses hôtes absorbaient toute sa politesse. A le voir, on eût pu penser qu'il escortait de jeunes princes et n'avait que le seul souci de ne leur point déplaire.

La mer venait d'apparaître, toute grise, comme le ciel dont elle était à peine distincte. Pour se consoler de ne pouvoir accaparer son grand ami, Marjolaine grimpa sur la banquette et colla son petit nez à la glace.

— M'amie, cria-t-elle aussitôt, viens vite voir ! Il y a un incendie, là-bas !... Il faudrait prévenir les pompiers !

De grandes trainées de vapeurs jaunes s'étendaient en effet sur la côte, augmentant le brouillard. On eût dit que, sur cette terre des druides, de l'encens brûlait pour un holocauste mystérieux.

Renée s'était levée, et, doucement, son bras enveloppa la taille de Mlle Le Couëdic.

— C'est la fumée du goémon ! expliqua-t-elle.

Et, plus bas, elle ajouta :

— L'incinération du goémon est une des principales industries de l'usine Trémorvan qui emploie un personnel considérable. La guerre, en augmentant le besoin d'iode, a centuplé son importance.

Au milieu des colonnes fumeuses, des formes actives apparaissaient, disparaissaient, des fourches luisaient, et, tout autour, des meules rondes et trapues faisaient songer aux huttes de certains pays sauvages.

M. Trémorvan se levait à son tour pour donner quelques explications à Alain qui en réclamait :

— Depuis la guerre, l'État m'a affirmé cette côte sur laquelle des courants particuliers poussent des amas de goémons, à la condition que je ne travaillerais que pour la défense nationale.

Il exposait ses moyens d'industrie, ses débouchés variés, en paroles nettes, mais un peu saccadées. Intelligent, il l'était assurément, mais peut-être était-il, aussi, habile à saisir l'occasion qui passe, à se servir de ses relations politiques pour faire aboutir ses projets.

Alain se pencha à la portière : le vent du large lui apporta une âcre senteur d'hôpital. Des mouettes et des goélands tourbillonnaient avec des cris aigres comme s'ils eussent aspiré l'odeur de mort qui les attire. Il se redressa :

— Jamais, dit-il, on ne pourrait croire que ces fucus en décomposition renferment de tels trésors...

— Les anciens en avaient eu la prescience, s'écria M. Trémorvan. Dans une vieille légende du pays, il est parlé d'une plante merveilleuse, l'*Algue d'or*, dont la possession confère à celui qui la coupe en état de grâce une puissance absolue. Un sens profond doit se cacher sous le vieux mythe. Au contact de la plante enchantée, qui fournit de précieux engrais, nos landes incultes ne peuvent-elles pas en effet se convertir en pâturages ?

Il était près de Josette pendant qu'il racontait cela ; elle se tourna vers lui :

— La vieille légende n'aurait-elle pas une autre signification ? demanda-t-elle très grave.

Il y avait dans ses yeux quelque chose de profond qui évoqua devant Alain le souvenir de son camarade Yves, dans le regard duquel passait si souvent du divin.

M. Trémorvan considéra la jeune fille, évidemment étonné de ses paroles :

— Mademoiselle ! balbutia-t-il, donnez-nous votre version.

— Cette algue d'or qui confère la puissance à celui qui est en état de grâce, ne serait-ce pas la force, émanant des âmes pures, qui tôt ou tard triomphe du mal ?

Leurs regards s'étaient croisés. Pour la première fois, Mlle Le Couëdic vit que les yeux qu'elle croyait gris étaient verts, d'un vert étrange

qui faisait songer à ces eaux glauques que trouble un fond de vase.

Était-ce aussi le jour blafard ? Denis Trémorvan lui semblait plus pâle qu'elle ne l'avait cru, presque livide. Il essaya pourtant de sourire :

— Votre explication est plus poétique que la mienne, mademoiselle ! accorda-t-il en reprenant sa place, à l'autre extrémité du compartiment.

— Tout à fait digne de mon camarade Michel, ajouta M. de Kermario. Mlle Le Couëdic ne veut pas nous l'avouer, mais elle doit, comme son frère, posséder le secret des belles rimes !

— Vous vous trompez bien ! s'écria gaiement la jeune fille. De ma vie, je n'ai tourné un vers !...

Alain retint sur ses lèvres la pensée qui y montait :

« Les fleurs composent-elles leurs parfums ? Et cependant, elles les exhalent. »

Marjolaine le tirait par la manche pour lui demander où l'on allait : il lui montra l'Isle-en-Roy, une petite tache foncée sur la mer.

— Alors, continua l'enfant, tu prendras le bateau avec nous ?

Il secoua la tête. Elle en fut attristée :

— Oh ! pourquoi ? On était bien tous les quatre ! C'est donc avec la barbe noire que tu t'en vas ?...

— Oui, justement !...

Le petite le força de se pencher jusqu'à sa bouche fraîche.

— Tu sais, chuchota-t-elle, je ne l'aime pas, ce monsieur ! Il ne m'a pas dit bonjour !

Elle prenait un air scandalisé si amusant qu'Alain ne put s'empêcher de sourire, mais ce sourire dissimulait mal un serrement de cœur. Lui non plus, malgré toutes les marques de sympathie et d'attention qu'il en recevait, ne se sentait pas attiré vers ce Trémorvan, ami des gens au pouvoir, qui obtenait toutes les concessions et tous les privilèges. Il lui eût volontiers reproché l'heureuse myopie qui, en le dispensant de tout service militaire, lui permettait d'édifier une fortune colossale sur la fourniture d'iode au Service de

Santé. S'il eût été seul, jamais il n'eût accepté l'invitation qui lui avait été adressée, mais, dans cette maison, on marquait à Renée une bonté peu commune ; il n'avait pas osé dire non, tout en se réservant de reprendre sa liberté, dès que la politesse le lui permettrait.

Aux Grands-Sables, il découvrirait bien une auberge où, sans jouer le rôle de parasite, il pourrait respirer près de sa sœur l'air fortifiant de la côte.

Le train atteignait la petite gare-terminus où la voie unique bute contre un grand mur aveugle qui semble dire :

— La mer est là... Tu n'iras pas plus loin !

Depuis l'incident de l'Algue d'or, Denis Trémorvan ne traitait plus Mlle Le Couëdic en quantité négligeable : à voix basse, il avait posé des questions sur elle à Mlle de Kermario. A voix haute, il demanda :

— Où se rend mademoiselle ?

On le lui expliqua, et, tout aussitôt, il s'écria :

— Mais alors, vous n'avez pas une minute à perdre ! Le bateau part dans un quart d'heure. Je vais vous mettre au ponton d'embarquement.

Il s'occupa lui-même de faire charger la malle, ne laissa pas au chauffeur le soin d'ouvrir la portière de la somptueuse limousine, et, comme s'il ne voulait confier à nul autre les précieuses vies qu'il portait, il s'assit au volant.

Dans un éclair, Josette entrevit un grand village tout sablé par le vent de mer. De prétentieuses villas alternaient avec les maisons de pêcheurs. Les unes et les autres regorgeaient d'étrangers, réfugiés du Nord ou de Paris, qui débordaient dans les jardinets clos de grilles ou les rues étroites. Les ombrelles comme les coiffes se rangeaient pour laisser passer l'automobile. Les dernières saluaient avec respect. On devinait que l'industrie de produits chimiques était, à l'heure actuelle, la grande fortune du pays.

On se disposait à relever la passerelle quand les voyageurs descendirent devant l'embarcadère. D'un simple geste, M. Trémorvan arrêta la

manceuvre commencée. Des marins s'empresèrent. En moins d'une minute, les bagages furent chargés et transportés à bord.

Josette remercia celui qui était cause de toutes ces complaisances. Il répondit avec un respect insinuant :

— Mais, mademoiselle, c'est moi qui reste votre obligé. Je suis trop heureux d'avoir pu rendre service à la fille de M. l'Ingénieur en chef Le Couëdic, qui, dernièrement, dans une délicate et urgente affaire de transit intéressant la défense nationale, s'est montré pour moi d'une courtoisie parfaite. J'espère que nos relations n'en resteront pas à cette matinée. J'ai cru comprendre que messieurs vos frères étaient les camarades du commandant de Kermario... Lorsqu'ils viendront en permission, nous serions trop heureux, ma mère et moi, s'ils voulaient bien nous accorder une journée et, plus heureux encore, mademoiselle, si vous daigniez les accompagner... Ma fille serait ravie de faire votre connaissance et je crois que vous vous comprendriez...

Comment refuser une invitation si aimablement présentée ? Josette ne le chercha même point ! Elle se réjouit au contraire de retrouver bientôt Renée qui, avant de se séparer d'elle, l'avait embrassée si affectueusement, et de sentir que, dans son exil, des sympathies l'entoureraient.

Et, du bateau solidement ponté où elle avait pris position sur la passerelle, son mouchoir à la main, imitée par Marjolaine qui singeait tous ses mouvements, elle envoya un dernier adieu à ses nouveaux amis.

#### IV

Les passagers étaient nombreux, marchands de l'île venant de Vannes où ils avaient fait des emplettes, permissionnaires au col bleu ou en capote horizon, tout heureux de humer pour quel-

ques jours l'air pur du pays et de la liberté, étrangères minables ou élégantes, officiers envoyés en mission militaire, tous serrés, rapprochés, sans distinction de classes, au petit bonheur des premiers arrivés.

L'un d'eux attira l'attention de Marjolaine, habituée à toutes les rencontres des rues de Paris :

— Oh ! m'amie, regarde ! Un Chinois !

C'était bien un Chinois, en effet, qui était là sur la passerelle, et il n'était pas vêtu à l'européenne comme ses compatriotes, mobilisés pour la guerre.

Il portait le costume national : longue robe bleue, et petite toque noire à gland. Son nez épaté, ses pommettes saillantes, ses yeux étroits et bridés appartenaient au pur type tartare.

Il devait être vieux : la queue courte et mal fournie qui tombait du sommet de sa tête, la moustache et la barbiche grisonnantes l'attestaient, mais le regard, ni sournois, ni cruel, était naïf et joyeux comme un regard d'enfant et la bouche souriait un peu dans le vague.

Ceux qui l'entouraient, boutiquiers ou permissionnaires, semblaient tous le connaître :

— Comment ? C'est toi, Pan-Koua ! Et d'où viens-tu comme ça ?

Lui ne se souvenait plus : avec l'âge sa mémoire s'était obscurcie, mais son compagnon, un vieux Breton, qu'on appelait Gildas, — robuste comme un chêne, le front rejeté en arrière, l'œil bleu et droit des hommes qui ont la conscience nette, — expliquait aux autres :

— Il n'avait plus qu'une dent. Il en souffrait. Il ne pouvait dormir. Alors, Mademoiselle m'a prié de l'accompagner à Vannes chez le dentiste !

Personne ne demanda qui était Mademoiselle. Tout le monde avait l'air de le savoir. Josette elle-même devina qu'il s'agissait de Mlle de Kermario. Celle-ci ne possédait-elle pas un musée chinois dont ce Pan-Koua, sans doute le gardien, devait, par sa silhouette étrange, compléter le décor exotique.

La pensée de la jeune fille, bercée par la mer douce et sans houle, dériva vers ses amis nou-

veaux. Il lui semblait que, de tout temps, elle les avait connus : ils tenaient déjà une si large place dans sa vie ! Elle eût voulu soulager, consoler leurs tristesses :

— Si je pouvais les réconcilier avec leur tante, se disait-elle, quelle bonne œuvre ce serait !

Pan-Koua souriait toujours, mais à présent, ce sourire s'adressait à l'île lointaine qui approchait. On commençait à distinguer nettement ses hautes falaises schisteuses, l'échancrure du port, la tache blanche de la ville, bâtie en amphithéâtre, au flanc d'un coteau boisé. De loin, l'Isle-au-Roy se présentait comme une forteresse naturelle, de difficile accès. On ne pouvait s'étonner qu'elle eût repoussé toutes les incursions de l'étranger.

Le soleil de midi avait eu raison du brouillard qui, le matin, s'était posé sur la côte ; il en buvait les dernières vapeurs et, de ce jour de mai, faisait un vrai jour de printemps tiède et doucement bleu.

Josette était jeune et gaie, très accessible aux impressions du moment : ce soleil l'inondait d'espérance. Elle n'avait plus peur de s'ennuyer chez les Pouldu. Son père avait bien raison quand il disait :

« Partout, on trouve du bien à faire. »

Certes, elle ne se dissimulait pas que la tâche qui s'imposait à elle rencontrerait de grandes difficultés, mais elle n'était pas de celles qui se découragent au premier obstacle...

Marjolaine était sur les genoux de sa marraine, elle la regardait à ce moment :

— Oh ! m'amie, s'écria-t-elle, tes yeux ont l'air d'un petit morceau du ciel.

Josette rougit... Autour d'elle chacun se levait, cherchait ses paquets : elle se leva aussi... Le bateau pénétrait lentement dans la rade de Port-Bénit, sous la menace des bastions formidables de la citadelle. L'angélus sonnait à l'église ; dans des barques amarrées, des pêcheurs mangeaient du poisson bouilli ou buvaient un coup de cidre. Le soleil brillait sur les toits de la ville. Mais un peu de vapeur estompait encore la masse d'arbres qui, tout en haut du coteau, enveloppaient une tour

carrée, dépendant sans doute de l'Abbaye. Jadis, les Bénédictins avaient tenu l'Île du Roi de France. La ville se pressait à leurs pieds.

Sur la jetée élevée, une foule compacte attendait les voyageurs ; des femmes en coiffe blanche écartaient violemment ceux qui s'opposaient à leur passage et, le corps tendu en avant, le visage transfiguré, elles agitaient la main pour être aperçues plus vite de l'enfant aimé qui arrivait, brûlé par les chaleurs d'Orient ou souillé encore de la boue des tranchées.

Des petits, craintifs, se cramponnaient aux tabliers des mères ; des artilleurs flânaient après la soupe ; des officiers et leurs femmes faisaient un discret signe de reconnaissance à un parent, un ami ; beaucoup n'étaient que de simples curieux pressés d'acheter un journal pour apprendre les dernières nouvelles, mais tous avaient un intérêt qui les absorbait.

Personne ne remarqua la jeune fille et la fillette vers lesquelles ne se tendit que la rude main du sous-officier, préposé au visa des passeports. Pour la première fois depuis son départ de Paris, Josette se sentait vraiment loin de tout appui, de tout secours... De folles idées alarmèrent son esprit : si Rozenn était morte ? Si les Pouldu avaient quitté le pays ? Que deviendrait-elle dans cette ville qui, d'après la foule au milieu de laquelle elle avait dû difficilement se frayer un chemin, devait, comme les Grands-Sables, regorger d'habitants ?

Marjolaine, très sage jusqu'ici, commençait à grogner : elle avait faim ; elle voulait déjeuner... tout de suite !... Il y avait de grosses larmes dans ses yeux pervenche.

Mlle Le Couëdic accosta un mousse qui passait :  
— Petit, dis-moi, connais-tu les Pouldu ?

S'il les connaissait ? Ah ! bien sûr ! Qui ne connaissait Pouldu, le pêcheur ! Son habitation était là-bas dans cette ruelle qui montait de la place vers les anciennes murailles de la ville.

Le nom était écrit au-dessus de la porte : il n'y avait pas à s'y tromper !

Josette reprit courage : sans s'arrêter au quartier central de Port-Bénit où des enseignes d'auberges et de café invitent ceux qui débarquent à une halte, elle s'engagea dans la ruelle, si empuantie par l'odeur de la rogue qu'on se fût cru à bord d'un bateau sardinier.

A mi-côte, une maison de granit profilait son très ancien pignon, datant probablement du temps où les Bénédictins étaient seigneurs de l'île. Le premier étage surplombait le rez-de-chaussée. Il n'avait qu'une seule fenêtre étroite. Et les deux ouvertures qui encadraient l'entrée n'étaient pas plus larges et fermées aussi par de petits carreaux.

Au-dessus de la porte en arc surbaissé, on lisait ces mots écrits d'un pinceau fantaisiste :

*POULDU, pilote,  
fait chaudière.*

La porte n'était pas fermée : dans une salle basse, enfumée, au fond de laquelle se devinaient deux lits clos, des hommes — douze ou quatorze environ — vieux barbus ou jeunes imberbes, tous vêtus de suroïts jaunes, se serraient sur des bancs devant une marmite fumante qui exhalait une forte odeur de poisson.

L'un d'eux se leva — Pouldu sans doute — une rude figure de marin, entourée d'un collier de poil gris et creusée de rides sans nombre, vrais sillons dans de la terre brune.

La bouche était rentrée sur les gencives sans dents, mais les yeux verts, couleur des fonds clairs, restaient étonnamment perçants.

Ils se posèrent sur l'étrangère avec méfiance : en ce temps de guerre, on n'aimait point les gens, sortis on de sait d'où, qui ne pouvaient offrir de répondeurs.

Mais, tout de suite, Josette parla de Rozenn et se nomma... Le froncement du vieux se détendit :

— Ah! mademoiselle, ma sœur vous espère depuis si longtemps! Entrez par ici! Vous la trouverez à la cuisine avec ma fille Annaik. Juste-

ment, notre chambre d'en haut est libre. L'officier qui l'occupait est parti hier.

Il ouvrit une porte et se pencha sur ce qui semblait un trou noir.

— Rozenn, cria-t-il, c'est ta demoiselle qui débarque chez nous!

Josette entendit un cri de joie, et, avant même d'avoir descendu les deux marches, d'avoir entrevu la cuisine sombre où il fallait des yeux de Bretonne pour se reconnaître, elle se sentit enlacée par des bras affectueux.

— Mon doux Jésus! C'est-y possible! mademoiselle Josette!

— Non, non, protesta gaiement la jeune fille, en embrassant les vieilles joues parcheminées. Pas Mlle Josette! Josette tout court... Ta petite Josette!

— Ah! ma chérie, voici quinze ans que je languis après toi, après tes frères, quinze ans que je vous regarde matin et soir en faisant ma prière; si beaux tous les trois devant mon Sacré-Cœur et ma bonne Vierge...

Puis ce furent des questions et leurs réponses, un embrouillement de faits et de mots auxquels, d'abord, Rozenn ne comprit rien. Son esprit était lent à concevoir, et l'émotion l'enveloppait de brumes que la parole ne dissipait que peu à peu.

Annaïk, une jolie fille de dix-huit ans, la figure ronde sous la coiffe aux ailes relevées, semblait aspirer la vie par ses grands yeux couleur d'émeraude; elle remit tout au point, car elle avait été élevée chez les Sœurs et s'exprimait fort bien.

— Tante Rozenn, expliqua-t-elle en breton, M. Le Couëdic n'a pas voulu que Mademoiselle restât exposée au gros canon et aux gothas, alors, il l'a envoyée ici avec cette petite qui est la filleule de Mademoiselle et dont la mère veuve est obligée de travailler.

Oui, Rozenn comprenait maintenant et elle embrassait l'enfant, interdite par la nouveauté des choses, et que son vieux cœur aimait déjà parce qu'elle la savait orpheline.

Elle revint ensuite à celle qu'elle appelait sa chère fille :

— Que tu es devenue belle et grande, ma jolie. Comment aurais-je reconnu la mignonne qui écoutait si bien mes contes ? Et Yves ? Et Michel ? Ils doivent être bien changés aussi ! Je perds la tête à la seule pensée de les revoir ! Ah ! que le bon Dieu nous les conserve !... Ici, nous n'avons plus qu'Yann qui est dans les eaux de Syrie... Guenhaël est tombé en brave à Dixmude... Tu verras dans la salle sa citation et sa croix de guerre... On peut être fier de lui !

Josette avait l'impression qu'autour d'elle l'ombre se dissipait ; elle distinguait les lits clos, les armoires à colonnettes, un buffet fleuri de faïences naïves aux couleurs criardes, et, couché au-dessus de la cheminée, un grand fusil rouillé qui devait dater de l'époque des flibustiers et des pilleurs d'épaves.

— Il faut que je te montre ta chambre ! s'écria Rozenn dont la nature active éprouvait le besoin de se dépenser, pour maîtriser l'émotion du vieux cœur. Les hommes sont servis... Je suis libre de mon temps...

Josette revit la salle aux poutrelles noircies où les pêcheurs continuaient de manger avec des gestes lents. A peine levèrent-ils le front pour la suivre du regard dans l'escalier de bois qui accédait au premier étage. Du moment qu'elle était bien connue des Pouldu, on ne pouvait craindre qu'elle fût une de ces espionnes dont l'avant-guerre avait peuplé les côtes et ils se désintéressaient d'elle : sous leurs bérêts ne restaient plus que deux préoccupations : la pêche de la nuit précédente et celle du lendemain.

La chambre des étrangers s'étendait sous le pignon. Elle était plafonnée, meublée de pitchpin. Des édredons de soie grenat s'épalaient sur les lits de cuivre jumeaux. De gros coquillages rapportés de pays lointains tenaient lieu de pendule et de candélabres.

Josette regardait autour d'elle : elle regrettait un peu les poutrelles, cachées sous un revêtement

de plâtre, les vieux meubles d'autrefois qu'avait dû évincer ce mobilier de bazar, mais Rozenn semblait si fière, si satisfaite, qu'elle se garda bien de laisser deviner sa pensée.

Elle remarqua au contraire que la pièce possédait deux expositions, ce qui était très sain et fort agréable.

— Mais oui, renchérit la vieille Bretonne, une des fenêtres donne sur la ruelle, l'autre sur le jardin. Suivant le temps qu'il fait, on ouvre l'une ou l'autre.

Pour l'instant, elle ouvrit celle qui regardait le couchant et Josette, qui s'était penchée, poussa une exclamation joyeuse : par-dessus le grand figuier qui abritait le mur de la maison, par-dessus le jardin en terrasses où de belles rangées de choux et de laitues prouvaient que Pouldu savait occuper ses loisirs quand il était à terre, l'œil allait très loin, grâce à une brèche pratiquée par les hommes ou le temps dans les murs de la ville.

Il se reposait d'abord sur la verdure du parc, dernier vestige de la forêt qui, jadis, avait enveloppé l'Abbaye, puis montait jusqu'à la tour carrée, plus haute que les arbres, essayait de distinguer la masse imposante des bâtiments, et alors, glissant sur la pente de la falaise, rejoignait une petite crique où la mer très bleue s'amusait à éclabousser d'écume des blocs de granit aux formes fantastiques.

La jeune fille se redressa, radieuse :

— Que c'est joli chez toi, Rozenn ! Je crois que je m'y plairai beaucoup.

Et ce qui n'était qu'une impression, née du soleil, du ciel sans nuages, de l'accueil si chaud, devint une certitude lorsque les yeux bleus, rieurs et purs, eurent rencontré le crucifix de bois sculpté, œuvre patiente d'un ancêtre pendant la longue inaction de l'hiver.

Marjolaine rappela sa marraine aux réalités de ce monde.

— J'ai faim, m'amie ! Je veux aller manger avec les messieurs d'en bas.

Rozenn prit un air scandalisé :

— Ma jolie, expliqua-t-elle, tu vas déjeuner, mais dans une salle qui sera exprès pour toi !

Et très fière de montrer les ressources de la maison, elle guida ses hôtes vers une toute petite salle à manger, qui faisait pendant à la cuisine, de l'autre côté de la salle principale.

Un vieux trumeau et des chromolithographies, représentant des natures mortes, la décoraient. Annaïk avait déjà dressé le couvert sur la toile cirée à carreaux rouges, et elle apportait la soupière fumante.

Pour la première fois, Josette goûta de la fameuse soupe au poisson qu'on ne peut réussir à Paris parce qu'il y a trop loin de l'Océan aux Halles. Si ouvert était son appétit qu'elle prétendit ne rien connaître de plus délectable. Une omelette, des pommes de terre en robe de chambre et quelques coquillages, de ces coquillages exquis qui ne se ramassent que sur cette côte, complétèrent ce premier repas pendant lequel Rozenn raconta son existence.

Josette apprit ainsi que Pouldu possédait trois barques de sept hommes, chacune, mais, depuis la guerre, il ne pouvait former que deux équipages.

Ses hommes avaient droit au tiers du poisson pêché et à la table chez le patron. Cette réunion de pêcheurs s'appelait une cotériade. Une patronne était bien nécessaire pour « faire chaudière ». C'était pourquoi, jadis, quand sa belle-sœur était morte, Rozenn avait dû quitter Paris.

Elle parla des petits sans mère qu'elle avait trouvés alors, sept en tout, dispersés maintenant par la vie ou la mort.

Fantik s'était mariée du côté de Douarnenez avec un ancien pêcheur de la cotériade. Ils avaient eu six enfants. La guerre les avait séparés. Elle était veuve. Mais son beau-père l'aimait : elle restait avec lui.

Marivonne était religieuse, là-bas, vers Saint-Brieuc. Elle soignait des blessés dans un hôpital.

Deux autres étaient morts avant leur première communion. Guenhaël, le héros de Dixmude,

promettait d'être un saint comme M. Yves. M. le curé assurait que s'il avait vécu, Dieu l'aurait appelé pour être prêtre. Yann demeurait le seul espoir de Pouldu, le futur patron de barques. Il était très loin sur un patrouilleur, tout près du pays où Notre Seigneur a vécu...

Pourquoi, en entendant cela, Josette rougit-elle tout à coup et se pencha-t-elle sur l'assiette de sa filleule pour l'aider à écraser ses pommes de terre ? Annaïk se le demanda, car tout en allant et venant, elle ouvrait très larges ses grands yeux d'émeraude.

Marjolaine aimait son visage jeune et la lutinait au passage ; elle lui saisit la main, et remarquant à l'annulaire gauche une bague d'argent, elle lui demanda si elle était mariée.

La jeune Bretonne rougit à son tour et sa tante expliqua pour elle qu'elle n'était pas mariée, mais promise à un brave garçon, camarade d'Yann, et embarqué sur le même patrouilleur.

Tout ce qui se disait était sans phrases, très simple, mais Josette se sentait entourée de droiture, de dévouement, baignée dans une atmosphère saine, sans poussière, comme l'air du large.

Pouldu lui-même parut au dessert que représentaient quelques maigres cerises, et il voulut choquer sa bolée de cidre contre le verre de « la demoiselle ».

Cette cérémonie faite, Josette se sentit adoptée par le rude pêcheur, et, en souriant, elle pensa que, désormais, elle ferait partie de sa *cotériade*.

Marjolaine, très vite familière, voulut savoir comment Pouldu assujettissait sous le menton son collier de barbe. En apprenant que cette barbe était solidement plantée dans la peau même de Pouldu, elle poussa l'incrédulité jusqu'à tirer dessus, ce qui fit rire le vieux loup de mer de toute sa bouche édentée.

Cette petite, qui n'était pas farouche avec les étrangers, lui rappelait Fantik au même âge.

Après une visite d'actions de grâces à l'église, le reste de la journée fut employé à l'installation. Marjolaine s'agita beaucoup ; elle descendait,

allait voir les choux, remontait, embrassait sa marraine, brouillait ce que celle-ci avait bien ordonné, redescendait, s'assurait que, sur le figuier, il n'y avait pas encore de figues mûres, nouait amitié avec le chien, le chat, les poules, les lapins, découvrait avec ravissement que Rozenn connaissait l'histoire de la princesse Jolie-Source, et déclarait à tous moments qu'on était bien mieux à l'Isle-au-Roy qu'à Paris.

Le soir, dès huit heures, elle tombait de sommeil : il fallut la coucher et, lorsqu'elle fut endormie dans le bon lit moelleux d'où ne l'arracheraient point les mugissements de sirènes, Josette s'assit près de la fenêtre du jardin pour se reposer et jouir du crépuscule.

La lune n'était pas levée encore. On ne voyait pas la mer, mais on entendait son bruissement très doux à cette heure où elle commençait à descendre. Des phares s'allumaient. Deux étaient fixes, les autres à éclipses, et d'attendre le retour des feux tournants suffisait à occuper l'esprit lassé de Josette.

L'Abbaye n'offrait plus qu'une masse sombre, surmontée d'une étoile d'or, sans doute une lumière dans la tour.

Était-ce Mlle Bénédicte de Kermario qui travaillait sous la lumière de cette lampe ? A quoi s'occupait-elle ? Songeait-elle à ses neveux ? Se reprochait-elle sa rigueur ! Ou bien regrettait-elle leur trop longue rancune ?

Et, dans cette discorde, qui avait raison ? Elle ou bien eux ?

Josette inclinait à croire que ses nouveaux amis ne pouvaient avoir de torts sérieux. Cependant ils étaient jeunes. Leur tante avait sur eux le privilège de l'expérience. Elle voyait peut-être plus sainement la vie. A moins que ce ne fût une personne grincheuse, avare, égoïste, une de ces vieilles filles odieuses qui ne songent qu'à leur chat ou à leur perroquet et qu'on rencontre le chapeau sur l'oreille, un cabas au bras, dans des accoutrements de sorcière.

Josette, entraînée par la vivacité de son imagi-

nation, allait ajouter quelques traits à cette image caricaturale qui lui semblait l'expression même de la vérité lorsqu'on heurta à sa porte.

Rozenn entra. Avant de se coucher, elle venait s'assurer que « Mademoiselle » n'avait besoin de rien.

Mademoiselle n'avait besoin que de sentir une affectueuse présence autour d'elle. Elle l'invita donc à s'asseoir, mais, par respect, la vieille bonne resta debout.

— Je regardais cette lumière, raconta la jeune fille, la main vers l'Abbaye, et je me demandais si elle éclairait Mlle de Kermario.

— Oh ! probablement ! C'est son cabinet de travail. Elle écrit des livres, tu sais ?

— Non, je ne sais pas ! Quelle sorte de livres écrit-elle ?

— Comment veux-tu que je te réponde, ma chérie ! Je n'ai jamais pu lire que dans mon paroissien, et encore parce qu'il est en grosses lettres, mais la buraliste qui dévore toutes les choses imprimées, assure que Mlle Bénédicte raconte ses voyages... Et elle en a fait beaucoup, d'abord avec sa nièce, Mlle Renée... puis toute seule... Elle a été même jusqu'à Jérusalem, mais, depuis la guerre, elle ne bouge pas d'ici, et sa vie ne doit pas être bien gaie, car, depuis qu'elle est brouillée avec ses neveux, elle ne voit plus personne.

Josette expliqua comment, en chemin de fer, elle avait fait connaissance d'Alain et de Renée de Kermario. Puis, sur un ton qui essayait d'être léger, elle demanda :

— Sais-tu la cause de leur brouille, Rozenn ?

— Non, mademoiselle, et, à Port-Bénit, personne ne le sait, mais ce doit être grave, car les pauvres enfants ne sont jamais revenus, et le chagrin a changé Mlle Bénédicte au point de croire que c'est une autre personne ! Elle ne met jamais les pieds à l'église, même le dimanche, et, pour l'exemple, c'est bien fâcheux ! Car, malheureusement, il y a un mauvais vent qui souffle des ateliers maritimes et des usines de la côte, et ce vent enlève la foi des cœurs.

— Il ne vous a pas touchés encore, je le constate avec plaisir...

— Oh ! Pouldu en a bien respiré quelque chose ! Si un banc est signalé, le dimanche matin, il appareille, sans écouter les cloches qui sonnent. Je lui dis souvent : « Tu as tort ! ça se retrouve plus tard, ces choses-là ! » Mais les hommes n'écoutent pas les femmes ! Et pourtant, il voit bien que déjà le poisson se fait plus rare et que les mines qui flottent empêchent de sortir...

Doucement, par une question, Josette remit dans le droit chemin la conversation qui s'égarait.

— Mlle de Kermario est-elle populaire dans le pays ?

— Elle l'était... elle ne l'est plus ! Autrefois, elle parlait à ceux qu'elle rencontrait, elle arrêtait les enfants pour leur donner des bonbons ou des caresses. On la voyait chez les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul où Annaïk a été élevée. Elle servait la soupe aux vieux, elle distribuait des vêtements chauds... A présent, elle passe dans les rues ou sur la grève, suivie de ses chiens, les yeux droit devant elle, comme si elle était étrangère. Et personne ne peut plus visiter l'église abbatiale ni le musée chinois.

Josette suggéra :

— Peut-être sa situation de fortune s'est-elle modifiée ?

— Je ne crois pas : si l'on va quêter chez elle, jamais elle ne refuse ; elle donne même très largement, mais toujours par les mains de Gildas ou de Jacqueline, ses domestiques. Et ceux-ci apportent chaque semaine au bateau des colis pour les soldats qui se battent ou les prisonniers qui souffrent... Mais, jamais les Sœurs ne peuvent pénétrer à l'Abbaye ni même M. le Recteur. La consigne est formelle... Et si le malheur frappe une maison, on ne voit plus Mlle Bénédicte accourir comme elle le faisait, trouver les paroles qui consolent... On croirait qu'elle les a oubliées... Tiens, veux-tu que je te dise... Quand je la croise, je songe toujours à ces terres sans eaux dont nous parle quelquefois M. le Recteur dans ses sermons.

Mlle Le Couëdic sourit :

— La petite princesse du vieux conte aurait besoin de passer par là?

— Quoi, ma chérie, tu te souviens encore de Jolie-Source?

— La preuve, c'est que ma filleule t'en a parlé! Ma chère vieille, je n'ai rien oublié d'autrefois.

Il faisait nuit complète. Du coin de son tablier, Rozenn essuya une larme. Ah! ces trois petits, comme ils étaient mignons, serrés autour du feu, et si attentifs, surtout M. Yves avec ses grands yeux du ciel.

L'obscurité enhardit Josette :

— Parle-moi des neveux de Mlle de Kermario, demanda-t-elle à voix plus basse, ils m'ont dit qu'ils te connaissent.

— Je crois bien! De si braves enfants! Elle, douce amie des pauvres! Lui, adoré dans le pays... Et n'ayant peur de rien!... A quinze ans, son plus grand bonheur était de passer une nuit en mer avec Pouldu!

— Il a été blessé sur les côtes de Syrie, paraît-il.

— Oui, Yann et le promis d'Annaïk appartenaient à l'équipage de son patrouilleur. Ils ont pleuré quand on a dû l'évacuer. C'était un père pour eux!... Comme le ravitaillement se faisait mal et qu'on devait partager avec les pauvres Libanais recueillis à demi morts, il y avait des moments où les rations étaient courtes. Un jour, on s'aperçut que le commandant n'avait rien mangé depuis la veille : il avait tout abandonné à ses hommes et aux réfugiés... Ah! je comprends! On l'aime! Et il le mérite!

Rozenn ne tarissait plus, et Josette l'écoutait sans essayer de l'interrompre : il était si bon, le commandant! Une fois, un camarade d'Yann avait volé. Il le fit venir, lui reprocha doucement sa faute, et comme le malheureux éclatait en sanglots, il lui dit : « Va rendre ce que tu as pris, et puis tu reviendras ici... Mon matelot est malade, tu le remplaceras... » Et l'autre avait été complètement changé par cette preuve de confiance. A

présent, il avait deux belles citations et la croix de guerre.

Un trait par-ci, un trait par-là ! Malgré le crayon inhabile, la figure d'Alain se dessinait très noble, très généreuse, telle que Josette l'avait entrevue ; volontiers, par des questions, elle eût achevé le modelé, mais l'horloge de l'église mit fin à l'enchantement.

— Dix heures ! s'écria Rozenn en prenant sa coiffe à deux mains. Il est grand temps de regagner son lit : nos hommes sont partis pour la pêche avec le flot descendant. A l'aube, ils reviendront et ils réclameront la soupe qui réchauffe.

Josette resta seule près de l'enfant joliment tranquille : pour elle qui avait à peine dormi les deux nuits précédentes, il était temps aussi de songer au repos, mais avant de faire jouer l'antique espagnolette, son regard monta, une dernière fois, vers la lumière qui veillait.

Pénétrer dans ce cœur fermé, abattre le barrage qui arrêta la source dont la fraîcheur arrose ce qui est aride, que cette tâche lui semblait enviable !

Mais, de sa part, n'y avait-il pas présomption à vouloir l'assumer ?

En serait-elle capable ? Pourrait-elle la mener jusqu'au bout ? Et, comme si ce geste était l'aboutissant naturel de cette pensée d'humilité, elle s'agenouilla devant le ciel d'étoiles.

Balayé par la brise, l'air s'était purifié des odeurs sardinières ; du jardin, montait le parfum très doux d'une bordure d'œillets blancs. Tout était calme, pur, d'une majestueuse grandeur...

Josette se releva avec l'impression qu'elle avait des ailes...

## V

Port-Bénit, ce 28 mai.

Mes chers frères — ne croirait-on pas le début d'un sermon — voulez-vous que je vous communique l'idée qui m'est venue? Ici, les journées sont longues. Depuis la messe matinale jusqu'à la courte veillée en face de la mer, l'esprit a le loisir de se replier sur lui-même, exercice salutaire que la vie trop brûlée force parfois de négliger.

Pourquoi n'en profiterais-je pas pour tenir un livre de bord, et ce livre de bord, deux fois par semaine, pourquoi ne vous l'enverrais-je point?

Malgré toutes les angoisses de l'heure présente qui met les barbares aux portes de Paris et me torture dans cette île où les nouvelles arrivent mal, je crois comprendre que Michel s'intéresse fort à ce qu'il appelle le *voyage de Jolie-Source au pays du rêve*. De son côté, Yves ne néglige point l'âme de sa petite sœur.

Sous le bombardement le plus intense, au milieu des incertitudes d'une existence, toujours sur l'alerte, je suis certaine que vous trouverez le temps de déchiffrer mes pattes de mouches.

Papa, au contraire, aime les lettres courtes, bien claires et surtout qui ne sont pas croisées. Il est si occupé! On lui confie la besogne de quatre ingénieurs! Il passe toutes les nuits en chemin de fer! Alors, il lui suffit de savoir que je vais bien et que je suis satisfaite de mon sort.

A vous donc, messieurs, les descriptions, les récits, et, s'il y a lieu, les confidences! Ne vous plaignez pas si je bavarde trop! Vous l'aurez bien voulu!

En retour, n'oubliez pas celle qu'on a mise à l'abri et qui voudrait partager tous vos périls!

Attention! Je commence!...

S'il n'y avait pas la guerre qui occupe sans cesse ma pensée, je me plaindrais infiniment à Port-Bénit. J'y ai déjà mes habitudes : six heures, je me lève sans réveiller ma fille, je procède à ma toilette, et, un peu avant sept heures, je pars pour l'église.

Elle date naturellement des Bénédictins qui l'avaient dédiée à leur saint fondateur. Un mur bas enveloppe le cimetière; les morts, comme autrefois, reposent à l'ombre du clocher. Une porte à fronton, surmontée d'un calvaire, y donne accès. La nef a d'austères vitraux retraçant les douze articles de la règle bénédictine. Mon prie-Dieu est à la hauteur du troisième où l'on voit un jeune religieux s'inclinant, les bras croisés sur la poitrine, devant son supérieur. Au bas, on lit en caractères gothiques : *Obéir promptement et sans réserve.*

Jolie-Source essaiera de faire son profit de cette sentence.

Autour de moi, quelques vieilles femmes, deux ou trois dames, étrangères au pays, presque la solitude!...

M. le Recteur est très âgé : ses mains tremblent lorsqu'il lève le calice ; mais il a de belles rides sereines qui racontent sa bonté.

Je suis allée lui rendre visite avec Marjolaine. Il nous a offert des fraises de son jardin.

Au cours de la conversation, il m'a dit combien son cœur de pasteur souffrait de voir l'indifférence grandir autour de lui. Pour arrêter le flot montant, il faudrait imiter les apôtres, aller au-devant des âmes, et, trop souvent, ses vieilles jambes lui refusaient service.

Comment, par exemple, ramasser les gamins aux pieds nus, grands pêcheurs de crevettes et de coquillages qui barbotent sur toutes les grèves, mais qui ne fréquentent pas le catéchisme et ne paraissent jamais à la messe, le dimanche?

A trop rouler par les ports, les parents ont perdu la foi de leurs pères : ils jugent inutile la seule chose nécessaire.

L'abandon de ces enfants m'a émue : j'ai proposé à M. le Recteur de reprendre ici les fonctions

de dame catéchiste que je remplissais à Paris. Il a accepté avec reconnaissance.

J'étais heureuse aussi. J'avais le sentiment de ne plus être inutile, du moment que j'irai, le long des criques et des rochers de la côte, presser ces petits d'entrer afin que soit remplie « la salle du festin ».

Nous avons parlé ensuite de Mlle de Kermario vers qui revient toujours ma curiosité. A son seul nom, de la douleur a contracté les belles rides sereines.

« Ma chère enfant, m'a dit le saint prêtre, si vous vous intéressez à cette âme, priez beaucoup pour elle, et surtout ne lui soyez pas trop sévère. Si elle avait reçu autant de grâces que nous, peut-être aurait-elle su en faire un meilleur usage, car avec l'ardeur que je lui connais, elle ne resterait pas à mi-chemin. »

J'ai goûté cette parole d'humilité et de miséricorde et je l'ai, depuis, retournée plusieurs fois en mon esprit. Ce soir elle me revient avec persistance, rendue plus vivante par l'incident de la journée que je vous raconterai tout à l'heure.

Il faut que vous sachiez d'abord que ma filleule et moi, nous vivons beaucoup au grand air : elle prend son seau, sa pelle, moi, un pliant, mon sac à ouvrage et nous allons ainsi jusqu'à la grève de l'Abbaye que je découvre de ma fenêtre.

Le fameux sphinx qui hantait mon imagination de petite fille nous présente sa croupe puissante, car il regarde le large, et d'un air de défi.

Autour de lui, pareils à un troupeau de buffles épars, des blocs de granit bleuâtre, recouverts par endroits d'une toison de varech humide... Quelques-uns semblent être sortis de l'eau pour se coucher sur le sable, et, entre eux, de jolies flaques tièdes invitent Marjolaine à se baigner les pieds.

Aujourd'hui, la mer, souriante et bleue, jouait avec les gros buffles comme Jolie-Source avec les roches de la forêt.

L'Abbaye, très visible de ce côté entre les fûts de pins qui l'entourent, était baignée de soleil. Je distinguais nettement les trois corps de logis : au centre le monastère proprement dit, une masse

haute et longue, dentelée d'ouvertures ogivales et flanquée de la tour carrée qui me sert de phare quand vient la nuit; à droite, un bâtiment lourd, sans caractère, probablement affecté aux communs; à gauche la silhouette pittoresque de l'église abbatiale : des murs à demi croulés laissant deviner une perspective de colonnes, rongées de mousse et de lichen, de fenêtres à tympan rayonnants, veuves de leurs vitraux... Plus de voûte par endroits!... Cet aspect désolé doit plaire aux oiseaux d'orage dont nous parlait Rozenn, mais il rend l'habitation plus sévère encore.

Pour l'égayer, il y faudrait du mouvement, de la jeunesse, ou alors, comme au temps des Bénédictins, la Présence divine qui remplit d'amour et de paix les grands silences; mais lorsqu'on est seule, avec des pensées sombres, qu'on a mis Dieu à la porte de son âme et de sa maison, quelle existence on doit mener là-haut!

Cette après-midi, rien que d'y songer, j'en avais le frisson.

Des gamins dépenaillés et de mine un peu sauvage ont orienté mes réflexions d'un autre côté. Ils suivaient la côte en marchant dans l'eau et, de temps à autre, ils s'arrêtaient pour faire des ricochets. N'était-ce pas le moment de commencer mon nouveau métier de pêcheuse d'âmes?

J'ai ouvert sur mes genoux le grand album en couleurs que j'ai emporté de Paris pour l'instruction religieuse de ma filleule et j'ai invité celle-ci à le feuilleter avec moi. Elle n'a pas demandé mieux; elle aime tout ce qui s'apprend et son intelligence très ouverte émaille la leçon d'aperçus théologiques, souvent fort imprévus.

Les gamins ont interrompu leurs ricochets pour nous examiner. J'ai continué de tourner les pages, dans l'espoir que l'album jouerait le rôle de miroir aux alouettes. Mon espoir n'a pas été déçu.

Peu à peu les alouettes se sont approchées, d'abord indécises, prêtes à s'envoler, puis intéressées, conquises par ce qu'elles voyaient, elles se sont serrées, bousculées, même disputées pour la première place.

En mots très simples, je donnais des explications : ils n'en respiraient plus. Leurs yeux cherchaient les miens comme pour y boire la Vérité. Lorsque je fermai l'album, un grand ébouriffé, qui a des yeux de braise dans un visage halé, me dit :

— Madame, racontez encore ! On aime à vous écouter !

Je commençai alors l'explication d'une autre image :

— Un jour, il faisait bien chaud. Notre Seigneur était fatigué. Il s'assit près d'un puits qu'on appelle le puits de Jacob...

A cet endroit du récit, mes disciples tournèrent la tête et soulevèrent timidement leurs bérets : une inconnue passait, encadrée par les bords souples de deux lévriers blancs. Son regard croisa le mien, un regard froid, surpris, qui semblait me demander ce que je faisais là en compagnie de ces petits pieds nus, mais qui ne s'attarda pas sur moi et revint vers le large comme pour y découvrir l'invisible ennemi que, depuis des milliers d'années, affronte le grand sphinx.

Au premier tournant du rocher, je perdis de vue la promeneuse ; mais l'on eût dit que sa seule présence avait rompu le charme qui retenait mes auditeurs : ils commencèrent à bâiller... Je me souvins que c'était l'heure de la crevette et je les renvoyai en leur disant : « A demain ! »

Je pris alors mon ouvrage pendant que ma filleule se déchaussait pour barboter parmi les buffles à la toison de varech.

Mes frères, avez-vous remarqué qu'en chemin de fer, en tramway, même dans la rue, on rencontre certaines figures qui vous frappent au point de ne pouvoir les oublier ? Il y a en elles quelque chose qui vous attire ou qui vous repousse, mais qui ne saurait vous être indifférent.

La passante aux lévriers m'avait donné cette impression que je formulais de la façon suivante :

« Où donc ai-je vu cette personne ? »

Elle devait approcher de la cinquantaine, car ses cheveux étaient aussi blancs que l'écume jetée devant moi par les vagues ; mais la taille restait

élégante et mince... Le visage, jeune encore, présentait des lignes d'une délicatesse infinie et les yeux avaient une flamme singulière qui vous brûlait, en se posant sur vous.

Le large cerné dont ils étaient soulignés, la pâleur du teint racontait que le cœur avait souffert : depuis la charlotte de tulle qui frissonnait sur les beaux cheveux relevés en racine droite, jusqu'aux petits souliers de chevreau noir, tout portait le deuil d'un être aimé.

Un cri joyeux de Marjolaine me fit relever la tête ; les lévriers étaient revenus vers elle. Comme la plupart des enfants, elle aime passionnément les bêtes, et les bêtes le comprennent, car elles recherchent ses faveurs.

Donc, les chiens lui faisaient mille joies et elle n'avait pas peur de leurs bonds fous. Elle réussit même à les saisir par le collier et les força de se coucher auprès d'elle. Doucement, elle appuyait sa jolie tête bouclée tantôt à droite, tantôt à gauche. Ils se laissaient faire comme s'ils n'étaient pas habitués aux caresses et en découvraient les délices.

Soudain, une voix impérieuse, mais d'une harmonie profonde, interrompit la fête :

— Castor, Pollux!... Ici, tout de suite!

Les lévriers s'arrachèrent aux faibles petites mains qui les retenaient et, en un seul élan, disparurent au tournant de rochers.

Marjolaine, un doigt dans la bouche et visiblement déçue, les accompagna du regard. Je revins à l'aube que je brode pour mon cher Yves. Ce travail m'absorba si bien que je ne levai plus le nez d'un moment.

Quand je m'en avisai, quelle ne fut pas ma surprise — ou plutôt ma frayeur — de ne plus découvrir ma filleule dans mon horizon.

Je me dérangeai aussitôt et je l'appelai, éperdue.

De loin, sa petite voix me répondit :

— M'amie, on est là... Avec les chiens, et puis la dame!

Je l'aperçus en effet : elle causait avec l'incon-

nue, et les lévriers haletants étaient étendus auprès d'elle sur le sable. Un peu confuse d'un pareil sans-gêne, je m'approchai :

— Madame, je vous demande pardon; cette petite est vraiment par trop indiscrète !

— Pas du tout ! Elle m'amuse ! Ne vient-elle pas de me dire que je devrais lui offrir un de mes chiens?...

Un sourire accompagnait ces paroles, le sourire pâle des solitaires qui n'ont pas l'habitude de la joie.

J'avais relevé la coupable et pris sa main :

— Marjolaine, il faut partir, et avant, présenter toutes nos excuses. La meilleure, c'est que nous n'avons pas cinq ans encore.

L'inconnue eut un geste vers moi :

— Ne l'emprenez pas si vite ! Elle ressemble à une petite sœur que j'ai perdue !... La voir contre mes genoux me donne l'illusion du passé !... D'ailleurs, j'ai dans mon sac quelques tablettes de chocolat... Il faut bien que vous me laissiez le temps de les offrir à cette mignonne...

Pendant que ma filleule croquait à belles dents la friandise dont la guerre l'a déshabituée, j'examinai ma nouvelle connaissance assise comme dans un fauteuil au fond d'une anfractuosité de roche.

Elle ne travaillait pas à l'aiguille quand l'enfant l'avait interrompue : elle corrigeait des épreuves avec un stylographe.

En reine qui honore ceux à qui elle parle, elle m'interrogea la première.

— Vous semblez bien jeune, madame, pour être la mère de cet enfant ?

— Je ne suis que sa marraine... Les gothas ont été cause qu'on m'a renvoy e de Paris... Alors je l'ai emmen e, sa mère qui travaille ne pouvant abandonner son poste.

— Ce bon mouvement ne m'étonne pas de vous, mademoiselle. Tout à l'heure, rien que de vous entendre raconter à ces gamins l'histoire de la Samaritaine, j'ai compris que vous aviez l' me généreuse, peut-être même trop ardente... Je le

regrette pour vous... Vous souffrirez de la vie... Mieux vaudrait être insensible!

J'ai protesté malgré moi :

— Insensible? Oh! pourquoi, madame? Dieu ne nous a-t-il pas donné un cœur pour aimer?...

— Que de causes étrangères brisent les affections : la mort, le temps, la trahison!... Vous êtes heureuse si Dieu écoute vos prières, mademoiselle. Je n'ai pas eu le même bonheur! Tout ce que j'aimais s'est évaporé entre mes mains comme ces bulles légères que l'enfant croit éternelles et qui ne laisse à ses doigts qu'un peu de poussière d'eau!...

Je fus à ce moment frappée d'un trait de lumière : cet éloignement des choses sacrées, ce découragement farouche qui recherchait la solitude en la seule compagnie de lévriers bondissants, tout ne m'annonçait-il pas Mlle Bénédicte de Kermario? Mais celle-ci était si différente de l'idée que je m'en étais formée! Pouvais-je écouter mes soupçons?

Elle se chargea elle-même de les confirmer. D'un geste imprévu, comme si tout à coup notre compagnie lui devenait à charge, elle se leva, oubliant les feuilles sur ses genoux. La brise les dispersa. Nous dûmes nous mettre en chasse pour les réunir.

— Merci, me dit-elle, la voix moins dure, lorsque je lui rapportai celles que j'avais recueillies... Puisque cette enfant aime les bonbons, je lui en enverrai que Jacqueline, ma vieille cuisinière, prépare d'après une recette du Levant.

Elle ajouta ensuite, le regard sur moi, et d'un ton qui essayait d'être un peu ironique :

— Vous semblez posséder une clé du ciel, mademoiselle, ne m'oubliez pas dans vos prières, afin que, comme le disait saint Benoît à ses moines, j'apprenne à demeurer seule avec moi-même.

Sans attendre ma réponse, elle appela ses chiens qui se bousculèrent pour obéir et elle nous abandonna dans le coin désert qui doit être sa retraite favorite. Par un sentier grim pant, nous la vîmes

remonter vers l'Abbaye dont une entrée ouvre de ce côté. La porte se refermait sur elle lorsque Marjolaine découvrit un feuillet, échappé à nos recherches, que le vent avait niché derrière la bosse de varech d'un gros buffle de granit. Elle me l'apporta en courant, toute fière de sa trouvaille. C'était le titre : *Sur les pas divins*.

Au-dessous, cette simple indication : *Notes de Palestine*. Au-dessus, le nom de l'auteur : *Benita Mario*.

Oui, mes frères, cette Benita Mario dont si souvent nous avons goûté ensemble les lumineuses études d'Italie, d'Espagne ou d'Orient, n'est autre que Mlle Bénédicte de Kermario!

Ces souvenirs de Palestine, qui vont sans doute être réunis en volume, ont déjà paru dans une Revue. Yves me les avait envoyés. Ils étaient d'une note si personnelle, si émue... Jamais je n'aurais pu imaginer que l'auteur fût une incroyante.

*Sur les pas divins!* Non, elle n'aurait pas choisi ce titre si elle ne croyait plus! N'y aurait-il pas plutôt quelque chose, un obstacle, qui se dresse entre Dieu et son âme?... Quoi?

Peut-être la mystérieuse rupture avec ses neveux? J'incline à le penser, plus encore ce soir que cet après-midi, en face de la lumière qui brille dans la tour.

A cette heure, se rappelle-t-elle la jeune fille et l'enfant, rencontrées sur la grève? Et a-t-elle le désir de les revoir?

Ou bien, absorbée par son travail, nous a-t-elle déjà évincées de sa mémoire comme ces importuns à qui l'on n'accorde qu'une audience?

Je voudrais le savoir, percer les murs, voler jusqu'à elle pour lui murmurer des mots de consolation et d'espoir...

Ce soir, Marjolaine m'a dit :

— M'amie, il faut prier pour la dame. Je l'aime bien parce qu'elle me donnera des bonbons, et peut-être son chien.

Nous avons prié à plein cœur. Dieu écoute les innocents et ma filleule ressemble à un ange lorsque, les mains jointes, les yeux sur le crucifix, elle

s'efforce de ne pas avoir de distractions pour un phalène qui entre ou un rayon de lune qui glisse sur la courte-pointe du lit.

Quant à l'épreuve égarée, je l'ai renvoyée sous enveloppe par les soins d'Annaïk, une manière de bien marquer que je ne saisissais pas cette occasion pour forcer la porte d'une demeure fermée.

Si Jolie-Source doit donner un jour à cette âme un peu de son eau vive, elle n'a pas à s'en préoccuper : la pente à suivre lui sera tracée.

Et là-dessus, mes frères aimés, je vous quitte en vous désirant une nuit aussi paisible que cette nuit douce où je vais m'endormir, bercée par la chanson des vagues.

Mais hélas ! comme je sens le danger autour de vous et jusque sur vos têtes !...

Enfin, espérons ! Dieu vous sauvera pour la France de demain !...

## VI

L'un des grands bonheurs de Marjolaine était d'assister à l'arrivée du bateau des Grands-Sables.

On le voyait venir de loin, d'abord un point noir qui fumait, puis qui grandissait rapidement. On apercevait sur le pont des gens qui ressemblaient à des fourmis ; bientôt on pouvait distinguer les visages, et c'était enfin l'intéressante manœuvre de l'accostage, la montée des passagers par la passerelle, toujours inclinée, même à marée haute, à cause de l'escarpement, qui caractérise les côtes de l'Isle-au-Roy.

Pour complaire à sa filleule, Josette cédait parfois à son désir. Un matin du commencement de juin, elle fut récompensée de cette maternelle indulgence : dans le groupe d'officiers et de marins, peu encombrés de bagages, qui, en avant des

autres, se tenaient prêts à débarquer au premier signal, elle reconnut son frère Michel.

Il dominait ses voisins de sa haute taille, mais sa moustache blonde, ses yeux couleur des gentianes de la lande, ce je ne sais quoi de noble et de fier dans l'attitude, le faisaient bien de la même race que ceux qui l'entouraient.

De la main, il envoya à sa sœur un joyeux signe de reconnaissance. Elle devint rouge de bonheur, et se faufilant parmi les groupes pressés, elle se trouva au premier rang pour sauter au cou du voyageur.

— Que je suis contente ! balbutia-t-elle. J'étais si loin de m'attendre...

— Quand je suis arrivé à Paris, expliqua Michel, j'ai trouvé papa qui partait pour Bordeaux. Il m'a dit : « Mon pauvre gosse, tu n'as qu'une chose à faire : aller rejoindre Josette. » J'ai pris le train, le soir même, et me voici...

Elle s'était accrochée à son bras et l'entraînait hors de la foule, toute fière de constater que, sur leur passage, les regards suivaient la jeune poitrine, barrée de décorations, où figuraient en première place la Légion d'honneur et la croix de guerre.

Marjolaine examinait en dessous le bel officier qui était un peu son parrain, puisqu'il lui avait donné un nom nouveau.

Elle éprouvait à son endroit un vague sentiment de jalousie ; il accaparait l'attention de sa marraine, jusqu'ici toute à elle, et soudain elle demanda :

— M'amie, est-ce qu'il restera longtemps, ton soldat ?

— Sept jours ! répondit gaiement le jeune professeur. Ce sera bien court, mais on mettra les bouchées doubles !

— J'ai promis pour toi que nous irions aux Grands-Sables, chez les Trémorvan, rappela Josette.

— Tu as bien fait ! Et j'ai pris bonne note de cette invitation. Il y a quelque temps, au front, j'ai eu l'occasion de rencontrer mon camarade

Bernard, neveu et, je crois bien aussi, successeur de M. Trémorvan. Celui-ci lui avait écrit qu'il t'avait été présenté et qu'il comptait sur ta visite et sur celles de tes frères.

— Yves manquera à la réunion... C'est dommage !

— Notre abbé était un peu mélancolique de voir partir son jumeau, mais cela n'aura pas duré : il n'est pas de ceux qui se laissent abattre par les épreuves de la vie. Rien que d'être auprès de lui, aux heures de découragement, on se sent relevé... Pendant les terribles jours que nous avons vécus et que nous vivons encore, il a soutenu notre confiance... Aussi les intellectuels, les humbles, tous l'aiment, le vénèrent. Il attire les cœurs.

Tout en causant, ils avaient gravi la ruelle et atteint la maison de Pouldu. Michel s'arrêta, ravi, devant la façade à pignon, qu'illustrait l'enseigne naïve.

— A la bonne heure ! s'écria-t-il enthousiaste. Voilà qui est couleur locale !

La salle était vide, la marée ayant jeté vers la mer toutes les cotériades.

— Ne dis rien, chuchota le lieutenant dont les yeux bleus brillaient de malice, je vais chanter ce que je chantais lorsque, au retour du collège, Rozenn nous faisait trop attendre sur le palier.

Il descendit les marches à pas de loup, et sur l'air d'*Au clair de la lune*, il entonna d'une belle voix de baryton, harmonieuse et sonore :

Au seull de la porte,  
 Nous mourons de faim !  
 Rozenn, es-tu morte ?  
 Nous sonnons en vain !  
 Notre voix s'irrite :  
 Qu'as-tu sur le feu ?  
 Ouvre-nous bien vite  
 Pour l'amour de Dieu !

La chanson n'était pas achevée que, déjà, la porte de la cuisine s'ouvrait, et Rozenn, tremblante, émue, tombait dans les bras vigoureux tout prêts à la recevoir.

— Mon petit Michel! Ah! il est bien toujours le même! Aimant à rire, à taquiner les gens!

Et avec la passion d'une mère, elle embrassait les joues hâlées par la dure vie des tranchées.

— Pauvre chère vieille, s'écria le lieutenant en pénétrant dans la petite salle à manger où comme par enchantement son couvert se trouva mis. Ça fait plaisir de la revoir!

Il se logea à l'auberge, mais il prenait ses repas avec sa sœur, et, matin et soir, ils se promenaient dans l'île.

Pas une seule fois, ils ne croisèrent Mlle de Kermario.

Depuis sa rencontre avec Josette, on eût dit qu'elle évitait de retourner à son fauteuil de roche. Pour tout signe de vie, Marjolaine avait seulement reçu les bonbons promis, d'étranges sucreries qui sentaient la rose; l'envoi n'était accompagné d'aucune invitation à continuer les relations à peine ébauchées.

— J'ai répondu par un billet de remerciements, expliqua Mlle Le Couëdic. Il m'a semblé que je ne devais pas faire davantage.

Son frère approuva cette réserve, et, malgré son désir de visiter le musée chinois, surtout d'être présenté à cette Benita Mario dont, vraiment, il appréciait la prose, harmonieuse comme des vers, il dut se contenter de tourner autour de l'Abbaye et d'en considérer les différents aspects aux heures de lumière ou de crépuscule, sous un soleil radieux ou dans la mélancolie d'un jour sombre.

En revanche, il aperçut Pan-Koua traversant Port-Bénit, escorté par les lévriers bondissants et par les gamins du pays qui tiraient sur sa queue pour le seul plaisir de le voir se retourner et lever sa canne avec un bon sourire édenté qui contredisait le geste de défense.

La visite Trémorvan occupa une partie de la permission de Michel. Il fallut échanger des lettres, des télégrammes et ensuite attendre une marée favorable pour traverser à la voile, le service réduit des vapeurs ne permettant pas encore d'aller

aux Grands-Sables et d'en revenir dans la même journée.

Enfin, l'aube du grand jour se leva, tout rose dans un brouillard léger. Dès huit heures, les passagers de la *Sainte-Anne* embarquaient.

On eut quelque peine à calmer l'effervescence de Marjolaine, fort excitée de se trouver dans une barque à Pouldu.

Les voiles rougeâtres lui semblaient de grandes ailes et tout lui était jouet, les filets bleus, les guirlandes de liège, les cordes qui traînaient au fond, même les paniers, la marmite et les cuillers d'étain qui annonçaient l'intention de manger la soupe.

Comme sa mère, l'enfant avait le goût des champs : elle ne se tenait pas de joie à la pensée d'aller à la campagne.

M. Trémorvan possédait une cale de débarquement qui desservait sa villa : laissant donc vers la droite les Grands-Sables dont le soleil ne touchait pas encore les façades orientées au couchant, Pouldu cingla vers la côte, toute fumante des vapeurs jaunes du goémon.

Un groupe attendait les excursionnistes sur le débarcadère : Alain et Renée de Kermario, et aussi un jeune officier, petit et carré d'épaules, que, de loin, Michel reconnut pour son camarade, Bernard Trémorvan, en permission comme lui.

Les présentations faites, les saluts respectueux ou cordiaux échangés, les jeunes gens remontrèrent vers la grille trop dorée, isolant le parc des bâtiments sans beauté, coiffés de tuiles rouges et groupés autour d'une haute cheminée d'usine, qui attestaient l'importance de l'industrie Trémorvan.

Bernard excusa son oncle près de Mlle Le Couëdic. Celui-ci aurait voulu se trouver au débarquement, mais c'était l'heure du courrier. Il était mal secondé. Sa présence était nécessaire.

Alain avait pris le bras de Michel qu'il semblait très heureux de revoir. Il marchait encore avec difficulté, mais il y avait plus de vie en lui et Josette restait émue de son premier regard qui avait été pour elle.

Renée donnait la main à Marjolaine toute

joyeuse de se promener, un jour de soleil, en compagnie de sa *m'amie* et de la jolie demoiselle rencontrée en chemin de fer.

Au-dessus de la grille, parmi des rinceaux, le nom de la villa était inscrit : *l'Algue d'or*.

Josette se souvint de la légende que lui avait racontée M. Trémorvan et je ne sais quoi qu'elle avait vu passer dans les yeux de celui-ci à ce moment-là, lui revint à la mémoire pour lui causer une sorte de gêne, gâter son plaisir d'être, pendant quelques heures, l'hôte du riche industriel.

Une superbe avenue de tilleuls aboutissait à une pelouse, étalée comme un tapis devant l'habitation... Des massifs savants la parsemaient, une allée circulaire l'enserrait.

La maison avec ses tourelles, ses lucarnes, ses mascarons, son perron à balustrade, décoré de vases ioniques, prétendait offrir une reproduction fidèle de la Renaissance, mais Josette et Michel, dont le goût était affiné, n'y reconnurent qu'un spécimen des formes prétentieuses et fausses qu'avant la guerre nous imposaient les architectes d'outre-Rhin.

Mme Trémorvan attendait ses visiteurs dans un décor de bahuts et de tapisseries murales qui, malgré la haute cheminée sculptée, le plafond caissonné, rehaussé de salamandres et de fleurs de lis d'or, donnait aussi une impression de reconstitution factice.

Elle était grande et un peu massive. Elle avait des bandeaux très noirs, un visage froid qui manquait d'expression. Son fils lui ressemblait, mais elle devait posséder une intelligence moins vive et elle était plus solennelle que lui.

On la devinait préoccupée de tenir son rang de femme très riche, la première du pays.

Josette ne s'attarda pas à ce visage qui ne l'attirait point, elle apercevait, couchée sur une chaise longue, l'enfant qui devait être Espérance.

Déjà celle-ci lui tendait les mains :

— Il me tardait de vous connaître, murmura-t-elle, Mlle Renée m'a tellement parlé de sa rencontre avec vous...

Elle attira ensuite vers elle Marjolaine, un peu interdite de se trouver en face d'une personne jeune qui ne pouvait marcher. Jusqu'alors elle avait cru que l'immobilité était l'apanage des vieux.

— Oh! balbutia-t-elle, comment feras-tu pour t'amuser avec moi! On n'ira donc pas au jardin?

Espérance l'embrassa encore :

— Si, si, ma jolie! Guillemette, ma nourrice, me portera dans ma voiture et nous irons où tu voudras...

Elle avait une profusion de cheveux blonds, légèrement cendrés, qui faisait paraître plus réduit le visage de souffrance. Les yeux, très noirs et luisants d'ardeur, creusaient deux trous sombres au-dessus des pommettes que l'animation tachait de rose. Les mains, longues et fines, presque translucides, étaient sèches et fiévreuses.

— Tu me brûles, dit Marjolaine en retirant sa menotte potelée. On croirait que tu as du feu dans la peau.

M. Trémorvan entra, appelé par la cloche du déjeuner.

Il remercia Mlle Le Couëdic de l'honneur qu'elle lui faisait, caressa Marjolaine qui se cacha derrière sa marraine comme si elle avait peur, et serra fortement la main de Michel dont, assura-t-il, son neveu lui avait conté les actions d'éclat.

A table, où Guillemette installa sa nourrissonne sur une sorte de siège romain, il se révéla agréable causeur, à l'affût de tout ce qui se passe.

Il profitait de ses voyages d'affaires à Paris pour voir la pièce en vogue, acheter le livre dont on parle, rencontrer le personnage dont l'opinion s'occupe.

La présence des jeunes filles retenait sur ses lèvres la verdeur de certaines appréciations, et chez ce nerveux, sombre à certains moments, à d'autres se répandant en paroles volubiles, ce tact était à remarquer : il prouvait que le père avait pris l'habitude de ne rien dire qui pût troubler les beaux yeux angéliques de l'enfant, à la fois son bonheur et son tourment.

Mme Trémorvan écoutait son fils avec une admiration non dissimulée. On devinait qu'il était son idole, qu'elle avait dû avoir pour lui toutes les faiblesses, rire de ses légèretés, ne jamais se préoccuper de lui inculquer les principes qui sont la base d'une éducation sérieuse.

Cet amour aveugle expliquait les fausses appréciations de la vie, qui étonnaient chez un homme, réellement habile dans la conduite de son industrie. Il n'avait pas trouvé en lui l'énergie suffisante pour réparer ce qui était défectueux par la faute de sa formation première.

Josette pensa :

« Que les mères sont coupables, lorsqu'elles remplissent si mal leur rôle ! »

On sortait de table. Profitant de ce qu'elle ne prenait pas de café, la jeune fille se rapprocha d'Espérance, déjà revenue sur sa chaise longue.

Marjolaine, nichée près de sa nouvelle amie, lui racontait que des garçons aux pieds nus venaient tous les jours s'asseoir dans le sable autour de m'amie pour apprendre l'histoire du petit Jésus. Thomas l'ébouriffé était déjà très savant. Il récitait : Qu'est-ce que Dieu ? Et beaucoup d'autres choses encore ?

Bientôt, s'il continuait, il en saurait autant que les vieux pêcheurs de la côte !

Espérance écoutait ce babil avec un sourire indulgent de sœur aînée.

— Les vieux en savent souvent moins que les petits, assura-t-elle. Ils ont oublié ou bien ils ne veulent pas se souvenir !

Son regard glissa un peu triste jusqu'à son aïeule, jusqu'à son père. Josette pensa :

— Pauvre petite ! Elle souffre de l'atmosphère d'indifférence dans laquelle elle vit.

Et apitoyée, presque maternelle, elle se pencha vers l'enfant :

— Je suis sûre que vous êtes très heureuse depuis que Mlle de Kermario est auprès de vous ?

Les beaux yeux s'éclairèrent :

— Oh ! oui, elle est si bonne ! Avant son arrivée j'étais triste, il me semblait que c'était toujours le

ciel gris!... A présent j'ai au contraire l'impression que le soleil brille... Elle comprend même ce que je ne dis pas...

La voix se fit plus basse :

— Vous aussi, mademoiselle, vous le comprenez, n'est-ce pas?...

Josette émue ne répondit que par un serrement de mains.

L'enfant ajouta, à peine perceptible :

— Pour obtenir cela, je donnerais tout... même ma vie!

Les yeux semblaient de flamme. Les pommettes se fardaient un peu plus. M. Trémorvan, inquiet de cette excitation dont il ne comprenait pas la cause, vint se pencher sur sa fille avec une sollicitude presque maternelle.

— Ne souffres-tu pas, petite? demanda-t-il en posant la main sur le joli front, poli comme de l'albâtre.

— Oh! non, papa! Je suis contente au contraire. Et, tout à l'heure, quand on ira se promener, je vous accompagnerai!

— Nous pousserons jusqu'à Kermario. Mlle Renée sera peut-être contente de montrer à son amie leur vieille maison de famille.

Renée fut-elle contente? A l'énoncé de la proposition, son fin visage s'altéra et, d'un regard anxieux, elle chercha son frère. Celui-ci ne semblait pas avoir entendu; il déposait sur le plateau sa tasse à café.

M. Trémorvan pressa le départ d'une voix qui s'efforçait d'être joyeuse, mais depuis qu'il s'était penché sur sa fille, sa physionomie restait contractée. Sans doute, il ressentait cruellement son impuissance d'homme riche devant le mal qu'aucune science humaine n'avait le pouvoir d'enrayer.

Pour complaire à son fils, Mme Trémorvan sonna Guillemette : la Bretonne emporta Espérance pour l'étendre, enveloppée d'une mante et soutenue par des coussins, dans la petite voiture aux ressorts moelleux, toujours prête à la recevoir au bas de l'escalier.

Le reste de la société suivit le mouvement, à

l'exception de Mme Trémorvan qui alléguait ses rhumatismes pour avoir le droit de faire la sieste, d'Alain qui prétendait que sa cheville blessée ne pourrait encore le mener jusque-là et de Bernard qui resta pour tenir compagnie à son camarade.

Renée glissa son bras sous celui de Josette :

— Tout à l'heure, dit-elle très bas, je n'ai pas osé repousser la proposition de M. Trémorvan, mais j'étais sûre d'avance que mon frère ne nous accompagnerait pas. Il souffrirait trop de visiter en étranger la chère maison où, tout petits, nous avons passé de si heureux moments.

— Je le comprends ! Il est si triste de retrouver déserts et sans voix les lieux, naguère peuplés de visages aimés et tout bruyants de vie joyeuse. Depuis le départ de mes frères, que de fois ai-je eu cette impression ! Ils étaient si gais tous les deux, chacun dans son genre !

— Notre vieille maison n'était pas cependant une demeure de joie. Ma grand'mère, toujours malade, était morose de caractère, et son frère, l'oncle Hervé, un ancien colonial, ne savait que jurer et se fâcher si nous troublions son repos... Mais on nous lâchait dehors, et, pour nous qui étions habitués aux appartements étroits de Brest ou de Toulon, ce parc, ces champs, cette grève, toute proche, où l'on pouvait s'ébattre les pieds nus, représentaient le paradis... Et puis il y avait tante Bénédicte dont nous raffolions ! Elle était le soleil de nos vacances !

— Aimait-elle aussi Kermario ?

— Non, je crois même qu'elle le détestait ! Je l'ai compris plus tard. Elle prétendait n'y avoir connu que des tristesses ! A la mort de ma grand'mère, et bien que, depuis peu, elle fût très riche, du chef de son parrain, l'amiral de Kermario, elle refusa de racheter sa part... A ce moment, mon père n'avait pas les fonds disponibles. Kermario dut être mis en vente et ce fut l'oncle Hervé qui en devint possesseur, non point qu'il tint à une maison où il était un étranger, mais parce qu'il ne voulait pas troubler des habitudes qui lui étaient chères. Son ancienne ordonnance, restée près de lui

en qualité de valet de chambre, obtint qu'il testât en sa faveur, et dès son entrée en possession, se hâta de vendre le manoir au premier venu. Depuis, Kermario a passé entre plusieurs mains. On croirait qu'il porte malheur à ceux qui le possèdent, car aucun ne s'y est fixé, ni ne s'est même soucié d'en renouveler l'ameublement. Sauf les portraits, réclamés par mon père, tout est, paraît-il, dans l'état d'autrefois.

En causant, les jeunes filles avaient gagné le parc et pris un chemin, resserré entre des murs de pierre sèche. Il aboutissait à la route de Vannes, juste en face d'une grille rouillée, tordue par endroits, qui ne rappelait en rien la grille aux rinceaux compliqués de l'*Algue d'or*.

Des affiches jaunes, collées sur les pieds droits, annonçaient que, la semaine suivante, Kermario devait être vendu au tribunal.

*Belle habitation, fermes, terres et bois.*

*Mise à prix : 100.000 francs.*

— Comme c'est dur de voir cela! murmura Renée, les yeux pleins de larmes.

Ils pénétrèrent dans l'avenue. Michel se rapprocha de Mlle de Kermario, et la voix plus basse, comme s'il était dans une chambre funèbre, il dit :

— Ce décor me plaît mieux que l'autre, mademoiselle! L'herbe a envahi les allées. Des branches folles se croisent en tous sens, mais on sent que cette solitude est frémissante de souvenirs. On y cherche les ombres fières et vaillantes qui, sur toutes les mers, ont promené le beau nom de Kermario.

Elle leva sur lui un regard lumineux qui exprimait sa reconnaissance. Quelqu'un la comprenait. devinait ce que son frère et elle souffraient de voir ce passé, simple et glorieux, profané par des présences étrangères.

Et, laissant son âme s'exhaler, elle exprima son désir ardent de revenir, un jour, au berceau de famille, d'y voir grandir les enfants d'Alain, de renouer ainsi les traditions en rattachant le fil

du passé à la trame du présent pour tisser l'avenir.

Comme sa tante, à qui elle ressemblait, elle avait une façon très personnelle d'habiller ses pensées, de donner de la valeur aux moindres mots, mais plus que sa tante, on la sentait résignée à la fortune contraire. C'était une douloureuse. Ce n'était pas une révoltée.

Michel l'écoutait sans l'interrompre. Les jeunes filles qu'il avait rencontrées jusqu'ici ne répondaient pas aux secrets désirs de son cœur. Les unes, trop libres, trop hardies, affectaient des manières émancipées : d'autres, qui semblaient enveloppées de réserve, cachaient sous ce voile une complète nullité d'esprit. Aucune n'alliait les qualités de la femme d'intérieur à cette intelligence ouverte et gracieuse qui rend la vie plus facile et plus aimable.

Pour rencontrer l'idéal dont il rêvait, le jeune professeur avait été obligé, jusqu'ici, de remonter dans sa mémoire d'enfant où, comme sur un autel, se dressait la belle figure de la mère trop tôt enlevée à leur tendresse, ou bien de chercher en Josette les traits épars qui rappelaient la disparue : le caractère enjoué, l'âme d'ardeur, l'esprit de sacrifice, et aussi cette faculté de pénétrer la pensée des autres pour la partager qui donne un tel charme aux intimités familiales ; mais tout cela n'était que des ombres impossibles à saisir... Mlle de Kermario, au contraire...

Michel en était là de ses réflexions quand il s'aperçut que M. Trémorvan, qui marchait devant, auprès de la voiture de sa fille, — où Guillemette avait réussi à caser aussi Marjolaine, — ralentissait son allure, Renée s'en aperçut de son côté et, se sentant épiée, elle se tut.

Du reste, ils avaient atteint l'extrémité de la majestueuse avenue d'ormeaux qui évoquait pour Josette la nef de l'église abbatiale, refuge des oiseaux d'orage.

Kermario apparut, vrai manoir de légende, mirant dans un étang, enveloppé de saules, ses croisées encadrées de lierre et l'arc fleuroné de sa porte.

Un gardien, tremblant et trébuchant, répondit au coup de sonnette. Les maîtres qui s'étaient succédé avaient toléré sa présence dans la maison; il devait aérer les appartements et ratisser les allées. Mais, depuis quelques mois, il se faisait vieux, très vieux, et profitant de ce que personne ne venait plus, il laissait les pièces closes, et l'herbe poussait où elle voulait.

D'abord, sa vue ayant baissé, il ne reconnut pas Mlle de Kermario; dès qu'elle se fut nommée, il devint plus tremblant et plus trébuchant encore.

— Ah! mademoiselle, on m'avait bien dit que vous étiez à l'*Algue d'or* avec M. Alain... Mais je ne voulais pas le croire: je pensais que si vous aviez été si près, vous seriez venus ici!

— Venir nous déchirait le cœur, mon brave Corentin!

— Ah! mademoiselle, j'espère que le bon Dieu m'oubliera assez longtemps sur la terre pour vous voir la mattresse ici! Les autres, qui passent sans rester, le manoir les rejette! Il ne veut que des Kermario chez lui!

Tout en parlant, il montrait le chemin, ouvrait les portes, se battait contre les volets. Partout, on respirait l'air humide des chambres trop longtemps fermées. Il s'y mêlait l'odeur forte de mer qui, dans le pays, autour de l'usine, dévoratrice de goémons, imprégnait l'atmosphère.

— Rien n'a changé! murmura Renée. Voici le fauteuil où ma grand'mère se tenait sévère et morne, le bahut où nous serrions nos jouets, la grande cheminée de chêne sculpté autour de laquelle nous nous réunissions les soirs froids d'automne... Un grand portrait de la duchesse Anne la surmontait. L'espace est, pour moi, tout peuplé de fantômes que les étrangers ne sauraient distinguer. Eux ne peuvent voir que ce qui est, mais, moi, je vois ce qui a été.

Et elle continuait, remplaçant le guide :

— Ici, c'est le salon où nous devons toujours parler bas... A côté, la chambre de la duchesse et son vieux lit à colonnes torses où couchait le frère

de mon grand-père, cet amiral de Kermario dont ma tante Bénédicte a hérité...

— Mademoiselle, balbutia Corentin, pour être heureuse, la maison n'attend plus que le retour des portraits qui sont partis...

Elle eut un sourire un peu triste qu'accompagnait un léger haussement d'épaules, et tout cela signifiait :

« Ils ne reviendront jamais ! »

Michel s'arrêta devant une lourde armoire de chêne comme si, pour l'instant, rien ne l'intéressait plus en dehors de la serrure artistement travaillée qu'il examinait de fort près. Josette le savait très sensible sous son enveloppe d'énergie, mais n'aimant pas à laisser deviner ses émotions ; elle comprit qu'il souffrait de ne pouvoir alléger la souffrance de Mlle de Kermario. Cinquante mille francs de fortune joints à la solde d'un lieutenant ou au traitement d'un professeur ne suffirent pas pour acheter un manoir dont la mise à prix est de cent mille francs. Michel devait le regretter. Cette vieille demeure, pleine d'ombres fières ou jolies, était bien faite pour plaire à son âme de poète, si bretonne par tous ses tressaillements.

Et Josette, qui cherchait plus loin le pourquoi des choses, pensa aussi :

— Mlle Renée ne lui est pas indifférente... Jamais je ne l'ai vu si occupé d'une jeune fille. Elle admire ses vers, et encore plus l'esprit qui les anime. Pourquoi ne se comprendraient-ils pas ? J'en serais si heureuse !

Marjolaine courait à travers les grandes salles sonores dont elle s'amusait à éveiller les échos. Sa marraine craignit de lui voir commettre quelque méfait. Elle la rejoignit.

M. Trémorvan en profita pour se rapprocher de Mlle de Kermario :

— Mademoiselle, chuchota-t-il, ne croyez-vous plus aux miracles ?

Elle le regarda étonnée, presque gênée de l'expression adoucie des yeux derrière les verres du lorgnon.

— Pourquoi me demandez-vous cela? balbutia-t-elle.

— Mais tout simplement parce que vous semblez désespérer de voir jamais les portes de cette maison s'ouvrir devant vous.

— Nous ne devons pas désirer ce qui est hors de notre atteinte.

— Kermario? Hors de votre atteinte? Qu'en savez-vous?

Il avait dit cela très bas. Elle rougit involontairement; tant de fois elle avait redouté semblables paroles!...

Peut-être allait-il continuer, mais Espérance se jeta dans le colloque en faisant avancer sa voiture. Sa petite main brûlante prit celle de son amie:

— Oh! chère, que vous avez froid! C'est l'émotion? Si j'avais su, à cause de vous, je n'aurais pas voulu qu'on vienne ici!

Son accent était celui d'une femme qui a souffert et qui compatit à la souffrance des autres, et, cependant, aussitôt après, elle chuchota une réflexion d'enfant:

— Ne soyez plus triste, mademoiselle! Je prierai papa d'acheter Kermario et de vous le donner! Vous serez contente, n'est-ce pas?

Renée s'était penchée pour écouter la confidence. Elle se redressa très rouge:

— Quelle folie, petite! Gardez-vous bien d'imaginer une chose pareille! Je n'accepterais point!

Espérance devint toute pâle: ce qu'elle avait rêvé ne pourrait donc pas se réaliser...

## VII

La première maintenant, Mlle de Kermario entraînait au dehors la petite société comme si elle ne voulait plus s'attarder parmi les fantômes que les autres ne distinguaient pas.

Josette la rejoignit, et, de nouveau, lui passa la main sous le bras. L'attrait qu'elle avait surpris dans le regard de son frère la rapprochait encore de cette amie nouvelle qui, un jour, peut-être deviendrait sa sœur. Elle ne s'attardait pas à la médiocrité des fortunes. M. Le Couëdic avait élevé ses enfants dans l'idée que les qualités du cœur et de l'esprit doivent passer avant l'argent et il leur avait donné l'exemple du labeur acharné qui, à défaut d'une grande fortune, triomphe des difficultés et suffit pour édifier un foyer.

Cette leçon vivante n'avait pas été perdue : Josette et Michel n'ignoraient pas qu'à notre époque la vie demande la tension de toutes les forces, mais ils étaient bien décidés à ne pas reculer devant l'effort, voire même le sacrifice, pour conquérir le droit de céder aux désirs légitimes de leur cœur.

Le vieux Corentin, trébuchant toujours contre les pierres du chemin, s'engagea dans un sentier du parc.

— Il nous mène à la table des Korrigans ! annonça Mlle de Kermario. Jadis, on ne manquait jamais d'y conduire les étrangers.

Le dolmen s'élevait au centre d'une clairière, enveloppée d'arbres de haute futaie, derrière lesquels le soleil avait déjà disparu. L'ombre atteignait tout et il semblait que le silence fût plus profond là qu'ailleurs.

D'un seul bond, comme s'il franchissait le parapet de la tranchée à l'heure de l'attaque, Michel sauta sur la large pierre, polie par les siècles, et,

se retournant, il tendit la main à Renée pour aider son escalade.

Josette, élevée entre deux frères et habile à tous les exercices de gymnastique, n'accepta aucun secours.

Quand ils furent tous les trois en haut, Corentin remarqua avec un sourire qui prétendait être malin :

— Les jeunes qui montent là se marient dans l'année...

— Vraiment ! s'écria Michel. Eh bien ! j'accepte l'heureux présage !

En même temps, son regard glissa vers Mlle de Kermario, devenue toute rose.

M. Trémorvan fronça les sourcils :

— Il fait froid ici ! remarqua-t-il en resserrant autour des épaules frêles de sa fille la chaude mante des Pyrénées. N'y restons point ! Il fera meilleur sur la plage !

On eût dit que maintenant il voulait mettre fin à une visite que lui-même avait provoquée, qu'il redoutait les ombres apparues à Mlle de Kermario.

Par politesse et aussi pour suivre Marjolaine qui ne se séparait plus d'Espérance, Josette sauta à terre, mais voyant que ses compagnons ne l'imitaient pas, elle s'arrêta pour les attendre.

Renée considérait avec émotion les choses qui l'entouraient.

— Mon père aimait cette solitude, raconta-t-elle. Entre ses croisières, il y venait souvent lire ou méditer. Son rêve était de se retirer à Kermario quand il aurait pris sa retraite. Le vol dont il a été victime a jeté à bas ses espérances, et, du même coup, a brisé sa vie.

D'un bond souple, Michel était descendu pour tendre la main à la jeune fille.

— De quel vol parlez-vous, mademoiselle ? interrogea-t-il, le front levé.

Renée s'arrêta sur le bord de la pierre, un peu penchée vers les autres, dans une jolie attitude de statue grecque se mirant dans un ruisseau.

— Comment ? demanda-elle étonnée. Alain ne vous a-t-il jamais parlé de cette triste histoire ?

— Non, mademoiselle, jamais !

Elle prit le temps de sauter. Et une fois dans la clairière, entre le frère et la sœur, tout en marchant, elle raconta la douloureuse aventure, déjà vieille de quinze ans : Kermario était en vente à ce moment-là. Avec le désir de l'acheter, le commandant avait vendu une terre qui lui venait de sa femme. Chez le notaire de Paris où l'acte fut signé, il serra les trois cent mille francs dans son portefeuille, et, sur-le-champ, partit pour la Bretagne.

En chemin, il s'arrêta chez un ami à Redon. A peine arrivé, il s'aperçut avec terreur que son portefeuille ne reposait plus sur sa poitrine. On ne pouvait le lui avoir volé. Il avait voyagé seul. Mais peut-être en dormant avait-il fait un mouvement qui l'avait projeté hors de sa poche.

Il s'adressa à la compagnie d'Orléans qui ordonna une enquête : un employé de Redon raconta qu'il avait ouvert à un voyageur la portière du compartiment d'où venait de descendre un officier de marine. Ce voyageur se plaignait d'avoir eu froid dans le compartiment voisin, par suite d'une glace brisée. Il avait relevé le col de son pardessus jusqu'aux oreilles, rabattu sa casquette sur ses yeux. L'employé ne put donner son signalement exact. Il n'avait remarqué qu'un seul détail, la bague que l'étranger portait au petit doigt : un camée sur fond bleuâtre qui représentait une femme ailée tenant d'une main une couronne et de l'autre des palmes, la Victoire sans doute. Le propriétaire de la bague fut recherché. La police avertit les bijoutiers. Tout fut inutile!...

— Et l'employé? objecta Michel, ne le soupçonna-t-on point?

— Si, d'abord, mais c'était le plus honnête garçon de la terre. Ses chefs se portèrent garants de son innocence. Et, du reste, rien ne fut changé à sa vie! On dut classer l'affaire... Et nous restâmes ruinés. Mon père, dont la santé était déjà très atteinte par la rude existence qu'il avait menée, n'y résista point. Il mourut peu après, nous léguant à sa sœur.

Ils avaient repris le sentier qui obligeait de se

mettre à la queue-leu-leu. Josette marchait la première. Elle se retourna pour dire à son amie, dont autrement elle n'eût pu voir le visage :

— J'ai rencontré, l'autre jour, votre tante. Elle me semble bien isolée, bien amère... Ne pourriez-vous tenter un rapprochement ?

Mlle de Kermario devint très pâle.

— A l'époque, nous avons fait ce que nous avons pu ! affirma-t-elle. Elle n'a pas voulu nous entendre. Notre fierté s'oppose à ce que nous insistions davantage. Elle est riche... nous sommes pauvres !

La voix tremblait. On sentait que la jeune fille ne désirait pas être interrogée davantage. Josette et Michel avaient trop de tact pour insister. Il y eut un silence, puis Renée reprit :

— Ne croyez pas que je sois malheureuse. En somme, la vie m'a été plus douce qu'à beaucoup d'autres ! J'ai trouvé sans difficultés des situations avantageuses, et, ici, on m'entoure d'égards et d'attentions à m'en rendre confuse... J'ai l'impression que, pour la petite Espérance, je suis le rayon de soleil, et ce sentiment me console, m'aide à vivre...

Michel se taisait. Personne ne l'observait. Il en profita pour tirer sa moustache, un signe qui marquait chez lui une profonde irritation, mais dès que le chemin élargi permit de marcher de front, il reprit son air de gaieté insouciant.

Renée ne soupçonna pas ce qui se passait en lui.

Ils rejoignirent M. Trémorvan et les enfants, arrêtés au bord de l'étang, dans un endroit chaud et abrité.

A la grille, on prit congé de Corentin, un peu essoufflé d'avoir couru derrière cette jeunesse « dont les jambes allaient aussi vite que les paroles ».

Une des affiches, décollée, claquait sous la brise comme un drapeau. Le vieux la montra.

— Qui l'arrachera ? murmura-t-il.

Denis Trémorvan eut un sourire qui ne desserra pas ses lèvres, et, enlevant à Guillemette le soin de pousser la voiture de sa fille, lui-même la

dirigea vers la grève de l'Algue d'Or, une crique où parmi des rochers couverts de goémon, Alain et Bernard, paresseusement étendus sur le sable, attendaient le retour des promeneurs.

D'un accord tacite, personne ne parla de la visite à Kermario.

— Nous prendrons le thé ici, annonça M. Trémorvan. L'air y est salubre pour le commandant et pour Espérance.

Pendant que Guillemette allait transmettre les ordres, Marjolaine se mit en quête de jolis coquillages pour les offrir à son amie. Josette la suivit, curieuse d'admirer la flore d'émeraude, de pourpre, d'argent et d'or, que la mer abandonne sur cette côte privilégiée.

Une à une, afin de mieux les admirer, elle soulevait les fines corallines, les amusantes houppes vertes, les rubans enlaceurs, la blanche chicorée d'où, après cette chaude journée, se dégagait une acre senteur d'hôpital.

Elle revint vers ses compagnons, en agitant très haut une véritable chevelure rousse.

— Serait-ce l'Algue d'or ? demanda-t-elle gaiement de loin.

Alain la considérait, si jolie sous le soleil qui la rendait plus blonde, et toute rose sous la brise qui fouettait ses joues.

— Oui, répondit-il tout à coup, ce doit être elle, puisque vous la tenez, mademoiselle. Ne nous avez-vous pas dit que c'était le talisman des âmes pures ?

Elle eut aux joues une subite flambée dont le vent n'était pas responsable.

— Je voudrais bien que vous disiez vrai, murmura-t-elle en rejetant le fucus doré. Ce serait si bon de pouvoir effacer toutes les brouilles, réparer toutes les injustices... Toutes !

Il comprit sans doute ce qu'elle voulait dire : son regard s'assombrit et se détourna vers l'Isle-au-Roy, noyée dans la brume.

Les domestiques apportaient la table à thé, des sièges pliants, une tente de campement, enfin tout le matériel que Mme Trémorvan jugeait indispen-

sable pour les goûters au grand air, chaque fois qu'elle y prenait part.

Elle arriva quand tout fut prêt, solennelle, suivant sa coutume, et ne sachant que parler de sa santé.

— L'église est si froide, raconta-t-elle ; on n'y gagne que des rhumatismes. C'est à renoncer d'assister aux offices !

Josette se jeta dans le sable, près de la voiture d'Espérance. Alain la rejoignit. Il n'était plus triste. Il avait retrouvé cette gaité, qui semblait le fond de son caractère et devait souvent passer par-dessus les préoccupations.

Ensemble, ils causèrent. Elle lui parla d'Yann, le fils de Pouldu, et d'Hoël, le fiancé d'Annaïk. Il aimait ces braves cœurs, et pour bien prouver que cette affection n'était pas une partialité de clocher, il cita certains traits d'héroïsme des deux matelots.

Yann avait sauvé, en se jetant à l'eau, des Libanais qui se noyaient sans pouvoir atteindre les bateaux français, éloignés de la côte par les batteries turques.

Hoël s'était offert pour accompagner un officier dans une mission de sacrifice...

Et, tout en causant, Alain s'animait. On devinait qu'il aimait passionnément son métier ; ce qu'il disait était très simple, mais empreint de cette noblesse, de cette grandeur que la mer communie à tout ce qu'elle porte. Il semblait à Josette que la langue qu'il parlait était celle qu'on lui avait apprise, dès son plus jeune âge, lorsqu'elle se plaisait encore aux aventures de Jolie-Source.

En homme qui répugne à se mettre en scène, le commandant laissa bientôt ceux qui avaient entouré de trop près sa personne pour que leur histoire ne fût pas un peu la sienne. Sans en avoir l'air, il interrogea la jeune fille sur son père, ses frères, sur elle-même. Il voulut savoir tout ce qu'elle avait fait depuis la guerre.

Les moindres détails semblaient l'intéresser et il parut tristement surpris d'apprendre par Michel que l'heure du retour approchait.

Le jeune professeur se mit en quête de Pouldu.

Il le retrouva dans l'un des cabarets du village, fort satisfait d'avoir vendu aux hôtels sa pêche de la journée.

La barque vint accoster l'embarcadère de l'*Algue d'or* : les voiles furent déployées, les adieux échangés, et, bientôt, la côte s'éloigna, la distance grandit entre ceux qui partaient et ceux qui restaient.

Lorsqu'on ne distingua plus les visages, Michel se retourna vers sa sœur :

— Le roman finira par un mariage, déclara-t-il, en essayant de sourire.

Elle ne comprenait pas d'abord : il dut s'expliquer.

— Mais oui ! c'est limpide ! Trémorvan demandera bientôt la main de Mlle de Kermario.

— Elle le repoussera ! affirma Josette.

— Crois-tu ? Il aura des arguments si décisifs : Espérance d'abord, qui rêve de voir son institutrice devenir sa mère !... Et puis Kermario qu'il mettra dans la corbeille !... Ton amie n'y résistera point... Et comme dans les vieux contes, ils seront très heureux et ils auront beaucoup d'enfants !

De l'amertume tremblait dans la voix du jeune homme. Josette sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Non, balbutia-t-elle, Renée n'y consentira pas.

— Illusions ! Un prétendant de l'arrière qui gagne des millions est une réalité autrement intéressante qu'un pauvre diable d'officier, prêt à donner sa peau tous les jours !

Et, jusqu'à l'Isle-au-Roy, Michel ne desserra plus les dents. Il regardait les fumées soufrées épandues sur la côte des Grands-Sables comme s'il pensait que ces goémons d'épave qu'on incinérât là-bas étaient l'image de son bonheur, de tous les bonheurs que la guerre réduirait en cendres...

Josette berçait sa filleule qui s'était endormie, et, en elle-même, elle était presque aussi révoltée que le jour où, dans la grande salle claire de la Crèche, elle avait vu sur sa blouse le sang des victimes innocentes...

## VIII

## Journal de Josette.

21 juin.

Yves, Michel, écoutez-moi bien ! Le voyage de Josette au Pays du Rêve s'enrichit aujourd'hui d'un chapitre palpitant : sa première visite au Palais Enchanté dont, jusqu'ici, les portes restaient closes.

C'est encore Marjolaine qui m'a servi d'introductrice, et j'ai reconnu, en elle, d'une façon si évidente, l'instrument de la volonté divine que je ne peux lui en vouloir de sa petite frasque.

Pourtant, elle méritait d'être punie. Elle l'a été. Hier soir, elle n'a pas goûté aux crêpes de blé noir dont elle raffole et que Rozenn, je crois bien, avait fait sauter exprès pour elle.

Du même coup, j'ai puni notre chère vieille, mais il y a des cas où l'on ne doit pas se laisser attendrir.

Je m'aperçois que mon histoire commence par la fin. M. le professeur Michel va me reprocher cette faute de composition. Procédons avec ordre !

Hier, comme de coutume, j'étais installée sur la plage de l'Abbaye et fort occupée à évangéliser mes Pieds-nus. Un instant, j'avais perdu de vue ma filleule. Soudain je relève la tête : je ne la vois plus. Sa pelle et son seau gisaient sur le sable. Elle ne devait pas être loin !

J'ai pensé d'abord que, par taquinerie, pour m'obliger à la chercher, elle avait été se blottir dans le fauteuil de roche, cher à Mlle de Kermario.

Mais non ! Le fauteuil était vide !

Avait-elle suivi les orphelines qui, un moment auparavant, avaient traversé la grève, des filets sur l'épaule, se rendant à la pêche aux crevettes ?

Mais, de loin, parmi les gros buffles couchés, j'apercevais le groupe barboteur, sous la garde d'une large cornette blanche, et, autour, je ne distinguais pas la petite silhouette sautillante de Marjolaine.

La mer était calme, l'hypothèse d'un raz de marée tout à fait invraisemblable. Malgré tout, je commençais à m'émouvoir et les Pieds-nus partageaient mon inquiétude.

L'ainé de tous, Thomas l'ébouriffé, dont la mère, ouvrière à l'usine de conserves, a des allures un peu sauvages, m'a soudain tirée d'embarras :

— Mademoiselle, il faut suivre la trace de ses pas...

C'était bien simple, mais je n'y avais pas songé ! Je suis donc les empreintes des petits pieds, chaussés d'espadrilles. Elles me conduisent au sentier qui grimpe au flanc de la falaise jusqu'à la poterne de l'Abbaye.

Thomas n'hésite point :

— Elle est là-haut... Chez la Demoiselle !

La supposition me semble plausible : la porte est ouverte en effet ! Ma foi ! je n'hésite point ! Laissant derrière moi le petit monde chuchoteur et curieux qui n'ose aller plus loin, je m'engage dans le sentier rocheux que parfument quelques œillets roses, perdus dans l'herbe roussie.

Le seuil franchi, une allée s'offre à moi, toute feutrée d'aiguilles de pins. J'ai l'impression vague que si j'avais le temps de m'arrêter pour admirer, entre les fûts élancés, la mer embuée de lumière, j'aurais l'illusion charmante de me promener dans un décor à la Puvis de Chavannes.

Mais je ne me promène pas. Je marche vite. Le cœur me bat.

L'allée aboutit à une cour très vaste, convertie en parterre.

Au fond, l'Abbaye proprement dite, joliment fleurie d'ouvertures ogivales et que festonne un long cloître, drapé de vigne vierge, qui évoque les moines, tonsurés en couronne, glissant les mains dans leurs larges manches...

A gauche, l'église, effondrée dans son milieu,

blessée au flanc, mais conservant, même de près, ses belles formes extérieures.

A droite, le bâtiment sans caractère qui ressemble à une hôtellerie. Enfin tout ce que j'ai entrevu, essayé de distinguer, maintenant net, sans voiles...

Je vais jusqu'à une très ancienne statue de saint Benoît qui se dresse au centre de la cour et qu'entoure une corbeille de géraniums. A mon approche, personne ne paraît, si ce n'est cependant les lévriers qui accourent en bondissant, mais sans aboyer après moi.

Jé ne sais où frapper. Nulle part, il n'y a de sonnette ! Serais-je dans le château de la Belle au bois dormant ?

De guerre lasse, je me décide à suivre les chiens qui m'entraînent vers une porte cloutée, bardée de fer, au milieu du cloître.

Derrière la porte, je perçois un babil d'enfant. Plus de doute ! Marjolaine est là !

Puisant alors dans ma maternité spirituelle le courage d'une pareille audace, de mon poing fermé, je heurte à l'huis !

Des pas sonnent sur le dallage... le battant s'entr'ouvre : je suis en présence de Mlle de Kermario...

Elle me sourit sans étonnement :

— Je devine le motif de votre venue, dit-elle en repoussant les chiens qui prétendaient me suivre dans le sanctuaire interdit.

Et, très simplement, elle m'expliqua qu'une demi-heure plus tôt, elle cueillait des fleurs dans le jardin lorsque Marjolaine l'avait surprise. Ma filleule avait trouvé ouverte l'entrée de la grève, et avec l'effronterie qui la caractérise, elle s'était faufilée dans le parc, pour demander d'autres bonbons...

— Jacqueline les prépare, continua Mlle de Kermario, en refermant la porte derrière moi, et, en attendant, ma jeune amie a voulu que je lui fasse les honneurs de ma maison... Nous en étions au musée chinois... Quand vous avez frappé, elle m'amusait de ses réflexions.

Elle souriait toujours en disant cela, et ce sourire, qui adoucissait son air de hauteur, accentuait sa ressemblance avec sa nièce. On eût cru voir une Renée à cheveux blancs...

Marjolaine ne semblait pas comprendre l'indiscrétion de sa conduite. Sans confusion ni remords, elle me prit la main :

— M'amie, viens ! Là-bas, il y a des éléphants grands comme moi !

J'essayai de gronder :

— Petite vilaine ! Pourquoi t'es-tu sauvée ?

Ma filleule coula un œil mutin vers Mlle de Kermario en laquelle elle pressentait une alliée, et, un doigt dans la bouche, elle balbutia :

— J'aime la dame ! Je voulais l'embrasser !

Puis, comme si l'explication suffisait, elle m'entraîna vers les choses qui l'avaient séduite. Je me laissai faire. Pouvais-je ne pas répondre à l'amabilité de mon hôte ? Résignée à une aventure qui rompait son habituelle claustration, celle-ci descendait à me donner quelques explications.

Nous étions dans l'ancienne salle du chapitre, et tous les objets qui étaient là avaient été patiemment réunis par l'amiral de Kermario lorsqu'il commandait la station de Chine.

J'écoutais à peine. Mes yeux étaient éblouis. Je comprenais les récits admiratifs de Rozenn qui offraient à nos jeunes imaginations les visions des Mille et une Nuits.

De la voûte en ogive descendaient des lanternes de toutes formes, ruisselantes de perles, ou éclatantes comme des fleurs. Les boiseries anciennes disparaissaient sous un treillage de bambou finement découpé, et à demi voilé lui-même par des panneaux de soie, de papier de riz ou de bois précieux incrusté de nacre. Dans ce cadre, l'œil ne distinguait d'abord qu'un amoncellement de vitrines, de potiches ventruées sur des socles sculptés, de paravents, derrière lesquels semblaient se cacher d'étranges mannequins aux yeux luisants, habillés de soie lourde ou d'étoffe brochée d'or et coiffés d'un chapeau rond à bouton de cristal...

Au passage, Mlle Bénédicte me signalait une pièce plus rare que les autres : un dieu sculpté en pleine jade, ou bien un tableau brodé, œuvre patiente de la fabrication antique, ou encore un éventail ayant appartenu à une impératrice.

J'aurais voulu tout retenir pour vous le répéter, mais ces fleurs fantastiques, ces griffons ailés, ces dragons effroyables, ces figures grotesques, ces paysages à l'étrange perspective dansaient devant mes yeux une folle sarabande qui troublait ma mémoire.

Il me semblait que la migraine dont souffrait ma tempe droite était attribuable aux odeurs exotiques qui montaient de ces choses entassées : laque, vétiver, bois de santal, et d'autres parfums inconnus qui ressemblent à l'encens et communiquent à ce musée, où il y a de gros Bouddhas dorés, une atmosphère de temple païen.

— Que mes frères seraient heureux d'admirer tout cela ! n'ai-je pu m'empêcher de balbutier.

— Ils sont à la guerre sans doute ?

— Oui, mademoiselle. Et dans le même régiment ! Michel est venu dernièrement. Il a tourné autour de l'Abbaye avec le regret de ne pouvoir sonner à la porte...

— Il a eu grand tort de ne le point faire ! Lorsque l'autre viendra en permission, il faudra me l'amener... Moi je n'avais qu'un frère, mais je l'aimais beaucoup... Il était si bon. Il avait une nature si droite !...

Marjolaine s'impatientait ; elle me tirait par la main :

— M'amie, viens voir mes éléphants !...

Des éléphants, il n'en manquait point ! Petits ou grands ! En ivoire, en bronze, ou tout simplement tracés au pinceau et défilant en longues files, rehaussées d'or, sur des paravents de laque, mais jamais ce n'étaient ceux de ma filleule, et, toujours, elle m'entraînait plus loin...

Enfin, nous atteignîmes le but de ses désirs : une vitrine, posée sur une estrade, qui occupe le fond de la salle, là où, jadis, devait se dresser la chaire de l'Abbé.

— Regarde ! me dit-elle avec admiration. C'est beau, ça !

Elle n'avait pas mauvais goût, la mignonne ! En quel bois précieux est ce meuble qui doit valoir une fortune ? Je ne saurais vous le dire : il a l'apparence de l'ébène, mais il exhale une odeur finement citronnée. Deux éléphants sculptés aux défenses d'ivoire le supportent comme une tour. Sur trois de ses pans, des glaces biseautées permettent d'examiner les objets précieux disposés sur les tablettes de velours sombre : vases couleur de turquoise qui meurt, ivoires finement ciselés représentant plusieurs années de la vie d'un homme, coffret de laque d'or, bronzes aux formes de cauchemar, sur lesquels on sent que des siècles ont passé.

Mais ce qui m'étonna le plus, ce fut de voir au milieu, à la place d'honneur, un vide qui faisait songer à une brèche dans une mâchoire.

Tout d'abord, je n'en demandai pas l'explication : Marjolaine caressait les éléphants :

— Tu vois, m'amie, ils sont gentils ! Ils me connaissent déjà.

Mlle de Kermario s'était éloignée de quelques pas. Elle rectifiait les plis lourds d'une robe de mandarin.

Je me tournai vers elle avec un sourire :

— Ne serait-ce pas l'armoire aux trésors ! remarquai-je.

Elle acquiesça de la tête et revint lentement vers moi :

— Désireriez-vous voir ces choses de plus près ? me proposait-elle comme à regret.

Peut-être, aurais-je dû, par discrétion, répondre que ce n'était pas la peine, mais je suis fille d'Eve : je n'en eus pas le courage. Je la laissai tirer de sa poitrine une petite clef, retenue par une chaînette d'or, et ouvrir la vitrine.

Un à un, elle me présenta les objets. A la façon dont elle les maniait, dont elle les mettait hors de la portée des petites mains curieuses de ma filleule, on devinait quelle valeur elle leur attribuait.

Je pus à peine les regarder. Tout de suite,

comme si elle redoutait ma maladresse, elle me les reprenait pour les serrer.

Je n'osai pas lui demander pourquoi, sur la tablette supérieure, il y avait une place vide. Elle n'avait plus son sourire de l'arrivée : de nouveau, elle se retranchait derrière un masque froid et hautain.

Cependant, avant de quitter le musée, elle me dit :

— Vous semblez aimer les choses d'art, mademoiselle. Ce catalogue vous intéressera : il est l'œuvre patiente d'un compatriote de Pan-Koua, un certain Ly-chang, qui, avant la guerre, était employé chez un grand négociant en chinoiserie des Batignolles. Cet homme possédait un talent singulier d'imitation. Il réparait admirablement les laques, les porcelaines, les peintures de toutes sortes. Je l'ai gardé deux ans chez moi. Il habitait avec Pan-Koua le bâtiment qu'on appelle *la maison des hôtes* parce que les Bénédictins y logeaient les pèlerins. Dès le matin, il était ici, prenant des croquis de toutes mes pièces rares et, rentré chez lui, il aquarellisait ses dessins. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, on voyait briller sa lampe de travailleur.

Le précieux catalogue est posé sur une sorte de lutrin en forme de dragon. Il est en papier de riz et décoré de peintures d'un coloris parfait. La première page, fac-similé d'une feuille de manuscrit, représente un homme pansant un blessé, tandis qu'un peu plus loin, un autre homme, un livre à la main, regarde froidement un malheureux qui se traîne à ses pieds, des fers aux poignets, tout cela dans un décor étrange de fleurs et de pagodes.

Que signifiait cette scène ? Je m'en informai.

Mon hôte me répondit :

— *L'homme pieux, c'est celui qui aime les autres : l'homme sage, celui qui les connaît.*

Cette pensée me charma : quel en était l'auteur ? Du doigt Mlle Bénédicte m'indiqua une inscription, tracée d'un pinceau alerte que je n'avais pas remarquée d'abord :

\* *Maximes de Confucius, datant du XV<sup>e</sup> siècle,*

*offertes en 1861 par le mandarin Ky-Ing à l'amiral de Kermario. »*

Mon regard se leva pour interroger. L'explication me fut fournie, mais aussi froidement et aussi brièvement que possible : c'était à Shang-Haï, après la prise de Pékin. Les rebelles s'obstinaient à tenir fermée la Porte du Ciel et luttaienent contre les Impériaux. Un puissant mandarin fut attaqué par eux dans sa demeure et il eût péri misérablement si l'amiral de Kermario n'eût envoyé à son secours une compagnie de débarquement. En reconnaissance de cette aide opportune, le mandarin richissime lui fit don du manuscrit de Confucius, depuis quatre cents ans dans sa famille, et ce précieux *euchys*, comme on dit là-bas, fut apporté, roulé dans une bande de soie jaune, par un *boy* de dix-huit ans, qui n'était autre que Pan-Koua.

Boy et manuscrit, l'amiral dut garder le tout pour ne pas provoquer un incident diplomatique, et, une fois revenu en France, il s'aperçut que le présent avait une valeur inestimable ; de grands collectionneurs, et en particulier le prince de Thuringe, mirent tout en œuvre pour le décider à vendre cette pièce unique.

— Mon oncle n'y consentit jamais, conclut Mlle de Kermario, et, par testament, il en légua la nue-propriété à son petit-neveu Alain, seul héritier du nom. Ceci aurait dû suffire à décourager les collectionneurs, mais non ! cette race est âpre à la poursuite !... Quelque temps avant la guerre, le prince de Thuringe est encore venu m'offrir deux cent mille francs si je voulais amener mon neveu à un arrangement qui permettrait la vente. Tout prince qu'il était, je l'ai presque mis à la porte !

La voix de Mlle de Kermario tremblait. J'aurais dû accepter ce qu'elle me disait sans poser d'autres questions, mais la fille d'Eve s'est éveillée encore :

— Mademoiselle, où cachez-vous ce précieux manuscrit ? Je ne l'ai remarqué nulle part !

Le beau visage s'est contracté sous une telle expression de souffrance que j'ai tout de suite re-

gretté mon indiscretion. En même temps, une idée jaillissait de mon esprit : la place vide dans la vitrine ! Je réveillais une vieille douleur !

Et j'ai balbutié :

— Oh ! mademoiselle, on vous l'a volé peut-être ! Quel dommage !

De la tête, elle a approuvé cette supposition, puis, pour me montrer clairement qu'elle ne voulait pas être interrogée davantage, elle a pris la main de Marjolaine :

— Venez, petite, lui a-t-elle dit. En attendant que Jacqueline apporte les bonbons, nous visiterons l'église...

J'ai dû à regret fermer le curieux catalogue et suivre mes compagnes.

Nous avons gagné la nef abbatiale par la brèche ouverte sur le parterre. Bien que la voûte n'existe plus, que les colonnes, les restes d'arcades soient rongés d'humidité, on a envie de parler bas. Tant de prières se sont élevées en cet endroit-là ! On croirait qu'elles flottent encore dans l'air : involontairement, on voudrait s'agenouiller sur les dalles disjointes entre lesquelles frissonnent des herbes sèches...

Mlle de Kermario nous a entraînés vers le chevet qui regarde l'Orient, et là, au fond d'une anfractuosité qui devait être une chapelle, elle s'est arrêtée devant un tombeau sur lequel un moine couché dort les mains jointes, dans une attitude de sérénité.

J'ai tout de suite reconnu saint Pabut, le cher saint propice aux amoureux, dont parlait toujours Rozenn. Un bouquet de fleurs fraîches était posé sur ses pieds nus.

Il attestait que le matin ou la veille, une jeune « régaliennne » était venue là avec son promis, matelot ou soldat, pour demander au saint vénéré de protéger leur bonheur.

Un peu émue, je demandais :

— Que sait-on de ce moine ?

— Peu de chose, si ce n'est qu'il fut le fondateur et le premier abbé du monastère. L'histoire a perdu son véritable nom. En revanche, la légende

lui a conservé celui de Pabut qui signifie papa en celtique. Il était, en effet, le père du pays. On raconte qu'un jour les frères l'aisse plainquirent devant lui d'être obligés de descendre au village pour chercher l'eau, et ils grommelaient sur la singulière fantaisie de bâtir un monastère en ce lieu désolé. L'abbé ne répondit pas : il se contenta de passer la nuit en prières, à l'écart des autres, sur le bord de l'Océan... A l'aube, ses compagnons le virent reparaitre : « Allez au rocher que je quitte, leur dit-il, creusez la terre et il se pourra que Notre Seigneur vous donne un peu d'eau. » Les frères s'y rendirent ; comme l'avait dit leur supérieur, ils creusèrent la terre et une source jaillit, celle qui alimente encore l'Abbaye. En souvenir du miracle, on a gravé sur le tombeau les paroles du saint : peut-être les déchiffrez-vous...

A grand'peine, à cause des caractères gothiques et des mousses qui veloutent par endroit le granit j'ai lu :

« *Allez au rocher. Creusez la terre. Notre Seigneur vous donnera de l'eau.* »

— De quelle façon interpréteriez-vous ce texte ? m'a demandé Mlle de Kermario.

Je suis devenue très rouge comme lorsque M. le curé m'interrogeait au catéchisme : le regard posé sur moi me faisait songer au chat guettant la souris.

— Dame ! Je ne sais pas, ai-je balbutié, mais cependant, j'imagine que cela veut dire : « Ne redoutez pas l'épreuve, souffrez, travaillez, sacrifiez-vous... Du moment que ce sera pour Lui, Notre Seigneur saura vous récompenser !... »

— C'est bien ainsi que je l'entends !... C'était vrai du temps de saint Pabut, peut-être !

J'ai protesté aussitôt :

— Mais, mademoiselle, c'est vrai toujours...

Elle a hoché la tête, et, avec un sourire qui raillait ma crédulité, elle a repris la main de Marjolaine et elle lui a proposé d'aller voir la source.

La petite a levé le nez

— Est-ce la Jolie-Source ? a-t-elle interrogé.

— Certainement ! Aucune ne saurait être plus jolie !...

J'ai cru devoir intervenir :

— Marjolaine fait allusion à un vieux conte dont elle raffole !

— Je le connais ! Jacquette me le racontait jadis ! Il court dans l'île depuis trois siècles et plus. Tous les enfants le savent par cœur...

Nous sommes sorties de l'église par une porte du transept nord qui a perdu ses deux vantaux. Un escalier taillé dans le roc nous a conduites au lieu du miracle, une crique au fond de laquelle coule la source qui, malgré le voisinage immédiat de la mer, garde la fraîcheur et la pureté délicieuses des eaux de montagne.

Après y avoir goûté dans le creux de la main, nous sommes remontées vers l'Abbaye où, en notre absence, Jacquette avait préparé le goûter.

La bonne vieille a la figure douce comme son mari. Dans ses yeux gris, tachés de rouille, couleur de la lande en hiver, il y a toute la mélancolie de la Bretagne. Cependant, elle a plu à ma filleule qui, devant les crêpes et les friandises à la rose, a saisi pour la baiser la main brune et noueuse qui les lui offrait :

— Elle est mignonne, cette Jacquette qui fait si bien les bonbons !

L'autre a essuyé une larme :

— C'est gentil, les enfants ! Ça me rappelle autrefois !

Comme les servantes fidèles qui ne craignent pas d'être de trop, parce que rien ne leur est caché des souffrances de la maison, elle est restée auprès de nous, son regard triste fixé sur sa maîtresse.

Mlle Bénédicte conservait son masque glacial. Rien que de le constater, je me trouvais indiscrete. J'avais hâte de m'éloigner.

Marjolaine n'est pas encore à l'âge où l'on saisit les nuances. Elle se trouvait fort bien à l'Abbaye : une serviette autour du cou, elle se barbouillait de crème jusqu'au nez. Entre chaque bouchée, elle jasait :

— Madame, tu voudras que je revienne, dis !

Pour jouer avec tes chiens et revoir encore tes éléphants, et puis aussi le monsieur de pierre qui dort avec des fleurs sur les pieds...

De peur d'être repoussée, caline suivant son naturel, elle ajouta, penchée sur le bras qui versait le thé dans ma tasse :

— Je te raconterai l'histoire de Jolie-Source.

Elle était si drôle, promettant cette récompense en échange des joies qui lui seraient données qu'un sourire étira de nouveau les lèvres de Mlle de Kermario, mais ce sourire n'était plus ironique, il s'attendrissait.

— Oui, murmura-t-elle, en mettant un baiser parmi les cheveux fous, vous me raconterez si Jolie-Source réussit à faire pousser des fleurs parmi la pierraille du désert... Moi, je ne le crois point !

Ma filleule se redressa, scandalisée :

— Mais si, madame ! Tout poussait sur son chemin parce qu'elle obéissait au bon Dieu...

Les yeux de Mlle Bénédicte m'ont cherchée. Je l'observai justement ; je n'ai pas détourné mon regard. Ne faut-il pas avoir le courage de ses curiosités ?

— C'est vous qui lui avez appris cela, m'a-t-elle dit. Je ne m'en étonne pas : votre jeune vaillance doit monter à l'assaut de toutes les difficultés. Petite eau vive, prenez garde ! A trop courir parmi la pierraille, sous le soleil qui brûle ou le vent qui dessèche, les sources finissent par tarir !

J'ai protesté encore :

— Non, mademoiselle, elles ne tarissent pas si elles descendent d'un sommet qui reçoit la pluie du ciel !

Elle a répété lentement :

— La pluie du ciel ?...

Après un court arrêt, elle a ajouté :

— Elle ne tombe pas sur toutes les âmes !

Marjolaine écoutait sans comprendre : elle a eu tout de même le mot de la situation :

— Madame, c'est peut-être que les gens ouvrent leur parapluie.

Nous nous sommes mises à rire. J'en ai profité

pour me lever et parler de départ. Jacqueline a rempli les mains de ma filleule de ces étranges sucreries qui sentent la rose et qu'on appelle, je crois, des *leukoums*. Puis, notre hôte a voulu nous accompagner jusqu'à la poterne.

Pan-Koua bêchait un coin du jardin, en bordure du bois, que je n'avais pas remarqué en arrivant. Il a essayé d'y reproduire l'horticulture chère à son pays : des ormeaux nains entourent un bassin minuscule où évoluent des cyprins d'or et d'argent. Un pont rustique, dont la petitesse a ravi Marjolaine, conduit à un kiosque de rocaille en forme de pagode, qui semble échappé d'une boîte de jouets.

Je ne pouvais arracher ma filleule à ses admirations : elle regrettait de ne pas avoir sa chère Alsacienne pour la promener dans ces allées à sa taille et, bien que, dans le musée, elle eût marqué de l'effroi devant les mandarins aux yeux d'émail, elle consentit à mettre sa menotte dans la grosse patte jaune du Chinois vivant qui lui souriait.

— Petite demoiselle, dit-il alors, je te vois en bas sur la plage avec les garçons aux pieds nus. Tu récites : Ave Maria, Ave Maria !

Mon regard interrogea Mlle de Kermario : elle me comprit :

— Non, répondit-elle, il n'est pas catholique ! Je ne sais même pas s'il a une religion quelconque ! Dans le temps, Jacqueline a essayé de le convertir, mais c'est un grand enfant à qui l'on ne peut rien apprendre de sérieux. Elle y a perdu sa peine et je n'ai pas voulu qu'elle insistât davantage. Pan-Koua est très doux, très bon, très fidèle : il vaut beaucoup mieux que certains chrétiens ! Malheureusement, depuis une attaque qui l'a frappé, quelques mois avant la guerre, il a complètement perdu la mémoire, du moins, la mémoire abstraite, car la vue des choses éveille encore en lui le souvenir. Ainsi, il n'oubliera pas de cultiver son jardin, ni de balayer le musée parce que ses yeux lui rappellent son devoir, mais il me serait impossible de lui donner une commission. Il l'aurait oubliée avant d'avoir tourné les talons.

Nous avons traversé le bois et atteint la petite

porte. Mlle de Kermario a retenu ma main entre les siennes

— Mademoiselle, m'a-t-elle dit, puisque vous ne craignez pas que votre eau vive se perde dans le désert, revenez me voir. Votre seule présence me rafraîchira. Il est si réconfortant de rencontrer un cœur dont les affections n'ont jamais été trahies!

Pourquoi ai-je eu un tressaillement lorsqu'elle m'a dit cela? Je ne l'ai bien compris que ce soir...

Avant d'allumer la lampe pour vous écrire, je réfléchissais près de la fenêtre, en face de la mer invisible et grondante. Soudain il me vint à l'esprit qu'une corrélation étroite existait entre la disparition du manuscrit de Confucius et l'étrange brouille qui sépare la tante de ses neveux.

Mon esprit se perdit aussitôt en conjectures et j'eus peur de certaines idées qui surgissaient de l'ombre.

Pourtant, jamais je ne croirais Mlle Renée ni son frère coupables d'une faute grave : la loyauté est écrite dans leurs yeux !... Mais alors, qu'imaginer pour expliquer l'inexplicable rupture?

A travers l'espace, il me semble entendre la voix grave d'Yves :

— Ne rien imaginer du tout, petite sœur ! Prier plutôt !

Il a raison, notre cher saint ! Ne faisons pas de jugements téméraires ! Enfermons la folle du logis ! Mettons-nous à genoux... Puis éteignons notre lampe ! Il est tard ! Tout repose déjà dans la maison !

Oh ! mes frères aimés ! Que Dieu vous garde... J'ai si peur pour vous !... Von Hüter attaque la rive droite de l'Oise... Von Boehm s'acharne sur la forêt de Villers... Mais entre Paris et l'ennemi, il y a maintenant des armées.

Malgré les semeurs de panique, je sens la victoire qui approche !

Chers soldats, que vous êtes héroïques et que ma « vaillance » s'estime peu de chose auprès de la vôtre !

## IX

Un matin, Rozenn entra dans la chambre de Mlle Le Couëdic, une lettre à la main.

— Ce n'est pas des « petits », remarqua-t-elle, ni de monsieur ! Ça vient des Grands-Sables.

La lettre était de Renée de Kermario :

« Chère amie, disait-elle, c'est un conseil que je viens vous demander. Avant de m'adresser à vous, j'ai regardé autour de moi et je n'ai trouvé personne... M. le curé est mobilisé. Le prêtre qui le supplée, obligé, chaque dimanche, de faire vingt kilomètres à bicyclette, arrive à la dernière minute, venant d'une autre paroisse. Comment aurait-il le temps de se pencher longuement sur les âmes ? Et mon servage est trop étroit pour que je puisse m'échapper jusqu'à Vannes...

« Si Alain était là encore ! Mais il nous a quittés, il y a huit jours. Sa longue convalescence lui pesait. De plus en plus, il se tenait à l'écart. Non content de loger à l'hôtel, il y prenait ses repas. Je ne le voyais que sur la plage où il venait me rejoindre. À peine acceptait-il les tasses de thé que lui offraient les Trémorvan, et si ceux-ci l'invitaient à faire un bridge — mère et fils ont la passion du jeu — il n'acceptait que par politesse et sa physionomie restait sombre.

« Dès qu'il l'a pu, il est parti pour le ministère : à l'heure qu'il est, il doit être à Toulon, prêt à embarquer. Ma lettre ne l'atteindrait pas, du moins tout de suite, et c'est tout de suite que j'ai besoin de lumière...

« Vous devinez peut-être de quoi il s'agit : lorsque vous êtes venue à l'*Algue d'or*, — ce jour de soleil qui demeurera dans mon souvenir — j'avais cru m'apercevoir que certains égards qui m'entouraient éveillaient votre attention.

« Vous ne vous étiez pas trompée ! M. Trémor-

van a demandé ma main ; avec une délicatesse que je me plais à reconnaître, il a choisi le moment où un important voyage d'affaires l'éloignait de la maison et il a chargé sa mère de parler à sa place... »

Josette n'alla pas plus loin : une angoisse subite l'étouffait. Quelle en était la cause ?

Les fiançailles probables de Renée qui apporteraient peut-être à Michel une souffrance de plus ?

Ou bien le retour d'Alain vers tous les dangers de la guerre ?

Au premier moment, elle ne put répondre. Mais elle était trop franche vis-à-vis d'elle-même pour ne pas s'assurer aussitôt de ce que cachait le voile jeté sur son cœur.

Elle le leva avec fermeté et resta sans mouvement devant ce qu'elle découvrit : était-il possible que, déjà, sa pensée fût pleine de ce jeune officier avec lequel elle n'avait passé que quelques heures ? Oui, elle avait été charmée par cette nature élevée qui lui rappelait celle de ses frères, ce courage sans phrases qui évite de parler de soi, et aussi cette fierté d'attitude devant des empressements jugés trop excessifs.

Elle en avait déduit que la conscience était droite, la volonté, forte, la foi, intrépide ; elle avait senti du caractère ce qu'elle en ignorait encore ; elle n'était pas allée plus loin...

Mais maintenant elle se rendait compte que si elle s'attardait parfois près d'Annaïk pour recevoir ses confidences naïves, c'était dans l'espoir de cueillir sur ses lèvres quelque détail inédit qui compléterait la figure héroïque du commandant de Kermario.

Certes, cinquante mille francs ne représentent pas, à notre époque, une dot capable d'attirer les épouseurs ; mais, sans être jolie, Josette était charmante.

Avant la guerre, et même depuis, elle avait été recherchée. Tout dernièrement encore par un subordonné de son père, jeune ingénieur de grand avenir !...

Mais, jusqu'ici, rien n'avait vibré dans son cœur, si bien qu'elle avait cru que Dieu la réclamait pour son service. N'aimait-elle pas à soulager les pauvres, à panser les plaies, à bercer les poupons ? Fille de la Charité ? Oui, telle devait être sa vocation !

Mais, sur le conseil d'Yves, elle était descendue en elle-même, elle avait consulté le directeur de sa conscience, et, de cette retraite spirituelle, elle était sortie avec la conviction que Dieu la voulait épouse et mère.

Où et quand rencontrerait-elle celui à qui, sans réserves, elle confierait sa vie ? Elle ne s'était pas attardée longtemps à le chercher. A l'heure que Dieu voudrait ! Depuis son arrivée à l'Isle-au-Roy, elle avait tenu fermée la porte que la folle du logis essayait d'ouvrir. Maintenant elle comprenait pourquoi : derrière la porte, il y avait un beau rêve à peine ébauché et que, peut-être, la guerre briserait.

Des larmes coulaient sur les joues de la jeune fille. Elle les essuya et, pour ne pas s'affaiblir, courageusement, elle reprit la lettre qui tremblait dans sa main :

« Vous avez entrevu Mme Trémorvan. Je ne vous étonnerai donc pas en vous disant qu'elle m'a transmis la demande dont j'étais l'objet en reine douairière qui croit honorer l'humble bergère que le souverain a distinguée. Son fils a acheté Kermario, et compte le mettre dans ma corbeille. Aux yeux de cette femme qui n'a que deux cultes : son Denis et l'argent, je ne pouvais que m'incliner, profondément honorée, et balbutier ma vive reconnaissance.

« Au lieu de cela, je suis restée interdite. Si, parfois, l'idée m'était venue d'un pareil événement, je le repoussais comme impossible ! Il me semblait que les Trémorvan étaient trop intéressés pour offrir la seconde place de leur maison à une fille pauvre dont la seule dot est un vieux nom. J'avais compté sans Espérance. C'est elle évidemment qui est au fond de cette démarche. Elle m'aime tendrement. Se séparer de moi lui serait très cruel.

Peut-être, en voyant partir Alain, a-t-on craint qu'il ne m'entraînât ailleurs. Alors, on a voulu m'attacher par des liens qui ne se dénouent plus, et, pour mieux réussir, on a choisi le moment où mon frère, reparti pour la guerre, je me trouverais désemparée et me laisserais plus facilement arracher un consentement.

« Ce consentement, je ne l'ai pas donné encore, et je n'ai point l'intention de le donner.

« Mais comment adoucir mon refus ? Comment m'éloigner d'ici sans briser le cœur de l'enfant ?

« J'ai beau chercher, je ne trouve pas de réponse à ces deux questions. J'aurais besoin de votre claire sagesse, parfois peut-être plus spontanée que réfléchie, mais qui voit bien le vrai des choses !

« Il m'est impossible d'aller jusqu'à vous : ne pourriez-vous venir jusqu'à moi ? Depuis que nous sommes en été, un nouveau service a été établi entre l'Isle-au-Roy et les Grands-Sables, les jours de marché à Vannes. En partant le matin, vous pouvez rentrer le soir. Des emplettes expliqueraient votre traversée ; mais je réclamerais le meilleur de votre temps.

« Votre amusante filleule a conté à Espérance l'histoire jolie de la petite Source d'abord indisciplinée, qui finit par faire obéissamment son œuvre d'eau vive. Soyez pour moi cette eau pure qui rafraîchit... Il y a des heures où l'on se sent dans la sécheresse... »

Le soir même, Josette confia à Rozenn qu'elle désirait présenter Marjolaine à l'examen du docteur des Grands-Sables. La petite était nerveuse : il était prudent de savoir si les bains de mer ne lui seraient pas contraires.

La vieille bonne décida que rien n'était plus facile. Annaïk avait besoin d'une coiffe neuve pour la prochaine visite de son promis. On prendrait le bateau, le jour du marché de Vannes, et pour ne pas perdre de temps, on déjeunerait à bord avant d'accoster.

Le programme fut exécuté de point en point, et, en sortant de chez le docteur — qui avait pré-

conisé pour sa petite cliente, encore un peu énérvée par les réveils trop brusques du printemps, les longs barbotages dans les flaques tièdes du bord — Josette prit le chemin de l'Algue d'or où elle avait donné rendez-vous à son amie sur la plage.

De loin, à travers les fumées du goémon, elle aperçut la tente grise, à la porte de laquelle Renée travaillait près de son élève, étendue dans la longue voiture.

Ce fut une joie pour Espérance de revoir Marjolaine. Elle lui offrit une belle poupée habillée de ses mains en infirmière, et ensemble elles s'amüsèrent à enlever la coiffe et à la remettre.

Mlle de Kermario en profita pour entraîner son amie au ras des vagues, là où le varech dessine de brunes dentelures.

— Que vous êtes gentille d'être accourue à mon appel, dit-elle en croisant les mains sur son bras. Malgré tout ce que je vous ai écrit, je me demande si j'ai le droit de repousser la recherche dont je suis l'objet.

— Qu'en penserait votre frère s'il était ici?

— Peut-être me conseillera-t-il de refuser!

M. Trémorvan lui est antipathique. Je m'en suis aperçue plus d'une fois...

— Et vous? Quel est votre sentiment?

— Je ne suis pas attirée non plus! Pourtant, je ne voudrais pas rester un obstacle au bonheur d'Alain...

— Un obstacle? De quelle façon?

— Beaucoup de familles, à l'heure actuelle, estiment qu'une sœur sans fortune, même lorsqu'elle gagne sa vie, reste une charge pour l'avenir. Le temps n'est plus où, dans chaque maison, il y avait une tante vieille fille qui en était la Providence.

— C'est vrai! L'existence est difficile. Mais l'affection aplanit tout!... La femme que votre frère aimera ne peut que vous aimer aussi.

— Je le désire de toute mon âme sans trop oser l'espérer. Enfin c'est pour cela que je n'ai pas dit non tout de suite, et aussi pour ne pas désoler ma pauvre petite élève. Sa grand'mère a eu l'impru-

dence, ou, si vous le préférez, l'habileté, de lui laisser entrevoir le projet. Depuis, l'enfant en rêve. Si je reste triste ou silencieuse à ses côtés, elle me prend les mains, elle m'embrasse, elle pleure en me disant des mots de tendresse : « Je n'ai plus de maman... Vous serez la mienne... Je vous aime tant... Si vous partiez, j'en mourrais... » Je ne réponds pas, mais je lui rends ses baisers et je pleure avec elle ! Mon départ faucherait-il cette petite fleur ? Je le crains... Et cette responsabilité m'épouvante !... Cependant, vous avez raison, je ne puis devenir la femme de M. Trémorvan... Malgré les qualités que je lui reconnais, je suis comme mon frère sans aucune sympathie pour ce caractère qui aurait pu être généreux, mais qu'un amour maternel, mal compris, a vicié jusqu'en ses profondeurs. Trop souvent, quand il cause, je m'aperçois que nous ne parlons pas la même langue. Devant certains actes ou certains procédés, il a des indulgences qui me révoltent et qui dresseraient entre nous de véritables barrières... Donc, c'est chose entendue, je dirai non ! Mais — et c'est ici que le problème devient presque insoluble — quelle conduite dois-je tenir ? Brûler mes vaisseaux en partant immédiatement et risquer de tuer cette enfant si sensible, si impressionnable ? Ou bien rester à l'*Algue d'or* dans une situation fautive qui ne pourra pas se prolonger lorsque le maître du logis sera de retour ?

Josette réfléchissait : ses sourcils se fronçaient... Il y avait de la gravité dans ses yeux rieurs.

— Pourquoi ne pas adopter un moyen terme ? proposait-elle. Dire par exemple qu'une parente malade réclame pour quelque temps votre présence...

— Mon élève ne s'y laisserait pas prendre. Elle sait fort bien que nous n'avons pas d'autres parentes proches que ma tante de Kermario...

— Ne pourriez-vous demander à celle-ci de vous offrir pour quelque temps l'hospitalité ? Le cas est grave. Peut-être ne vous refuserait-elle pas ? Et ce serait un excellent prétexte pour mettre fin à un différend qui n'a que trop duré.

Renée recula d'un pas pour mieux considérer son amie.

— L'auriez-vous rencontrée à l'Isle-au-Roy? demanda-t-elle, une interrogation anxieuse dans le regard.

— J'ai fait mieux que la rencontrer. Servie par d'heureuses ou plutôt de providentielles circonstances, qui ont pris figure de Marjolaine, j'ai pénétré à l'Abbaye, j'ai visité le musée, feuilleté le fameux Catalogue et bu à la source claire du saint Abbé, protecteur des fiancés... Bref, un accueil charmant! Et, au moment du départ, une invitation à revenir!

— Lui avez-vous dit que vous nous connaissiez?

— Non, je n'ai pas osé encore...

— Je m'en doutais... Elle vous eût autrement fermé sa porte. A notre endroit, elle ne désarme point!

— Je l'ai deviné, l'autre jour, lorsqu'elle a fait allusion à ses affections trahies et je me suis même demandé si le manuscrit de Confucius n'était pas au fond de votre désaccord... Elle n'a rien voulu me dire de sa disparition...

— Vous ne vous êtes pas trompée, balbutia Renée, les yeux remplis de larmes. Et Dieu permet sans doute votre clairvoyance pour qu'il n'y ait pas d'équivoque entre nos cœurs. Tout à l'heure, avant que vous ne partiez, je vous remettrai mon journal de cette époque. Vous comprendrez à quel point nous avons souffert!

Les sanglots la suffoquaient. Josette lui entoura la taille de son bras et la força de s'asseoir sur un bloc de rocher, rembourré de goémons secs.

— Je n'ai pas besoin de lire votre journal pour comprendre que vous avez souffert, dit-elle pleurant aussi. Et même que vous souffrez encore... Dès le premier moment de notre rencontre j'ai vu qu'il y avait de la tristesse en vous... Oh! comme je voudrais m'employer à vous rendre le bonheur!

— Vous ne croyez donc pas que mon frère et moi puissions être coupables d'une faute grave?

— Non... Et je ne le croirai jamais!

Elle avait jeté cela avec un tel élan que Renée la

regarda encore. Josette rougit sous ce regard, mais elle ne baissa pas les yeux... Pourquoi l'aurait-elle fait? Elle n'avait rien à cacher. Et la voix frémissante, elle continua :

— A présent, je puis mieux vous conseiller! Si vous cédiez aux caresses d'Espérance et que vous consentiez à épouser son père, votre tante supposerait peut-être que vous succombez à l'attrait de l'or, et, sous aucun prétexte, il ne faut lui laisser cette opinion de vous... J'ai beau ne rien savoir de votre peine, je pressens qu'il s'y mêle des questions d'argent...

— En effet...

— Avant tout, il faut prouver que vous ne capitulez pas devant la richesse! Cela ne vous empêchera pas d'avoir pitié de la chère mignonne qui me donne l'impression d'une petite flamme vacillante toute prête à s'éteindre. Malgré leur déconvenue, je suis bien certaine que Mme Trémorvan et son fils vous aideront à trouver la meilleure solution. Vous pourriez par exemple chercher une situation, et, dès que vous l'auriez découverte, annoncer que votre frère vous réclame à Toulon. Une institutrice intérimaire vous remplacerait. Vous laisseriez le temps couler. Vous espaceriez vos lettres. Les enfants ont des impressions mobiles. Peu à peu, Espérance vous oublierait, s'attacherait à l'autre, et, un beau jour, sans émotion, elle pourrait apprendre que vous ne reviez plus ou que vous vous mariez loin d'elle.

Renée rougit comme elle rougissait, par ondes roses.

— Je suis contente que vous approuviez mon désir de fuite, murmura-t-elle. J'avais peur de me tromper...

Elles revinrent vers la tente. A leur vive surprise, elle y trouvèrent M. Trémorvan. Il était arrivé à l'improviste, sans se faire précéder d'un télégramme.

Son regard coula furtif et anxieux vers Renée de Kermario dont le délicat visage portait encore des traces de larmes.

Espérance — si enfant lorsqu'elle jouait avec

Marjolaine, si femme déjà lorsque son cœur était en jeu — surprit ce regard et le suivit. Aussitôt, elle abandonna l'infirmière en biscuit dont elle venait d'agrafer la cape bleue à croix rouge, et, d'un geste passionné, elle saisit la main de son institutrice.

— Oh! mademoiselle, qu'avez-vous vu de si triste là-bas pour avoir pleuré encore?

Elle montrait le large, l'Isle-au-Roy, petite tache bleue sur l'horizon, sans se douter qu'elle disait vrai, que c'était bien de là-bas que venaient les larmes.

Puis, plus bas, forçant la jeune fille à se courber pour mettre l'oreille au niveau de ses lèvres, elle murmura :

— Oh! dites! vous voudrez bien? J'ai si grand-peur que vous ne vouliez pas!

Encore une fois, Mlle de Kermario l'embrassa sans répondre. Denis Trémorvan caressait distraitement sa longue barbe noire parsemée de fils blancs. Sans le léger tremblement de sa main fine et bien soignée, on eût pu croire qu'il n'avait pas entendu.

Pendant que Renée remontait vers l'Algue d'or pour y chercher le cahier, promis à son amie, il essaya de causer, mais il y réussit mal et seulement par saccades. Il était clair que son esprit vagabondait ailleurs.

Josette se leva, dès le retour de Mlle de Kermario, et parla de départ. Il voulut l'accompagner jusqu'à l'embarcadère, et, en chemin, il dit brusquement :

— Mademoiselle, on vous a sans doute fait des confidences. Si elles me sont défavorables, avez-vous au moins conseillé de ménager ma pauvre petite Espérance?

— Oui, avoua bravement la jeune fille, j'ai dit que ce serait une grande charité et que, sans doute, vous essayeriez de ne pas rendre cette charité trop lourde.

— Je vous remercie, mademoiselle... Je n'attendais pas moins de vous! Il est si dur de voir mourir son enfant chaque jour un peu plus, et de ne pou



voir la retenir sur la pente fatale... J'espérais lui donner la douceur des caresses maternelles... Ce rêve s'évanouit, comme tous mes rêves du reste, qui meurent à peine sont-ils nés... L'or, chez moi, coule à flots, mais il est frappé d'impuissance. Ah! le sort a de cruelles ironies!...

Josette écoutait, les yeux baissés; elle les releva soudain et son compagnon eut l'impression qu'un peu de ciel descendait jusqu'à lui.

— Oh! murmura-t-elle, ne vous révoltez pas! Quand Dieu envoie l'épreuve, c'est pour mieux purifier nos âmes!

Il ne répondit pas, mais il devint très pâle et continua de marcher auprès d'elle dans la fumée de goémons, le regard droit devant lui.

Les femmes qui travaillaient aux meules d'incinération s'arrêtèrent pour les dévisager. Appuyées sur leur fourche, les cheveux en désordre sous le bonnet plat, elles ressemblaient à d'étranges sorcières autour de baquets magiques. Des chuchotements couraient de l'une à l'autre : peut-être se demandaient-elles si le patron se remarierait un jour avec cette belle fille blonde ou bien avec l'institutrice au fin visage, et si cette jeune patronne serait plus accessible que la vieille, si elle comprendrait mieux les misères du pauvre monde.

Josette était troublée par les regards hostiles : elle avait hâte de ne plus les sentir sur elle.

M. Trémorvan ne reparla que lorsqu'ils eurent franchi la zone du travail.

— Mademoiselle, jeta-t-il d'une voix nerveuse, vous possédez le talisman merveilleux qui triomphe de toutes les difficultés : obtenez que je ne succombe pas sous le poids qui m'accable.

Il se découvrit, et, sans prendre congé, sans lui tendre la main, il tourna les talons et s'éloigna si vite qu'on l'eût pris pour un homme poursuivi.

Josette avait cependant compris qu'il se recommandait à ses prières, et, sur le pont du bateau, pendant que Marjolaine présentait l'infirmière à Annaik, toute joyeuse de la prochaine venue de son promis, entre la côte qui fuyait et celle qui

approchait, elle éparpilla de doux et consolants *Ave Maria*.

Puis, un peu tremblante, se demandant ce qu'elle allait apprendre, elle ouvrit le journal à la page marquée d'un signet...

## X

## Journal de Renée.

L'Abbaye, le 12 mai 1915.

Ce matin, grand affolement dans la maison! En entrant dans le musée, ma tante s'est aperçue que le manuscrit de Confucius avait disparu!

La veille, avant de partir, Alain avait passé toute la matinée à brosser les ivoires, et pour ce travail, ma tante, qui le sait très adroit à ces sortes de besognes, lui avait confié sa précieuse clef.

Nous avons cru d'abord à une négligence de sa part : peut-être avait-il posé le manuscrit sur un meuble, ou sur un siège, et dans cet espoir nous avons tout bouleversé. Nos recherches sont restées vaines.

Ma tante, alors, a pensé à Pan-Koua dont l'un des offices principaux est le balayage du musée.

— Il vieillit beaucoup depuis quelque temps, m'a-t-elle dit, je constate chez lui des absences de mémoire, il pourrait fort bien avoir trouvé l'objet hors de sa place et avoir voulu le mettre en sûreté.

Je cours au jardin chinois, et, aussitôt, j'appelle à l'aide : le pauvre Pan-Koua était étendu sans connaissance, la face contre terre devant les ormeaux nains dont il est si fier! Quand il a repris connaissance entre les mains du médecin, il souriait, il disait des mots vagues, mais il ne se souvenait plus de rien : le manuscrit, la vitrine, le musée, semblaient pour lui des choses d'un autre monde.

— La case de la mémoire restera oblitérée, je le crains! a déclaré le docteur en partant.

— Nous voici bien avancées, a soupiré tante Bénédicte. Comment saurons-nous ce qu'est devenu ce manuscrit?

J'ai proposé de télégraphier à Alain qui devait être à Paris. Sa réponse vient d'arriver; elle est catégorique :

« *Manuscrit encore dans vitrine quand j'ai serré ivoires.* »

C'est à donner sa langue aux chats! Gildas et sa femme sont au-dessus de tout soupçon comme le brave Pan-Koua. Du reste, personne n'a pu ouvrir la vitrine : la serrure est à secret, et les glaces sont absolument intactes.

Si ce Ly-Chang que je n'aimais point eût été encore ici, on aurait pu le suspecter — il a le regard faux et il est si habile à toutes les contrefaçons — mais justement il est parti depuis deux jours... Alors que croire, qu'imaginer? Cette après-midi, ma tante, après avoir ouvert tous les coffres, toutes les vitrines, écarté tous les paravents, soulevé même les lourdes robes des mandarins aux yeux d'émail, a déclaré :

— Cette disparition est étrange! Il faut à tout prix que ce manuscrit se retrouve!

15 mai.

Nous partons ce soir pour Paris. Tante Bénédicte a décidé de confier ses recherches à la Sûreté générale. Alain est désolé : il m'écrit que, bien sûr, le diable s'en mêle, car il est absolument certain d'avoir couché le manuscrit sur la tablette supérieure et refermé la vitrine à double tour. Je n'en doutais pas... Il est si soigneux! Pourquoi alors suis-je contente qu'il l'affirme?

Pan-Koua va mieux, mais la mémoire reste abolie, et, de plus en plus, nous constatons chez lui un cœur puéril.

Toujours, il a eu peur du tonnerre, du canon, des armes à feu; depuis l'attaque qui l'a frappé, il tressaille même à une porte qui bat, et hier, sur la

place de la Mairie, je l'ai vu s'enfuir devant un enfant qui braquait sur lui son petit fusil de bois...

Paris, 17 mai.

Oh! l'affreuse matinée! Vivrais-je cent ans que je ne saurais l'oublier!

Ma tante m'avait priée de l'accompagner à la Sûreté.

L'employé à qui l'on nous adressa, un homme gros et congestionné, l'air grinchu, lui fit subir un véritable interrogatoire.

— Ainsi donc, mademoiselle, conclut-il, si j'ai bien compris, avant le vol, vous n'avez confié la clef de la vitrine qu'à votre neveu.

— Oui, monsieur.

— Et cette clef est bien celle que vous me présentez, une clef d'un travail compliqué, impossible à forger sur une simple empreinte de serrure.

— Oui, monsieur.

— Vous certifiez qu'on ne vous l'a pas dérobée pendant la nuit qui a suivi le départ de M. de Kermario.

— Oui, monsieur!

— Permettez-moi encore une question, mademoiselle : votre neveu possède-t-il de la fortune?

— Non, monsieur, mais il aura plus tard la moitié de la mienne...

— Comptiez-vous lui léguer le manuscrit volé?

— Par suite des dispositions testamentaires de mon oncle de Kermario, il en possède la nue-propriété...

— Oh! alors, il n'y a pas besoin de chercher plus loin!

— Je ne vous comprends pas, monsieur, balbutia ma tante.

— Mademoiselle, deux solutions s'offrent à vous : ou étouffer l'affaire, ce qui serait le mieux ; ou poursuivre votre neveu sous l'inculpation d'abus de confiance...

Ma tante devint très pâle. Je poussai un cri!

— Mon frère? C'est impossible!...

L'employé me regarda de cet air persifleur

que prennent certaines gens, aigris de leur position subalterne, lorsqu'ils surprennent quelque faiblesse chez ceux qu'ils jugent plus haut qu'eux sur l'échelle sociale.

— Les jeunes gens ont de grands besoins, ricana-t-il. A Toulon, le soleil est ardent ! M. de Kermario aura pris un coup de soleil. Cela se voit tous les jours ! Et son excuse, c'est que l'objet dérobé devait plus tard lui appartenir.

Ma tante eut alors un beau geste de dignité.

— Je retire ma plainte, déclara-t-elle avec hauteur, et je vous défends, monsieur, de parler comme vous le faites. Les membres de ma famille ne sauraient être soupçonnés !

Il haussa les épaules en homme qui en a vu de toutes les couleurs et ne croit plus à l'honnêteté d'autrui, et nous quittâmes le bureau.

Je m'imaginai qu'une fois dans la voiture, tante Bénédicte achèverait d'exhaler son mépris pour celui qui osait flétrir l'honneur de mon frère. Au lieu de cela, elle s'effondra en sanglotant :

Je l'entourai de mes bras :

— Oh ! ma tante, qu'avez-vous ?

— Cette pensée atroce, balbutia-t-elle... Avant lui, je l'avais eue...

Je me reculai, soudain glacée :

— Eh ! quoi ? ma tante, vous accuseriez Alain ?

— Lui seul peut être le coupable !

— Mais, ma tante, vous le connaissez... Il est la loyauté même... Pourquoi ne pas soupçonner alors Jacqueline et Gildas, ces deux saints en habits bretons, ou bien ce brave Pan-Koua à qui depuis plus de cinquante ans, on n'a pas reproché une indélicatesse, ou encore moi-même, qui suis auprès de vous !

— Parce que ni toi, ni les autres n'aviez le moyen de commettre le vol... Alain, au contraire...

— Mais puisqu'il certifie que le manuscrit était dans la vitrine lorsqu'il l'a refermée...

— C'est son jeu de l'affirmer... C'est aussi mon droit de ne pas le croire...

Je fondis en larmes :

— Ma tante, au moins, ne l'accablez pas sans l'entendre.

— C'est bien mon intention... Ce soir même, je partirai pour Toulon.

Toute la journée, nous avons gardé le silence : la pensée atroce était entre nous...

18 mai.

Tante Bénédicte ne m'a pas emmenée là-bas... En son absence je vis des heures horribles... Si Dieu ne me soutenait, je n'y résisterais pas... Alain, mon cher Alain, quoi qu'il arrive, jamais je ne douterai de toi!

22 mai.

Ma tante est revenue... Et c'est fini entre nous... Je peux à peine écrire. Ma main tremble! Seigneur, ne nous abandonnez pas!

J'attendais la voyageuse à la gare. Dès que je l'aperçus, à l'expression dure et fermée de son visage, je compris qu'elle ne me rapportait pas l'espoir, mais je n'osai parler qu'à la maison.

— Eh bien? ma tante, vous l'avez vu, vous avez causé avec lui!

— Oui...

— Alors, vous lui rendez votre estime?

— Non!... Quand je lui ai demandé de jurer sur la mémoire de sa mère qu'il n'était pas l'auteur du vol, il m'a répondu avec hauteur que sa parole d'officier devait me suffire...

— Il a eu raison, ma tante. Qui refuserait d'y croire?...

Ma tante ne semblait pas m'entendre. Elle continuait :

— J'aurais pardonné cette faute de jeunesse en faveur d'un aveu sincère, mais cet entêtement dans le mensonge dépasse toutes les bornes!

— Ma tante, pourquoi vous obstiner à croire mon frère coupable, puisqu'il vous affirme son innocence?

— Son innocence? Oh! tu me fais sourire! N'est-il pas clair comme le jour que lui seul a pu tenter le coup et le réussir?

— Pour que je le croie, ma tante, il faudrait qu'il me l'affirmât lui-même...

— L'employé de la Sûreté avait raison, tu sais ! Le peu que j'ai vu là-bas de la jeunesse toulonnaise m'a laissé comprendre que ton frère pouvait avoir eu besoin d'argent. En dérobant le manuscrit, il aura pensé qu'il escomptait seulement l'avenir...

— Un autre peut-être aurait pu faire ces calculs, mais Alain n'est pas semblable aux autres !... Il est l'honneur même !

Elle eut un geste des épaules qui trahissait la lassitude, le découragement.

— Je le croyais comme toi, a-t-elle murmuré, mais, là-bas, j'ai rencontré des sourires ironiques lorsque j'ai parlé de la sagesse de mon neveu. Ils m'ont donné à entendre que je me nourrissais d'illusions. Tous les mêmes ! En famille, de petits saints ! Entre camarades, des écervelés ! Alain ne remettra plus les pieds chez moi ! Je le déshérite ! Si tu ne veux pas rompre complètement avec lui, tu devras le recevoir hors de ma maison !

Sur le visage de ma tante, il y avait la volonté bien arrêtée de ne pas revenir sur sa décision.

Je ne pris pas le temps de réfléchir. Je me levai :

— Tante Bénédicte, prononçai-je d'une voix ferme, je regrette d'augmenter votre peine ! Vous avez été si bonne pour nous ! Je vous aimais comme une mère... Mais, après ce qui s'est passé, je ne puis plus rester ici. Je crois à l'innocence de mon frère, comme à la mienne, et je partagerai son sort quel qu'il soit...

Elle ne me retint pas. Elle sentait sans doute qu'il valait mieux nous séparer... Tout à l'heure une voiture viendra me chercher. Je me retire chez les Dames de Sion qui veulent bien garder quelque affection à leur ancienne élève... Elles me chercheront une situation, car, désormais, je devrai gagner ma vie...

Alain, je ne t'en veux pas d'avoir bondi sous l'insulte et prononcé peut-être des mots irréparables... Notre père aurait agi de même ! »

Josette ferma le cahier et, pour que Rozenn ne

vit pas ses larmes, elle vint s'appuyer à la rambarde de la passerelle.

Jamais elle n'eût supposé que la faute imputée au commandant de Kermario fût de nature aussi grave. Qu'il devait souffrir d'être accusé de la sorte ! On ne pouvait s'étonner de la brume mélancolique qui, par moments, voilait l'énergique gaieté de son regard. Mais Dieu mettrait fin à son épreuve. Lui qui était la Vérité ne pouvait laisser triompher l'Erreur !

Le soleil irradiait le couchant d'une gloire de feu au sein de laquelle on eût dit que le bateau voulait se perdre. Ardemment, la jeune fille pria pour que la vie entraînat ainsi vers la lumière les amis si chers à son cœur qui, maintenant, marchaient dans la nuit...

## XI

La semaine précédente, Marjolaine a été bien heureuse : sa maman a pu s'échapper de Paris pour l'embrasser et jouir, pendant quarante-huit heures, de ce grand air du large, qui, plus que jamais, l'a fait soupirer vers la vie des champs.

A présent, c'est le tour de Josette d'avoir du bonheur : depuis midi, elle possède Yves !

Comme Michel, l'abbé est arrivé sans être attendu, et, en le voyant paraitre sur le seuil de la salle basse, Rozenn n'a pas osé courir vers lui, parce que, ainsi qu'elle l'a expliqué ensuite à sa nièce, on devine tout de suite à ses yeux qu'il est de ceux à la voix de qui le bon Dieu descend sur l'autel.

C'est Yves qui a salué filialement la chère vieille, et, sur sa demande, il a béni la maison où il entrait et tous ses habitants : Pouldu et ses rudes marins, Annaik et Rozenn, et jusqu'aux absents, la religieuse, la veuve, et Guenhaël le mort, et Yann, le vivant, sans oublier le promis qui court les mers.

Il n'est à Port-Bénit que pour deux jours, le cher permissionnaire ! Depuis que le Seigneur l'a choisi pour le marquer du signe des pasteurs, n'a-t-il pas une autre famille, cette paroisse de Saint-Denis-sur-Marne qu'il n'a évangélisée que quelques mois, puisque la guerre l'a surpris au lendemain de son ordination, mais où il est déjà populaire, parce que, à chacune de ses permissions, au lieu de prendre, parmi les siens, un repos bien gagné, il apporte le meilleur de lui-même à ces âmes qui n'ont besoin souvent que d'un appel affectueux pour retrouver le chemin de la bergerie. Dans les rues encharbonnées de ce faubourg industriel, on est fier de sa croix d'honneur et des trois belles palmes qui décorent le ruban de sa croix de guerre.

Josette met donc les bouchées doubles ! Elle a déjà promené son frère dans toute l'île : il a vu le rocher du Sphinx, la plage au sable fin où les Pieds-nus viennent écouter les paroles de vérité. Il a rendu visite à M. le curé, aux Sœurs de l'Orphelinat, enfin à tous ceux qui aiment Mlle Le Couëdic.

En ville, on l'a beaucoup regardé, il a l'air si bon et si brave tout à la fois ! Il a caressé les petits enfants, causé avec les vieux pêcheurs qui se chauffent au soleil, béni toutes les médailles qui partaient pour le front.

A tous, il a laissé la joie et l'espérance ! Il a une telle façon de parler de la victoire prochaine et complète que le Cœur divin accordera aux supplications des Français que les plus récalcitrants à croire, ceux qui volontiers parleraient de défaite ou voudraient une paix trop hâtée, restent ébranlés après son passage : serait-il vrai que, pour ceux qui mettent leur espoir en Dieu, il n'y a pas de situation désespérée ?

Maintenant, c'est le soir... Le frère et la sœur sont allés ensemble au salut : au-dessus des coiffes blanches et des rudes têtes grises, le jeune prêtre que M. le curé a voulu honorer, a tracé lentement le signe auguste de la bénédiction, puis, le tabernacle refermé, les cierges éteints, il est resté longtemps prosterné.

Enfin, il se relève, et, après un court arrêt à la

sacristie, il reparait, dépouillé des ornements sacerdotaux, redevenu simple officier d'infanterie.

— Si pour rentrer nous prenions le chemin des écoliers, propose-t-il une fois dehors, devant la nuit sereine, toute palpitante d'étoiles.

Josette ne demande pas mieux : elle guide son frère par la ruelle qui monte aux remparts, passe sous une porte ancienne, dessert l'entrée principale de l'Abbaye et redescend jusqu'à la plage du Sphinx au flanc de la falaise, que parfument les ceillets sauvages.

Les promeneurs vont ainsi jusqu'au fauteuil de roche. Yves s'y assied sur l'ordre de sa sœur. Elle reste à ses pieds, agenouillée dans le sable encore chaud de la chaleur du jour, presque dans une attitude de pénitente.

Comme le ciel, la mer semble constellée ; les points d'or qui la parsèment ne sont pas seulement les inlassables clignements des phares, mais aussi les feux des bateaux sardiniens qui jettent le chalut ou glissent, cherchant les courants ou bien une meilleure place.

Très haut et tout près, une lumière annonce que Mlle de Kermario veille dans sa tour.

Josette l'indique du geste :

— Demain, promet-elle, je te conduirai à l'Abbaye. Depuis ma première visite, je n'y suis pas retournée. Je t'avoue que j'en veux un peu à Mlle de Kermario de son obstination à croire son neveu coupable d'une vilénie... J'aurais eu de la peine à m'en taire... Et, peut-être aurais-je dépassé la mesure... Je m'emballe quelquefois ! Toi, au contraire, si l'occasion s'en présente, tu sauras trouver les mots qui touchent les âmes.

Le jeune abbé sourit en père indulgent, et ce sourire veut dire :

— Enfant, crois-tu donc à la puissance des mots humains ? Ne sais-tu pas qu'ils sont seulement de l'argile si Dieu n'y met son souffle ?...

Josette n'a pas vu le sourire : elle continue :

— Jusqu'ici personne n'est intervenu entre la tante et les neveux, personne n'a essayé d'opérer

un rapprochement. Je suis persuadée que tu y réussiras...

— Je ne demanderais pas mieux que d'être le médiateur de paix, mais il y a des pentes qui, une fois descendues, sont difficiles à remonter, surtout si vite ! J'ai lu attentivement tes lettres, petite sœur, et principalement celle où tu me parlais du journal qui t'a été communiqué. Je dois reconnaître que toutes les apparences sont contre Alain, du moment que Mlle Bénédicte déclare impossible que Ly-Chang, le contrefacteur, ou l'un de ses domestiques, soit l'auteur du vol.

— Mais, malgré les apparences, tu ne crois pas à la culpabilité de ton camarade, Yves, n'est-ce pas ?

Le jeune abbé ne répondit pas tout de suite : depuis qu'il était au front, que sa main se levait sans cesse pour absoudre, il avait sondé tant de jeunes cœurs qu'il avait grand'pitié de la fragilité humaine.

— Non, je ne le crois pas, répondit-il au bout d'un instant ; au collègue le caractère d'Alain révélait une nature droite, éprise de lumière, ennemie par conséquent de tout ce qui est tortueux ou obscur... Mais je l'ai perdu de vue, il y a longtemps. Tel qui enfant offre de belles promesses peut ne pas les réaliser à l'âge d'homme. Je ne pense pas que ce soit son cas. Il m'est revenu dernièrement qu'on l'appréciait fort dans la Marine. Mais pour te donner un avis ferme, il me faudrait le revoir, causer avec lui.

— Tu t'apercevrais vite qu'il est toujours le même!... Et tu comprendrais ce qu'il doit souffrir!... Quand j'y pense, je m'étonne qu'il n'en perde pas l'esprit!

La jeune fille avait de l'ardeur dans la voix. Son frère se pencha vers elle :

— Josette, dit-il doucement, le Psalmiste recommande de tenir noire âme dans les mains. N'aurais-tu pas laissé échapper la tienne ?

Il ne pouvait distinguer ses traits, mais il vit qu'elle courbait le front :

— C'est venu sans que je m'en doute, murmura-

t-elle; lorsque je m'en suis aperçue, il occupait déjà toute ma pensée, et, à présent, je le sens bien, je n'aurai de repos que lorsque sa tante aura reconnu son innocence.

Le ton du jeune prêtre se fit plus grave :

— Il ne t'appartient pas de mettre flamberge au vent pour venger l'honneur d'un chevalier offensé. Depuis la guerre, par la force des choses, tu t'es beaucoup émancipée! Sans que tu t'en doutes, s'est glissé en toi l'esprit d'indépendance qui, en ce moment, souffle sur la femme et menace de l'entraîner hors des frontières évangéliques... Que ce souffle ne t'emporte pas trop loin! Pour commencer, n'as-tu pas oublié un peu le respect dû à l'autorité paternelle? Notre père ignore totalement le chemin fait par ton cœur, car je suppose que tu ne t'es pas épanchée dans ces billets si courts dont tu nous parlais.

La coupable appuya le front sur la chaire de granit :

— Oui, avoua-t-elle, il ne sait rien...

— Et quand il saura, je le connais, il ne souffrira pas qu'un doute ternisse l'honneur de celui qui pourrait aspirer à devenir son gendre. Nous appartenons à une famille à qui l'honnêteté tient lieu de fortune et de lettres de noblesse... Tu ne dois pas l'oublier... Enfin, tu n'as vu que deux fois le commandant de Kermario, et seulement quelques heures, es-tu certaine qu'il pense à toi?

— Il y a des choses qu'on sent... même quand on ne vous les dit pas. Ainsi, je mettrais la main au feu que Renée de Kermario a produit sur Michel une impression profonde. Il semblait si irrité à la pensée que M. Trémorvan songeait à l'épouser...

L'abbé ne releva pas cette incidente : il avait reçu les confidences fougueuses et désolées de son jumeau, mais, même à sa sœur, il ne jugeait pas devoir les répéter; il se contenta de répondre :

— Dans une de tes lettres, tu nous rappelais ce conte de Jolie-Source qui a bercé notre enfance. Il me semble qu'en ce moment, et, à ton insu, tu es en train de le réaliser. Ne prétends-tu pas convertir de vive force Mlle de Kermario? Et, dans quel

but? Pour qu'elle proclame l'innocence de son neveu. L'eau vive veut courir à sa fantaisie... Elle ne s'inquiète pas de la pente que le Seigneur lui trace... Et si des obstacles se dressent sur sa route, elle s'irritera, elle s'en prendra au ciel qui ne facilite pas sa course... Erreur profonde qui vicie les meilleures intentions! Pour être apôtre, petite sœur, et pour réussir dans sa mission, il faut commencer par s'oublier, afin de mieux entendre la voix du Maître. Et puis, avoir une longue patience, ne se décourager jamais et montrer un désintéressement absolu... Enfin ne se servir que des deux armes, qui suffisent aussi à racheter les nations, la prière et le sacrifice...

Josette pleurait, le front toujours sur la pierre froide. Elle pensait au vitrail que ses yeux rencontraient chaque matin, ce jeune religieux, les mains croisées sur la poitrine qui s'inclinait devant son supérieur; obéir promptement et sans réserve, c'était si dur quelquefois!...

Yves s'était levé: il dominait de sa haute taille la jeune forme agenouillée. Fraternellement, il lui tendit la main pour qu'elle se remît debout, et, après les paroles qu'il venait de dire, ce geste tout simple avait la portée et la grandeur d'un symbole. Vraiment, il venait de redresser les errements de ce jeune cœur. A présent, Josette voyait plus clair dans son âme. Elle comprenait qu'en échafaudant son rêve de bonheur, elle avait trop voulu plier les gens et les choses au gré de sa fantaisie, trop compté sur son influence personnelle ou sur les mots qu'elle pourrait dire, trop oublié la réserve et la prudence que lui commandait sa qualité de femme.

Mise en présence de la réalité, elle était obligée de reconnaître que son rôle était tout différent: elle devait s'abandonner à la Main qui dirige les événements, accepter les épreuves qui se présenteraient, et tout en continuant de se dépenser pour les autres, enfermer dans le silence et la prière les souffrances de son cœur... De tout cela, Dieu ferait ce qu'Il voudrait, de la Lumière pour ceux qui ne voyaient pas, de la Vérité pour ceux qui mar-

chaient dans l'erreur, de la résignation pour elle si ses espoirs humains s'évaporaient, s'évanouissaient comme le brouillard devant le soleil...

Ils revinrent sans paroles. Yves priait-il? La jeune fille le supposa. Il lui semblait que du beau ciel d'étoiles descendait sur eux la paix divine, promise aux âmes de bonne volonté, et cette paix, elle la sentait venue à l'appel de celui qui, dès son jeune âge, avait compris la valeur inestimable du sacrifice...

Le frère et la sœur se séparèrent devant la maison de Pouldu. D'un mouvement affectueux qui exprimait sa reconnaissance, Josette baisa la main qui, tous les jours, donnait Dieu à ceux qui allaient mourir.

Le jeune prêtre se dégagea, et montant vers le joli front penché encore, il y dessina le signe de la Croix...

## XII

Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, Yves et Josette, escortés de la petite personne sautillante de Marjolaine, sonnaient au grand portail de l'Abbaye.

Pan-Koua vint ouvrir, escorté par les chiens. A la vue de Mlle Le Couëdic et de sa filleule, sa bouche s'élargit jusqu'aux oreilles. S'il n'avait plus la mémoire de l'esprit, il gardait au plus haut degré la mémoire des yeux :

— Mademoiselle est là... oui... oui... à l'ombre, expliqua-t-il. Bien contente de vous voir!... Oh! oui!

Mlle de Kermario était-elle contente? Josette se le demanda au léger froncement de sourcils que, de loin, elle surprit, mais en femme bien élevée, Bénédicte ne manifesta pas son ennui, et elle ferma le livre qu'elle lisait pour venir au-devant de ses visiteurs. Avant de les avoir rejoints, son regard s'accrocha avec étonnement au crucifix d'argent.

suspendu à une boutonnière de la vareuse bleu horizon qui semblait dominer la brochette de décorations, comme pour dire : « C'est moi la Croix des Croix ! »

Josette avait parlé des jumeaux sans établir leur situation sociale : elle procédait maintenant à la présentation :

— Mon frère, l'abbé Yves, vicaire à Saint-Denis-sur-Marne, et, pour le moment, lieutenant dans le même bataillon que Michel.

Cette fois, Mlle de Kermario fronça les sourcils de façon très évidente. Depuis la rupture avec ses neveux, aucun prêtre, pas même M. le recteur du Port-Bénit, n'avait franchi son seuil. Fallait-il que sa volonté cédât devant ce jeune officier aux jambières fauves ?

Pourtant, l'éconduire, on ne pouvait y songer ! Mais il y avait de la raideur dans le geste qui montrait les sièges rustiques, près de la table couverte de papiers.

— Mon frère ne passe que deux jours ici, expliqua Josette sans s'asseoir. Mademoiselle, serait-il indiscret de vous demander pour lui la permission de visiter le musée ?

Le visage de Mlle de Kermario s'éclaira :

— Mais pas du tout ! s'empressa-t-elle de dire... Avant le thé, si vous le voulez bien... Tout de suite même !

On devinait qu'elle était presque satisfaite d'une circonstance qui lui enlevait le souci d'entretenir la conversation... Mais elle pensait que Josette et l'enfant les suivraient ; au lieu de cela, celles-ci s'envolèrent vers le jardin chinois. Marjolaine voulait revoir le petit kiosque en forme de pagode et son cher ami Pan-Koua.

Yves pénétra seul dans le musée. D'abord, il en fit lentement le tour, prouvant par des remarques justes et originales, qu'il était fort au courant des choses de la Chine et, en particulier, de son art.

Mlle de Kermario ne put s'empêcher d'en être frappée et d'en faire l'observation.

— C'est que, tout jeune, j'ai rêvé d'être mission-

naire, expliqua-t-il simplement. En grandissant, j'ai compris qu'aux portes de Paris, et à Paris même, végétaient par milliers des malheureux sur le front desquels l'eau du baptême n'a pas coulé, et alors je suis resté...

Elle l'observait. Des récits glissaient en elle, lus au hasard des revues : aumôniers bravant tous les dangers pour atteindre les premières lignes, brancardiers avançant sous la mitraille pour recueillir les blessés et absoudre les mourants, officier debout avant l'assaut sur la crête d'une tranchée traçant au-dessus de leurs hommes agenouillés le signe auguste du pardon.

Toutes ces choses glorieuses, tous ces dévouements sublimes lui semblaient incarnés dans la personne de ce jeune lieutenant, qui ne racontait pas ses actes héroïques, mais qui les portait inscrits sur sa poitrine.

Elle pressentait en lui une nature d'élite encore grandie par une intelligence de choix, une volonté très ferme, une sensibilité profonde et contenue, et elle était troublée à la pensée que tout cela était mis au service d'une foi que, depuis quelque temps, obstinée dans ses rancunes, trompée dans ses espérances, elle prétendait repousser au nom de la raison.

Brusquement, comme le jeune abbé venait de parler de la langue écrite des savants chinois que la parole ne peut rendre, elle demanda :

— Vous occupez-vous de littérature comme monsieur votre frère ?

— Non, mademoiselle, le séminaire d'abord, le saint ministère ensuite, la guerre, depuis quatre ans, ne m'ont pas laissé de loisirs, mais si j'écris peu, en revanche, j'ai beaucoup lu dans les tranchées et il me faut vous remercier des heureux moments que vous m'avez donnés en me promenant par la Palestine...

— N'y êtes-vous jamais allé ?

— Que par l'imagination et le désir ! Mais vous avez le don d'évoquer un paysage, une scène biblique... J'ai goûté tout particulièrement votre halte près du puits de Jacob.

Mlle de Kermario s'était arrêtée, la main sur un dragon de bronze.

— J'étais si lasse ce jour-là, raconta-t-elle. Le chemin était dur et long... fort peu sûr... J'avais dû prendre une escorte... Mais rien ne m'avait arrêtée...

— Oui, je me souviens... Les termes de votre article m'ont si vivement frappé que, même aujourd'hui, après des mois écoulés, je pourrais vous en résumer la substance...

— Vraiment?

— Comme la Samaritaine, vous aviez voulu arriver à Sichar vers l'heure de midi... L'oasis était déserte... Vous avez éloigné vos gens... pour rester seule avec vos pensées...

— J'étais à une heure de désespérance... Je cherchais la vérité...

— Et Jésus n'était plus assis sur la margelle de pierre... Vous êtes tombée à genoux et vous avez pleuré...

— J'enviais la Samaritaine... Elle avait vu... Elle avait entendu... Et je n'avais autour de moi que la solitude et le silence...

— Alors, un cri vous échappe : « Oh ! si j'avais été à la place de cette femme, si le Seigneur m'avait dit : « Donne-moi à boire », je n'aurais pas hésité comme elle... j'aurais jeté mon cœur à ses pieds... » Ce conditionnel a sonné triste à mon oreille, mademoiselle...

Bénédicte s'était affaissée sur un siège de bambou, près du mandarin en robe d'or, gardien de la vitrine sacrée, dont les yeux brillants, la moustache soulevée par un rire sardonique, semblaient railler sa peine.

Comme au puits de Jacob, elle pleurait :

— J'ai tant souffert là-bas, murmura-t-elle, j'avais soif d'affection, soif de vérité, soif de lumière... et mes lèvres desséchées ne trouvaient qu'isolement, doute, ténèbres... J'avais beaucoup espéré de ce pèlerinage pour fortifier ma foi chancelante : il acheva de la tuer... Je la laissai dans ce désert et n'emportai que le souvenir de mes larmes d'agonie... C'est dans ma destinée de

voir tous les amours se briser entre mes mains...

Et, du cœur longtemps fermé, que l'émotion venait brusquement d'ouvrir, sortirent en flots pressés les amertumes corrodantes.

Mlle de Kermario raconta sa vie à celui qui l'écoutait, grave et pitoyable : son enfance d'abord, dans le vieux manoir sombre, entre sa mère veuve, toujours malade, qui ne pouvait souffrir autour d'elle les fleurs, les chants, les cris joyeux, et le vieil oncle grégnon qui n'avait que le blasphème à la bouche.

Un seul rayon de soleil dans cette ombre, la petite sœur aux yeux bleus, aux cheveux d'or, qu'une méningite enlevait à huit ans. Une période de désolation aiguë, puis la reprise de l'existence terne, égoïste, étouffée, que comprenait seule la foi routinière de Mme de Kermario. Dans l'impossibilité de dépenser l'ardeur de son tempérament, Bénédicte vivait comme dans une chambre close dont il lui aurait été défendu d'ouvrir les fenêtres.

A vingt ans, un espoir d'évasion, quelques jours lumineux, ses fiançailles avec un jeune voisin, que, sans le bien connaître, elle parait de toutes les vertus ; la veille du contrat, pour une difficulté d'argent, le paladin, s'abritant derrière la volonté de ses parents, rompait avec elle, et trois mois plus tard épousait une riche héritière, rencontrée dans une ville d'eaux.

Lorsque l'héritage de l'amiral était venu donner à Mlle de Kermario l'auréole d'or qui lui manquait, les prétendants avaient afflué, mais la jeune fille, désabusée par l'expérience, ne voulait plus croire à la sincérité. Elle les avait repoussés tous pour ouvrir les bras à ses neveux orphelins dont le père ne pouvait s'occuper.

Alain avait quatre ans, Renée, quelques mois...

— Je les ai aimés passionnément ! haletait la pauvre voix brisée. Aucune mère ne s'est occupée de ses enfants comme je me suis occupée d'eux... J'étais fière de leur intelligence, de leurs succès... Je les avais placés très haut... Pour en arriver à cette chute lamentable, à cette séparation sans possibilité de réunion...

— Sans possibilité de réunion ? interrompit le jeune prêtre. Est-ce bien sûr ? Je connais un peu la douloureuse histoire : elle ne me semble pas éclaircie.

— Mlle Le Couëdic a été reçue à l'*Algue d'or* — je le sais par Jacqueline ; — mes neveux lui ont sans doute fort mal parlé de moi...

— Non, mademoiselle, mais ils désireraient, nous désirerions tous que la lumière se fasse. Il est si difficile d'admettre la culpabilité d'un homme qui a la valeur morale de mon camarade Kermario... Tout à l'heure, nous parlions de la Palestine, savez-vous que si nous la reprenons un jour, il ne sera pas étranger à la conquête ? Profitant de ce que ses croisières dans le Levant l'ont familiarisé avec la langue et les coutumes turques, plusieurs fois, pendant la nuit, et sous un déguisement, il s'est fait débarquer sur la côte syrienne, et a obtenu ainsi de précieux renseignements qui ont hâté la victoire.

Elle l'écoutait très pâle et sans presque oser respirer, une expression attendrie dans les yeux.

— Qui vous a raconté cela ? demanda-t-elle.

— Un de ses chefs que j'ai eu l'occasion de rencontrer dernièrement. Celui-ci a même ajouté : « C'est un des plus beaux caractères que je connaisse... Son énergie est indomptable ! Blessé presque mortellement, il commandait encore... »

— Mais s'il est innocent, pourquoi a-t-il changé de couleur, pourquoi ses lèvres tremblaient-elles, quand je le suppliais de m'avouer sa faute ? Pourquoi surtout a-t-il refusé de jurer qu'il n'était pas l'auteur du vol ?

— Son honneur se révoltait à la pensée que vous ne vouliez pas croire à sa parole, mademoiselle.

— Mais il n'a pas nié être allé à Monte-Carlo avec des camarades... Simple curiosité, m'a-t-il assuré, mais, après ce que l'on m'avait raconté à Toulon, étais-je obligée d'y croire ? Et puis, vous ne savez pas tout... Personne encore ne sait ce que je vais vous confier...

Et le navrant récit se déroula : quand la guerre

avait éclaté, Mlle de Kermario s'était dit : « Je ne puis rester sur ma rancune... Si cet enfant doit être tué, il faut que je lui donne le baiser de réconciliation... »

Mais, avant, elle avait voulu savoir si le manuscrit de Confucius, à la vente duquel elle n'avait pas mis opposition, avait fait l'objet d'un marché. Prenant prétexte d'une potiche brisée, elle avait été chez le négociant en chinoïseries qui possédait sa confiance. Celui-ci ne lui avait pas caché que la réparation serait difficile. La mobilisation désorganisait ses ateliers. Ly-Chang, son meilleur ouvrier, avait disparu, avant même le commencement des hostilités, et la chronique médisante assurait que, fils d'un Chinois et d'une Allemande, il devait avoir rejoint l'ennemi avec lequel, depuis longtemps, il entretenait des intelligences... Et d'un ton persifleur qui cachait mal sa déconvenue, le négociant avait ajouté : « Est-ce lui qui vous a servi d'intermédiaire près du prince de Thuringe, mademoiselle ? Je vous avais pourtant demandé, si vous vous décidiez à vendre le manuscrit de Confucius, de me laisser l'honneur de cette affaire... Au lieu de cela, vous l'avez confiée à Lazare Lévi, un brocanteur de Lausanne, de réputation équivoque... Permettez-moi de vous le reprocher... et de le regretter pour vous... Je vous aurais obtenu des conditions beaucoup plus avantageuses !

Comment Mlle de Kermario avait-elle gardé son sang-froid ? Elle ne pouvait se l'expliquer encore.

Mais rien n'avait paru sur son visage, et elle avait profité de l'arrivée d'un client pour rompre le délicat entretien. Le soir même, elle demandait un passeport et partait pour la Suisse.

À Lausanne, elle courut chez Lazare Lévi, un petit juif, à l'œil faux, qui lui confirma le récit du négociant parisien : le manuscrit de Confucius avait été acquis, deux mois avant la guerre, par le prince de Thuringe, pour la somme de deux cent cinquante mille francs. Le vendeur était un grand jeune homme, à l'air étranger, qui avait déclaré s'appeler Alain Benoit.

— Oh ! ce nom, comme il me fit mal, sanglota

Mlle de Kermario. Après l'avoir entendu, je vis trouble devant moi, j'achetai un bibelot sans valeur et je sortis du magasin... Cet Alain Benoit, c'était, ce ne pouvait être que mon neveu ! Quel autre que lui eût pu se cacher derrière ce pseudonyme ?

— Les voleurs sont habiles, mademoiselle. Le vôtre a évidemment essayé d'accumuler toutes les présomptions sur la tête de ce pauvre Kermario.

— Je voudrais le croire, monsieur l'abbé, mais je n'ose l'espérer. Tout à l'heure je vous disais que vous étiez le premier à qui je m'ouvrais de cette triste affaire... Usez de ma confiance comme vous l'entendrez pour le bien de la vérité... Si vous jugez que mes neveux doivent connaître mon voyage en Suisse, je vous laisse libre de les en instruire... Je suis lasse de douter... de me heurter à un mur infranchissable... Oh ! ce mur, si je pouvais l'abattre et retrouver par derrière, digne de toute mon affection, l'enfant que j'ai tant aimé, il me semble que j'en mourrais de bonheur !...

— Cette grâce ne vous sera pas refusée, mademoiselle, mais, pour l'obtenir, relisez l'histoire de la Samaritaine. La lumière lui fut accordée lorsqu'elle eut dit : « Seigneur, donnez-moi à boire pour que je n'aie plus soif... »

Mlle de Kermario voila derrière ses mains le pâle visage que marbraient des traces de larmes.

— Oh ! murmura-t-elle, si, un jour, la lumière m'éclaire, je ne pourrais rien refuser à Dieu !...

Elle avait prononcé ces mots avec une ardeur singulière qui ouvrait sur son âme une brusque échappée. Sans doute elle le regretta, car elle se leva aussitôt et, avec la hâte de fuir qu'elle montrait dès qu'on abordait avec elle certains sujets, elle se dirigea vers la porte, négligeant la vitrine, où la place du manuscrit restait inoccupée.

Si vite qu'elle marchât, il lui semblait que quelqu'un s'attachait à ses pas, non point seulement ce jeune prêtre dont le silence devait être plein de prières, mais encore Celui qu'elle avait cherché en vain, là-bas, sur la margelle du puits, et qui, main-

tenant, d'une voix douce et pressante, lui disait :  
« Ma fille, donne-moi à boire. »

Elle était essoufflée quand, après avoir traversé la nef abbatiale, elle s'arrêta devant le tombeau de saint Pabut.

Un oblique rayon de soleil, glissant par une fenêtre en ogive, veuve de ses vitraux, couronnait de gloire le front du moine et communiquait un semblant de vie à sa forme de pierre : on eût dit qu'il pria véritablement et que, tout à l'heure, sa main se lèverait pour tracer le signe de la bénédiction.

— Rien que de le contempler, murmura Mlle de Kermario, penchée comme sur une couche funèbre, tout en moi s'apaise. Je retrouve l'impression de port atteint, de repos dans la lumière et la vérité que j'ai ressentie, une fois, pendant mon voyage de Palestine.

Et par mots vibrants, elle raconta : c'était le soir du 24 décembre. Elle arrivait à Bethléem et elle était lasse, très lasse.

Les hôtelleries étaient pleines. Comme Joseph et Marie, on la repoussait de partout. Une seule porte s'était ouverte devant elle, celle d'un couvent de France. Elle y avait passé la nuit et le jour de Noël, enveloppée de prières, de parfums d'encens, jouissant d'une paix que, jusque-là, elle n'avait jamais connue.

Elle avait pu causer avec la Supérieure, une femme de haute intelligence qui, dans le monde, avait porté un grand nom. Par elle, elle avait appris que les Servantes de l'Enfant Jésus n'hospitalisaient pas seulement les pèlerins; elles instruisaient encore les enfants, elles soignaient les malades.

On ne voyait pas sous leurs cornettes de frais visages de jeunes filles, venues à Dieu, dès les premières heures de leur jeunesse, mais des figures graves et pâlies de femmes qui avaient souffert, que la vie avait meurtries... Et la voyageuse était partie emportant le regret de ne pouvoir prolonger sa halte dans cette maison sainte, refuge des cœurs battus par la tempête.

Yves écouta le récit sans l'interrompre pendant que son hôte le ramenait lentement vers le parterre. Par des mots inutiles, il ne voulait pas troubler l'œuvre divine.

Marjolaine jouait toujours dans le jardin de Pan-Koua. Elle ne se lassait pas de traverser le petit pont, de se promener dans les allées, insoucieuses de la ligne droite, surtout d'asseoir sa poupée dans le kiosque, fait à sa taille.

Josette avait les mains pleines de fleurs : œillets et géraniums.

— C'est pour la Sainte Vierge, expliqua-t-elle en souriant.

— Oui, oui, appuya le Chinois... la Sainte Vierge... Ave Maria... Ave Maria...

Puis, montrant le crucifix du jeune abbé, il ajouta :

— Moi, savoir faire le signe... oui... oui...

Et, maladroitement, il ébaucha un signe de croix.

— C'est Jacqueline qui le lui a appris, suggéra Mlle de Kermario.

La vieille bonne venait annoncer que le thé était servi ; elle s'en défendit aussitôt :

— Mais non, mademoiselle, il l'a toujours su !... Je l'ai dit souvent à M. le curé : « C'est à croire qu'il a été baptisé ! » Seulement, voilà !... on ne peut pas l'instruire. Il oublie tout au fur et à mesure... Autant essayer de remplir un tonneau percé...

Josette eut alors une heureuse inspiration : de l'endroit où elle se trouvait, on entrevoyait la plage du Spinx à travers la svelte colonnade des pins. Les orphelines y péchaient sous la garde des larges cornettes en ailes de goélands. La jeune fille saisit la main du vieux serviteur et lui dit en lui montrant le groupe lointain :

— Pan-Koua, regardez... Vos mères d'autrefois ne portaient-elles pas aussi sur la tête de grandes coiffes blanches.

La face jaune du Chinois se transfigura :

— Oui... oui... tout petit... tout petit... Les Sœurs bonnes !... Leur grand chapelet faisait ding-ding !

L'abbé Yves se tourna vers sa sœur avec un sourire :

— Entends-tu ? dit-il, Pan-Koua lui même te trace la voie. Si Mlle de Kermario t'y autorise ; pourquoi ne le joindrais-tu pas aux Pieds-nus ? Il rapprendrait ce qu'il a oublié !

Bénédicte eut un geste d'assentiment, puis détournant son regard où brillait encore l'éclat humide des larmes, elle revint vers la table à thé.

Josette eût donné beaucoup pour savoir ce qui s'était passé entre leur hôte et son frère, mais elle avait trop le respect de celui-ci et de sa dignité sacerdotale pour songer à lui poser des questions quand ils seraient seuls.

Ils sortirent par la poterne. Le jeune prêtre prit la main de Marjolaine, toujours bondissante comme les lévriers, ses amis, et il dévala avec elle par le sentier rocheux où le parfum des œillets roses se mêlait à l'odeur du goémon.

Parmi les dons que Dieu lui avait départis, l'abbé Yves possédait à un haut degré ce tact naturel qui sait dire les paroles nécessaires à l'heure voulue ou se taire quand l'insistance serait inopportune. Il jugea inutile de revenir sur la visite à l'Abbaye et se contenta de signaler à sa sœur toutes les occasions de bien qui lui étaient offertes dans son exil de l'Isle-au-Roy.

Au moment du départ seulement, quand ils étaient déjà sur le môle, il posa la main sur le joli front qui se penchait vers lui, et avec un sourire qui disait toute sa tendresse de frère pour le jeune cœur troublé, il dit : « Bonne chance, petite pécheuse d'âmes ! »

Josette aimait trop son aîné pour négliger ses conseils. Comme le novice en robe blanche que ses yeux rencontraient chaque matin, elle s'appliqua à « obéir promptement et sans réserve ».

En renvoyant à Renée son journal, elle y joignit des paroles de sympathie, mais elle s'interdit tous les mots que sa dignité de femme, son respect filial lui prescrivait de retenir.

En revanche, elle se mit en grands frais d'éloquence pour convertir Pouldu et sa « cotériade »

à l'idée salutaire que le travail du dimanche éloignait les bénédictions divines, et, plus heureuse que Rozenn, elle eut la joie de gagner son procès, et de le gagner brillamment, un matin où la présence signalée d'un banc de sardines faisait sauter dans leurs barques tous ceux qui se souciaient plus de leur gain que des cloches appelant à la grand'messe.

Elle obtint aussi d'aider les Sœurs dans leurs pansements, et enfin elle eut la satisfaction très vive de voir Pan-Koua se mêler aux Pieds-nus, d'abord excités par cette nouveauté, un peu taquins et moqueurs, mais vite habitués à ce vieux camarade, et tout prêts à lui faire part de leur science neuve.

Il ne pouvait pas apprendre le catéchisme comme eux, mais quand on lui montrait les saintes images du grand album illustré, il savait fort bien reconnaître le « bon Jésus » et la Vierge sa mère, et le démon qui tente les hommes, et aussi le Pain qui est Dieu.

On eût dit que des cases longtemps fermées dans sa vieille mémoire se rouvraient, qu'il n'apprenait pas du nouveau, qu'il se souvenait...

Mlle de Kermario semblait se désintéresser de cette instruction religieuse. Un jour, pourtant, elle descendit sur la plage du Sphinx à l'heure où Josette s'y trouvait seule avec Marjolaine.

Elle était très pâle; de larges meurtrissures sous les yeux racontaient ses longues insomnies.

— Il me faut vous remercier, jeta-t-elle sur le ton un peu autoritaire qui était le sien. Pan-Koua est transformé depuis que vous vous occupez de lui... Il semble même que sa mémoire s'éveille.

Puis, comme pressée d'en finir, d'en arriver au véritable but de sa visite, sans transition elle demanda :

— Est-il vrai que ma nièce épouse ce grand industriel de la côte qu'on appelle Denis Trémorvan? Hier, aux Grands-Sables, plusieurs personnes l'ont affirmé à Gildas.

Josette ne crut pas devoir taire la vérité à celle qui avait le droit de la connaître; elle raconta que

Renée repoussait avec l'immense fortune qui s'offrait à elle, l'espoir, pourtant si doux, de rentrer en maîtresse au manoir de Kermario. Si elle restait à l'*Algue d'or*, c'était pour épargner la sensibilité d'Espérance, mais, dès qu'elle le pourrait, elle s'éloignerait, irait ailleurs chercher un gagnepain.

Du bout de son ombrelle, Mlle de Kermario creusait un trou dans le sable.

— Je suis contente qu'elle ait fait cela, déclara-t-elle en relevant la tête.

Il y avait dans son regard une douceur subite, la même expression qu'Yves y avait surprise lorsqu'il lui avait raconté l'héroïsme de son neveu.

Elle rejeta dans le trou le sable des bords comme si elle enterrait quelque chose. Puis presque gaiement, déjà loin, au tournant de rocher, elle jeta :

— Jolie Source, feriez-vous des miracles? Avec vous, je finis par croire possible l'in vraisemblable.

### XIII

C'était après le déjeuner : Marjolaine, installée au jardin, à l'ombre du grand figuier, jasait avec Pouldu qui repiquait des choux. Josette, seule dans sa chambre, écrivait à son père. Quelqu'un heurta à sa porte. Elle cria : entrez, et croyant que c'était Rozenn ou Annafk qui apportait le courrier, elle ne se retourna même pas.

Deux bras caressants l'enlacèrent... Elle poussa un cri de surprise et se leva presque tremblante : Renée de Kermario se tenait devant elle, souriante, le bonheur dans les yeux, tellement transformée qu'on l'eût crue touchée par la baguette d'une bonne fée.

— Je n'ai que peu de temps, raconta-t-elle, le bateau des Grands-Sables repart à trois heures. Mais je vous laisse ces deux lettres : lisez-les en

mon absence. Elle vous expliqueront le motif de ma venue... Telle que vous me voyez, je monte à l'Abbaye!

Mlle le Couëdic poussa une exclamation joyeuse :  
— Oh ! que je suis contente... Je vous accompagnerai jusqu'à la porte.

— C'est inutile ! Est-ce que je ne connais pas tous les chemins. J'aime mieux que vous lisiez. Il me tarde que vous partagiez notre espoir !

Josette se rassit devant la table à écrire et, pendant que les pas de son amie se perdaient dans l'escalier de bois, elle retira du large pli qui les réunissait les deux lettres offertes à ses méditations.

La première qui tomba sous ses yeux était fort courte : elle était tracée d'une écriture frémissante, redressée par endroits dans un effort de rigidité. Un prénom la signait : *Bénédicte*.

« Ma chère nièce, disait Mlle de Kermario. On m'a conté de toi et de ton frère des choses qui ont été bien douces à mon cœur. Depuis j'ai beaucoup réfléchi : peut-être ai-je été trop prompte dans mes jugements ? Je ne demande qu'à le reconnaître. Veux-tu venir jusqu'à moi ? Nous rechercherons ensemble le moyen d'en finir avec le malentendu qui nous a trop longtemps séparés... »

La seconde lettre était un vrai journal. Josette n'eut pas besoin de courir à la signature pour deviner l'auteur de ces lignes fermes et régulières qui dénotaient à la fois l'énergie et la spiritualité :

« Petite sœur, écrivait Alain, que d'événements depuis ma dernière lettre ! Ta vie, la mienne en seront profondément modifiées, et le coup de théâtre a été si imprévu que j'y vois bien la main divine. Mais procédons avec ordre ! Autrement, tu n'y comprendrais rien !

« Donc, il y a quinze jours environ, je reçois une lettre de mon ancien camarade, l'abbé Yves

Le Couëdic. Il revenait de l'Isle-au-Roy où il avait été reçu par notre tante Bénédicte. Celle-ci lui a raconté que le manuscrit de Confucius avait été vendu, quelque mois avant la guerre, par l'entremise d'un brocanteur juif de Lausanne au prince de Thuringe, qui — tu le sais, puisque tu avais assisté à la visite de celui-ci — le convoitait passionnément.

« L'individu qui avait conclu le marché avec le brocanteur se nommait Alain Benoît. Ma tante, prévenue contre moi, avait vu tout de suite, dans ces deux noms accolés, le pseudonyme trop transparent sous lequel je me serais dissimulé.

« Yves Le Couëdic, du reste autorisé à me rapporter cette conversation, en jugeait autrement : il y voyait plutôt la suite d'une machination fort bien ourdie où tout devait concorder à m'accabler ; il m'engageait à mener une enquête approfondie près du marchand de Lausanne, et, dès que je le pourrais, à examiner de très près la vitrine aux éléphants.

« Beaucoup de meubles chinois étant à secret, Ly-Chang, l'artiste incomparable, affilié à l'Allemagne par ses origines maternelles, pouvait bien, malgré son alibi, être l'auteur du vol. N'avait-il pas intérêt à jouer dans le jeu du prince de Thuringe ?

« Je ne pouvais pénétrer en Suisse, et l'aurais-je pu qu'il m'était impossible de quitter mon bateau, encore en réparation, mais un de mes camarades, prisonnier de guerre, est interné à Lausanne. Je lui écrivis aussitôt. Voici la note courte et précise qu'il m'a envoyée par son père, autorisé à lui rendre visite :

« *Lundi, interviewé ton fils d'Israël ! Une sale tête ! Impossible d'en rien tirer d'abord ! Je l'ai pris de haut, à la prussienne ! Excellent moyen pour réveiller les mémoires assoupies. J'ai obtenu alors le portrait exact du mystérieux Alain Benoît : grand, gros, blond, des lunettes d'or, parlant le français avec un accent teuton très prononcé... Enfin, le Boche dans toute son horreur ! Toujours à ta disposition si tu désires des renseignements complémentaires sur le personnage qui sent l'espion à plein nez ! »*

« Ma petite Renée, tout ne s'éclaire-t-il pas d'un jour singulier? Par des moyens que nous ignorons, Ly-Chang a volé ou fait voler le manuscrit de Confucius et il l'a vendu au prince de Thuringe. Son homme de paille a été l'un de ces Allemands avec qui — au dire même du négociant de la rue Bleue, et ceci est encore dans la lettre de l'abbé Le Couëdic — il entretenait des intelligences. Et ces messieurs m'ont fait l'honneur de choisir un nom de guerre qui aurait pu être le mien...

« Il faut que tante Bénédicte connaisse ces détails nouveaux... Je te charge de les lui communiquer. Et ne crains pas de passer à ses yeux pour une intrigante, essayant de ressaisir l'héritage perdu... Nous sommes riches, petite sœur, riches depuis hier soir! Tu vas penser sans doute que le soleil de Toulon me dérange l'esprit, il n'en est rien! Ecoute plutôt!

« C'était ce matin. Dans mon courrier, je découvre la lettre d'un notaire de la ville qui m'invitait à passer dans son étude pour une communication urgente. Mon service fini, je me rends à l'adresse indiquée, avec la vague inquiétude qu'une tuile nouvelle va me tomber sur la tête. Les gens déjà grêlés trouvent toujours que les nuages ont mauvaise apparence!

« Au lieu de cela, qu'est-ce que j'apprends? La veille, un pli cacheté a été déposé à l'étude par un monsieur à grande barbe grise qui ne s'est pas fait connaître. Ce pli contenait six cent mille francs en bons de la Défense nationale. Une lettre dactylographiée et sans signature les accompagnait. Je t'en envoie la copie. Tu verras ainsi que les six cent mille francs représentent les trois cent mille francs, volés jadis à mon père, grossis de leurs intérêts à cinq pour cent pendant vingt ans. Un remords tardif s'est éveillé dans l'âme du coupable, peut-être à l'heure dernière. L'inconnu à la barbe de patriarche ne doit être qu'une personne interposée, chargée de réparer une faute que la famille désire tenir secrète. Quoi qu'il en soit, nous voici riches, et, depuis ce soir, j'échafaude des rêves fous... Pour commencer,

nous achetons Kermario à M. Trémorvan qui n'y tient guère, ne s'en étant encombré que pour le mettre dans ta corbeille... Tu t'y installes et, de cette façon, le problème qui hantait tes nuits est résolu : tu quittes l'Algue d'or, et cependant tu ne t'éloignes pas de la pauvre petite flamme tremblante que ton départ pourrait brusquement éteindre. Enveloppée de la douceur de nos souvenirs, tu attends l'heure qui te donnera le compagnon que mes désirs appellent.

« Et moi, je puis aussi sourire à l'avenir, à moins que d'ici là quelque mine traitresse ne m'envoie par le fond...

« Réconcilié avec ma tante, jouissant d'une fortune personnelle, après la guerre, qui va bientôt finir, si j'en crois la mordante offensive du maréchal Foch, pourquoi ne songerais-je pas à fonder un foyer ? Et faut-il te nommer celle que je serais heureux d'associer à ma destinée ?

« Non, tu m'as compris sans paroles, n'est-ce pas ? Tout à l'heure, j'écrirai à Yves Le Couëdic pour le remercier, et, en même temps que je lui apprendrai l'étonnante aventure, je lui demanderai s'il croit possible la réalisation de mon rêve. »

Josette ne put aller plus loin, et cachant son visage en feu dans ses mains, elle fondit en larmes. Marjolaine, depuis un moment, remontée sans bruit, jouait dans un coin de la chambre avec ses poupées. Elle accourut, interdite :

— Oh ! M'amie, qu'as-tu ? Cette vilaine lettre t'a donc fait de la peine ?

— Oh ! non, ma chérie... Au contraire !

La petite feuilletait les pages qui, pour elle, ne représentaient encore que du noir sur du blanc.

— De qui elle est cette lettre ? demanda-t-elle. De maman ?

— Non...

— Alors, de M. l'abbé ?

— Non plus...

Et pour se débarrasser de la petite mouche importune, Josette dut avouer :

— Elle est du commandant de Kermario !

La figure de l'enfant s'illumina :

— Oh! il est gentil! Je l'aime bien... Il sait faire des bateaux en papier!

Puis, avec cet air futé des petits qui veulent glisser une idée dont ils sentent vaguement l'indiscrétion, elle ajouta :

— M'amie, est-ce que tu te marieras avec lui?

Oh! cette fois, Josette devint pourpre, mais bien loin de gronder sa filleule, elle l'enleva de terre et l'embrassa à l'étouffer.

Elle la renvoya ensuite à ses jeux et essaya de mettre un peu d'ordre dans ses idées : Yves lui avait recommandé de tenir son âme entre les mains, et cette âme, elle la sentait frémir comme un oiseau, près d'échapper aux doigts qui la retiennent...

Mais la situation n'était-elle pas bien changée ? L'abbé lui-même, quand il connaîtrait les sentiments d'Alain, ne serait-il pas heureux d'une union qui répondrait à tous les désirs de son amour fraternel ?

Et Josette remerciait Dieu : la jolie source bouillonnante débordait d'allégresse... Elle abandonnait la pierraille du désert pour courir parmi les prés en fleurs...

Juste à ce moment, la porte se rouvrit devant Renée de Kermario, mais une Renée si peu semblable à celle qui était venue, une heure auparavant, que le jeune cœur brusquement arrêta sa chanson joyeuse.

— Oh! que s'est-il passé? balbutièrent les lèvres déjà décolorées.

La sœur d'Alain se laissa tomber sur le fauteuil de paille qui s'offrait à elle et, le coude appuyé sur les feuilletts épars, elle voila ses yeux pour en cacher les larmes.

— Oh! balbutia-t-elle, comme les événements trompent nos pauvres prévisions humaines! Je m'imaginai que cette fortune imprévue aiderait à la réconciliation en prouvant à ma tante que, si nous désirions un rapprochement, c'était par affection et non par intérêt. Au lieu de cela, elle a encore élargi la déchirure! Tante Bénédicte inclinait d'abord vers l'oubli du passé. Elle aurait peut-

être même reconnu qu'elle avait soupçonné à tort un innocent, mais après avoir lu la lettre dactylographiée et sans signature dont Alain m'avait envoyé la copie, elle s'est redressée, de nouveau accusatrice : « Vous avez cru cela ? » m'a-t-elle dit, sans employer le *tu* familial. J'ai protesté aussitôt : « — Mais, ma tante, puisque mon frère l'affirme. Du reste, vous n'avez qu'à écrire au notaire de Toulon ! » Elle a haussé les épaules : « — Que m'apprendrait-il ? Ce qu'il sait lui-même ! Rien ! » Et alors, sur un ton saccadé qui faisait mal à entendre, elle m'a déclaré que ce qui se passait, elle l'attendait malheureusement depuis longtemps : Alain avait eu l'habileté de ne pas étaler tout de suite la fortune qu'il avait retirée du manuscrit. Après avoir payé ses dettes, il avait placé le reste en lieu sûr... En temps de guerre, certains bénéfiques industriels sont énormes... Aujourd'hui, la somme considérablement grossie, osait se montrer au grand jour sous un déguisement qui la rendait méconnaissable, mais le piège était enfantin... Un esprit averti ne pouvait s'y laisser prendre ! On était brouillés... On le demeurerait !...

— J'ai eu beau insister, sanglota la jeune fille, défendre l'honneur de mon frère, elle ne s'est pas laissé convaincre, et je suis partie, de peur que la colère ne mit à mes lèvres des mots que j'eusse regrettés ensuite ! C'est chose certaine à présent ! Ma tante ne consentira à croire que lorsque la vérité lui sera nettement démontrée... Or, pour cela, que faudrait-il ? Connaître le nom du mystérieux voleur de notre père, abattre le rideau de fer qui nous sépare de l'Allemagne et retrouver Ly-Chang, peut-être aussi rendre la mémoire à Pan-Koua ! Autant d'impossibilités ! Du moins, à l'heure actuelle ! Et, ce soir, je repars désolée à l'idée du chagrin que je vais causer à mon pauvre frère !

Une demie sonna à la pendule. Renée tressaillit, son regard trouble de larmes chercha la montre qu'elle portait au poignet.

— Trois heures bientôt ! s'écria-t-elle. Il est temps que je parte ! Josette, vous prierez pour

nous, et lorsque je serai installée à Kermario, — ce qui ne tardera pas, car j'ai hâte de quitter l'Algue d'or, — vous viendrez m'y voir.

Mlle Le Couëdic ne répondit pas : sa gorge était serrée... A cette heure, où Alain retombait sous l'accusation infamante, elle eût voulu lui envoyer de la consolation et de l'espoir, l'assurer tout au moins de son inébranlable confiance, mais l'abbé Yves lui avait rappelé le respect de l'autorité paternelle et, avant de savoir ce que penserait M. Le Couëdic, elle défendait à ses lèvres les mots qui engagent.

Ce fut Marjolaine qui devança les événements :

— Mamoiselle, dit-elle en offrant à baiser son joli front, tu diras au commandant que m'amie a pleuré en lisant sa lettre...

Et, bien que Josette essayât de l'arrêter, de la renvoyer à ses poupées, elle continua :

— Et puis, tu lui diras aussi que je voudrais bien qu'il soit le mari de m'amie, parce qu'il me ferait, tous les jours, des bateaux en papier.

Renée leva son regard encore humide vers le visage empourpré de son amie.

— Oh ! murmura-t-elle, les mains jointes dans un geste de supplication. Ne dites rien ! Laissez-moi emporter cette espérance. Elle adoucira sa peine...

Elle prit sur la table les feuillets épars, et sans un autre adieu, elle gagna l'escalier de bois, suivie par Marjolaine qui redescendait au jardin.

Josette, restée seule, pleurait à son tour, mais ses larmes étaient des larmes de joie et d'espérance... La nuit pouvait l'environner, elle croyait à l'aube ! Dieu permettrait un miracle, comme pour la France sur laquelle, après des jours de recul et d'épouvante, passait un souffle divin, précurseur de la Victoire...

Le soir, on heurta encore à la porte de Josette. Cette fois, c'était Annaïk toute rougissante : son promis venait d'arriver sur une barque de pêche qui l'avait traversé, et elle désirait le présenter tout de suite à Mademoiselle.

Mademoiselle ne demandait pas mieux, car elle espérait bien que le matelot parlerait de son commandant.

Elle ne fut pas déçue. Hoël, un grand et beau garçon, d'abord un peu intimidé, tournant et retournant son béret entre les doigts, se remit vite devant l'accueil charmant qu'il recevait et il raconta sa vie de bord...

Oh ! sans grands détails, par phrases courtes, souvent incomplètes, mais cependant saisissantes !

Un à un, il refit les récits déjà esquissés par Annaïk ou Rozenn : nuits de tempête pendant lesquelles on avait cru tout perdu, poursuites de sous-marins, captures de bateaux turcs ou autrichiens, malheureux Libanais, disputés à l'ennemi et à la mer mauvaise, à qui l'on abandonnait jusqu'à son dernier biscuit, débarquements clandestins sur la côte où l'on risquait sa peau si l'on était surpris !

À chaque tournant des récits, le nom d'Alain reparaisait. Quand le jeune matelot le prononçait, involontairement, il prenait l'attitude du respect. Le commandant, on le devinait, c'était pour lui un ami, un père, presque un dieu, celui qui protège et qui sauve, à qui l'on s'abandonne parce qu'on sait bien que, quoi qu'il arrive, il ne vous mènera jamais qu'à l'honneur.

Il était si bon, le commandant ! Rien que de l'approcher, les plus mauvais changeaient ! Témoin l'ancien voleur, devenu son matelot ! Le camarade qu'il avait volé tombe sous le feu des batteries turques. Alors qu'est-ce qu'il fait ? Sans rien dire à personne, il envoie tout son pécule à la veuve, restée seule avec six petits enfants. Et lorsqu'on apprend ça, qu'on veut lui serrer la main, il répond :

— Laissez-moi tranquille ! C'était mon devoir !

La bonté du commandant avait déteint sur lui !...

Des larmes brillaient dans les yeux de Josette. Les promis s'en aperçurent, et, lorsque la porte se fut refermée sur eux, avant de descendre l'escalier de bois, dans un sourire qui en disait long, ils échangèrent leur pensée...

## XIV

Bénédicte était au travail : un article sur l'influence française en Syrie que lui avait demandé une grande Revue. Malgré l'intérêt du sujet, elle écrivait avec lassitude, presque sans goût. Et, depuis quelque temps, il en était souvent ainsi : elle ne se plaisait plus dans le cabinet où, jusqu'ici, elle se réfugiait comme dans une tour d'ivoire pour échapper aux bruits et aux soucis du dehors.

Il était cependant bien joli le décor, voulu jadis par l'amiral de Kermario, pour ses dernières années studieuses et retirées. Deux larges baies en opposition l'éclairaient : l'une regardait l'horizon infini de la mer, l'autre, ce coin de Port-Bénit où pointait le pignon des Pouldu.

Comme mobilier, du bambou, des soieries chatoyantes, çà et là, une potiche, un bronze, un paravent, en somme le musée d'en bas en diminutif, mais un musée où ne trônait pas un seul Bouddha, où la place d'honneur, au-dessus de la table à écrire, était réservée à un grand crucifix d'ivoire, œuvre patiente d'un néophyte chinois.

Souvent, depuis que son cœur s'était fermé à tous les amours, la nouvelle maîtresse du lieu avait eu la tentation d'évincer l'Hôte divin, dont le doux regard tombait sur elle, chaque fois qu'elle levait les yeux : elle n'avait pas osé, mais elle évitait la rencontre en gardant le front baissé ou bien en ne cherchant que l'échappée lumineuse sur l'immensité bleue ou grise qui, aux confins de l'horizon, se confondait avec le ciel.

Ce jour-là, tout était sombre : l'eau houleuse, le ciel de plomb, l'âme de Bénédicte. L'inspiration ne se montrait pas plus que le soleil ! Et, dans un geste impatient, l'auteur jeta sa plume.

On frappait à sa porte ! Tant mieux ! elle échapp-

perait à ses pensées. Gildas parut, l'air embarrassé, un plateau à la main :

— Il y a en bas un monsieur qui insiste pour être reçu par Mademoiselle.

— Sans doute, il désire visiter le musée. Ne lui avez-vous pas dit que, depuis la guerre, je n'en accorde l'autorisation à personne ?

— Je le lui ai dit, Mademoiselle, mais il m'a répondu que le musée n'était pas le but exclusif de sa visite, qu'il avait besoin d'entretenir Mademoiselle. D'ailleurs, voici sa carte !

Bénédicte lut :

### PIERRE LE COUEDIC

*Ingénieur en chef de la Compagnie des Chemins de fer d'Orléans.*

Le père de Josette ? Que lui voulait-il ?

— Faites monter ! ordonna-t-elle.

Le visage rasé du vieux serviteur exprima la surprise, presque l'ahurissement : Mademoiselle ne recevait jamais personne dans son cabinet. Que signifiait une pareille dérogation à ses habitudes ?

Néanmoins, il ne se permit aucune observation et referma sans bruit la porte. Un peu fébrilement, Bénédicte réunit les feuillets épars sous une tortue de bronze, puis, le cœur agité de battements fous, dont elle ne distinguait pas très bien la cause, elle guetta le pas décidé qui gravissait l'escalier en spirale : celui qui arrivait semblait monter à l'assaut d'une position difficile.

Et Bénédicte n'en douta plus lorsqu'elle le vit entrer, le front haut sous les cheveux drus, le regard incisif, le nez droit, la moustache forte, le menton résolu, donnant par son aspect physique l'impression très nette d'un caractère fort et bien équilibré qui ne se plait pas dans le vague, dans le fugitif ou l'impersonnel.

Tout en Mlle de Kermario se raidit comme pour se préparer à une lutte prochaine, et le salut compassé qui répondit à la respectueuse inclination du visiteur trahit les dispositions hostiles.

M. Le Couëdic ne s'en troubla point :

— Mademoiselle, commença-t-il aussitôt, en

homme pressé dont tous les instants sont précieux et qui désire ne pas les gaspiller en discours inutiles, pardonnez-moi d'avoir insisté pour être reçu. Vous m'excuserez, dès que vous saurez qu'il s'agit de l'avenir de ma fille. Par l'entremise de mon fils, l'abbé Yves, le commandant de Kermario m'a pressenti au sujet de mon attitude s'il me demandait la main de Josette. J'ai pris des renseignements au ministère, près de vieux camarades d'école, aujourd'hui amiraux. Tous s'accordent pour dire que votre neveu est un officier des plus distingués dont la haute valeur morale égale la belle intelligence, et cependant, par mon fils d'abord, par ma fille tout à l'heure, je sais que vous lui refusez votre estime, et pour quelle raison vous la lui refusez. Si le projet dont nous parlons devait prendre corps, il me déplairait beaucoup que mon futur gendre restât soupçonné d'une vilénie dont — j'en suis certain — tous ceux qui le connaissent le déclareraient incapable. Alors, je suis venu examiner avec vous les faits sur lesquels vous basez votre accusation...

Mlle de Kermario était encore debout, et très pâle. D'un geste, elle invita l'ingénieur à s'asseoir, et s'assit elle-même : ses jambes ne pouvaient plus la soutenir.

— Ces temps-ci, avoua-t-elle, j'aurais été disposée à m'attendrir, à pardonner...

— Pardonner n'est pas le mot, mademoiselle. Le commandant vous demande seulement justice.

— Cette justice, comment pourrais-je la lui accorder quand toutes les présomptions l'accablent !

— Toutes ? Est-ce bien sûr ? N'avez-vous jamais soupçonné Ly-Chang, l'habile contrefacteur dont on m'a esquissé la figure inquiétante ?

— Mais il n'était plus dans l'île quand le vol a été commis.

— N'y aurait-il pas laissé un complice ?

— Il faut admettre alors que ce complice est entré à l'Abbaye à l'aide de fausses clefs ? Qu'il a ouvert la vitrine par des moyens seulement connus de lui et qu'il est reparti sans que personne l'ait vu,

sans que les chiens aient aboyé? Tout cela me semble assez invraisemblable!...

— Pourquoi, mademoiselle? L'Isle-au-Roy était, avant la guerre, infestée d'Allemands camouflés en Belges ou en Suisses. L'un d'eux peut fort bien avoir fait le coup après le départ de Ly-Chang, et sous l'instigation de celui-ci, et s'être chargé ensuite de négocier l'affaire à Lausanne, sous le nom d'Alain Benott.

— En ce cas, monsieur, nous ne connaissons jamais la vérité. Les voleurs ont dû regagner l'Allemagne...

— Avons-nous besoin de les retrouver pour justifier le commandant?

— Il y a quelques semaines, monsieur, je vous le disais tout à l'heure, je glissais sur la pente de l'indulgence; j'étais disposée à admettre tout ce qu'on aurait voulu. Une brise tiède avait passé sur mon âme où ne cherchaient qu'à s'ouvrir de belles fleurs d'espérance, et puis, à l'improviste, un coup de vent glacial a flétri les boutons à peine éclos: cette étrange histoire de restitution!

— Bien que je n'envisage pas l'événement au même point de vue que vous, mademoiselle, je ne vous cache point qu'il m'a fait hésiter à tenter la démarche d'aujourd'hui. Je craignais de n'être pas compris, d'être mis au rang de ces parents, désireux avant tout de se débarrasser de leur fille en faveur d'un homme qui possède quelque fortune... Or, tout autre est ma pensée. Jeune, j'ai préféré l'honnêteté laborieuse à l'argent et j'ai toujours prêché cette doctrine à mes enfants... Mais le commandant de Kermario est une belle figure de chrétien et de Français. Il aime ma fille, et celle-ci ne le voit pas sans sympathie. Mon devoir de père est donc de faire tout ce qu'il est en mon pouvoir pour éclaircir le mystère qui pèse sur le bonheur futur de ces enfants... Revenons-en à la restitution! Mon fils, l'abbé, croit fort probable que, sur le point de mourir, le coupable ait voulu réparer sa faute. D'après le dossier de l'affaire qui, à l'époque, m'a passé par les mains, le voleur n'était pas un escarpe ordinaire. Le seul témoin qui l'eût remarqué —

Fromentec, le père de cette petite Marjolaine qui est la filleule de ma fille — assurait qu'il était très élégamment vêtu...

— Oui, je me souviens... On a même beaucoup parlé de la bague qu'il portait au petit doigt de la main droite, une agate d'un blanc laiteux, légèrement bleuâtre, sur laquelle était gravée une femme ailée, tenant une couronne d'une main, des palmes de l'autre...

— La Victoire, à n'en pas douter ! On eut le tort de beaucoup trop parler de cette bague dans les journaux. Son propriétaire s'empressa de la détruire ou de la faire disparaître. Ce qui est certain, c'est que jamais la piste ne fut retrouvée, et que je ne perdrai pas mon temps à la rechercher. Je préfère vous poser des questions plus directes, mademoiselle. Lorsque votre neveu était enfant, adolescent, avez-vous relevé chez lui des traits de caractère prouvant des tendances à être indélicat, ou dépensier, ou simplement intéressé ?

— Non, monsieur... Jamais !

— Présentait-il un caractère faible, susceptible de se laisser entraîner ?

— Tant que je l'ai gardé auprès de moi, j'ai eu au contraire à lutter contre une volonté trop arrêtée pour un enfant. En cela, il me rappelait son père, si loyal, si bon, mais dont notre mère disait : « On le briserait plutôt que de le faire céder quand il croit une chose juste... »

— En somme, les qualités l'emportaient sur les défauts ! Et ces qualités, pensez-vous, mademoiselle, qu'on puisse les perdre du soir au lendemain dans une heure de tentation ?

— A Toulon, on me l'a affirmé... on m'a cité d'autres exemples !

— Qui *on* ? s'écria M. Le Couëdic en se levant brusquement comme pour mieux dominer son interlocutrice : de mauvais camarades qui jaloussaient celui dont l'avenir promettait d'être plus brillant que le leur, des mères dépitées de l'indifférence qu'il montrait pour leur fille, ou encore quelque vieil amiral célibataire, rhumatisant et sceptique... Mais avez-vous interrogé les chefs

de votre neveu ? Les amis sérieux chez qui il fréquentait ? Non ! De peur qu'on ne soupçonnât le motif de votre enquête, vous l'avez menée sans bruit, par questions insidieuses, recueillant au vol des mots, des appréciations, jetés au hasard par des langues intempérantes, et avec toutes ces pierres de rebut vous avez bâti une certitude... Mais quand je vous demande un fait... un seul sur quoi échafauder votre accusation, vous ne pouvez m'en offrir aucun si ce n'est que votre neveu est le dernier qui ait vu le manuscrit dans la vitrine. Et moi je vous réponds : « Ceci n'est pas suffisant ! Vous auriez dû ne pas vous en tenir là, ne pas vous arrêter aux propos d'un vulgaire employé de la Sûreté, mais confier l'affaire à un habile détective. Il vous eût sans doute débrouillé l'écheveau emmêlé. A l'heure actuelle, il est un peu tard. La guerre rend toute enquête impossible. Nous ne pouvons établir l'innocence du commandant de Kermario qu'en posant d'abord cet axiome : « On ne doit pas accuser sans preuves un homme qui n'a jamais failli à l'honneur. » Et en concluant à priori : « Dans le passé, comme dans le présent, nous ne relevons chez le commandant de Kermario aucune faute contre l'honneur, donc, avant de l'accuser, il convient de chercher ailleurs le coupable. » Et c'est ce que j'ai l'intention de faire par mes propres moyens !

Emporté par sa logique serrée de mathématicien, M. Le Couëdic ne voyait plus que l'idée qu'il poursuivait.

Soudain, il s'arrêta ; il venait de s'apercevoir que des larmes coulaient sur les joues de Mlle de Kermario :

— Oh ! mademoiselle, balbutia-t-il, troublé comme tous les hommes qui voient pleurer une femme, pardonnez-moi, je suis un peu rude quelquefois. Je ne sais pas taire ma pensée.

Elle leva sur lui son regard mouillé :

— Je vous remercie, murmura-t-elle, la voix frémissante, vous m'avez fait du bien ! Dans mon âme, vous avez ouvert une porte à l'espoir ! Jusqu'ici, je me répétais : « Le coupable, c'est lui, ce

ne peut être que lui... Mais s'il avoue cette faute de jeunesse, je la lui pardonnerai... » Solution misérable ! je sentais bien que je ne pourrais pas lui rendre mon estime, que, toujours, au fond de moi-même, je lui reprocherais d'avoir tu son péché et continué les gestes extérieurs de la foi !... S'il est innocent comme vous me l'affirmez, tout change d'aspect, au contraire, et c'est à genoux que je lui demanderai pardon de l'avoir martyrisé. Il en coûtera peut-être à mon orgueil... Mais pour me rendre la paix, il n'est pas d'autres moyens...

Des larmes recommencèrent de couler sur les joues pâlies. M. Le Couëdic laissa passer quelques instants pendant lesquels, dans le cabinet de la tour, on n'entendit plus que le grondement furieux de la mer se brisant sur les rochers de la côte, puis, après avoir consulté sa montre, il dit :

— Mademoiselle, vous allez me trouver dur encore, brutal même, mais, dans une heure, je dois prendre le bateau des Grands-Sables : demain soir, il faut que je sois à Périgueux. Ne pourriez-vous pas me montrer la vitrine qui contenait le manuscrit ? Je désirerais l'examiner.

La forme était respectueuse, mais la voix parlait d'autorité. Mlle de Kermario obéit, elle souleva la lourde soie d'argent qui voilait la porte et, par l'escalier en vis, le cloître festonné de vigne rouge, elle conduisit son hôte au musée.

L'ingénieur savait concentrer son esprit sur une seule idée : il ne s'attarda pas aux bagatelles. En vain les mandarins aux yeux d'émail, les bouddhas ventrus, les dragons de bronze l'appelèrent-ils au passage : il ne leur accorda même pas un regard. Il suivait son guide comme un médecin qui va droit au chevet du malade dont l'état réclame ses soins.

Lorsqu'ils furent en face du meuble en bois précieux d'où s'exhalait l'étrange odeur citronnée, il déposa son chapeau, toujours comme un médecin qui se dispose à ausculter son client, et d'un geste précis, il enleva ses gants.

En même temps, il regardait la vitrine comme s'il voulait en traverser les parties massives.

— D'après la description de ma fille, je pensais bien la trouver ainsi, déclara-t-il. Un de mes amis, qui a été ministre de France à Pékin, possède presque la pareille et, dernièrement, il m'a montré le très ingénieux mécanisme qui permet de l'ouvrir sans toucher à la serrure. Nous allons voir si celle-ci en est également pourvue.

Il monta sur l'estrade, se pencha, s'accroupit, se releva, touchant une sculpture par-ci, une autre par-là. Finalement, il tira de sa poche une lampe électrique et en promena l'ampoule lumineuse sur tous les reliefs du bois.

— Les joints sont admirables de précision, déclara-t-il en se redressant. Il est impossible de les soupçonner. Force nous sera donc de tâtonner !

Il essaya d'abord de faire jouer les motifs sculptés qui, chez son ami, déclenchaient le mécanisme. Rien ne broncha. Il modifia ses batteries, s'attaqua à d'autres parties du meuble. La sueur perlait à son front. Ses sourcils se fronçaient. Bénédicte osait à peine respirer ; elle sentait que son compagnon ne travaillait pas au hasard, mais qu'il cherchait la solution du problème en s'appuyant sur des données précises, connues de lui.

Soudain, comme il tirait sur la défense gauche de l'éléphant de droite, un craquement se fit entendre. L'ingénieur tira un peu plus fort... Sans succès !... Alors, mû par une inspiration de mathématicien qui lui faisait rechercher dans le secret une certaine homogénéité, il saisit la défense droite de l'éléphant de gauche. Un fracas lui répondit : une paroi de la vitrine venait de s'abattre, comme la tablette d'un secrétaire, saupoudrant ses habits de fine poussière odorante.

Il recula en s'époussetant.

— Ce qu'il fallait démontrer ! dit-il simplement.

Et il prit son mouchoir pour s'essuyer le front.

Le saisissement de Mlle de Kermario était si grand que, pour ne pas tomber, elle dut se retenir au mandarin habillé d'or, seul témoin du vol, qui semblait toujours rire en dedans de tout ce qu'il savait et qu'il ne révélait pas.

— Oh ! murmura-t-elle, dire que j'ai toujours ignoré ce mécanisme secret !

— D'autres ne l'ignoraient point, mademoiselle, vous pouvez en être sûre ! Pour peu que vous ayez confié, un jour, ce meuble à Ly-Chang, il aura su le découvrir.

— Vous éveillez en moi un souvenir, monsieur... Pendant que cet homme était ici, Pan-Koua brisa maladroitement une dent de l'éléphant de droite. Je vidai la vitrine et enlevai les battants de leurs gonds pour que Ly-Chang pût emporter le meuble dans son atelier...

— Et, sans doute, ce Chinois emboché s'amusa beaucoup de vos inutiles précautions ! grommela M. Le Couëdic qui, par un mouvement inverse, remettait en place le panneau rabattu.

Il reprit ensuite son chapeau, ses gants, comme si, l'auscultation achevée, il n'avait plus qu'à ordonner les remèdes nécessaires à la guérison.

— Mademoiselle, je ne puis rester davantage. Permettez-moi de prendre congé de vous. J'espère vous laisser ébranlée. Je n'ajouterai qu'un mot qui fixera nettement le motif de ma visite : la réconciliation que je désire entre vos neveux et vous n'a que l'honneur pour seul but. Car ma fille n'est pas seulement intéressée dans la question, mon fils Michel pourrait bien l'être également. Si ces quatre enfants étaient ici, ils vous diraient comme moi, mademoiselle, que le commandant de Kermario ne réclame de vous que votre estime... D'accord avec sa sœur, et pour que vous ne puissiez pas croire à leur cupidité, il désirerait même que vous disposiez de votre fortune en faveur d'œuvres charitables et que vous offriez à la France les plus belles pièces du Musée. Je suis absolument de cet avis, et c'est là-dessus que je vous laisse, mademoiselle, en vous priant d'excuser le sans-gêne de ma visite et la trop grande brièveté de mes paroles.

Il s'inclina pour baiser la main qu'elle lui tendait, un geste qui étonnait chez cet homme pratique, à la voix nette, aux yeux profonds et scrutateurs,

mais qui révélait la bonté naturelle, que les humbles de la Compagnie savaient vite découvrir.

Mlle de Kermario n'alla pas plus loin que le cloître : elle remit son hôte aux soins de Gildas qui apportait à celui-ci le vêtement caoutchouté, déposé en entrant, et chancelante, les yeux troubles, butant contre les marches de l'escalier, elle regagna son cabinet de travail.

Un rayon de soleil avait percé les nuages ; il caressait le front du Christ d'ivoire, lui communiquait un semblant de vie.

Celui qu'elle avait cherché en vain au puits de Jacob l'attendait dans sa propre maison. On eût dit qu'Il l'appelait d'un sourire miséricordieux et doux.

Elle tomba à genoux, le front contre la table.

— Seigneur, sanglota-t-elle, faites que je croie !

## XV

M. Le Couëdic ne sortit pas par l'entrée principale : sa fille l'attendait sur la plage du Sphinx. Il gagna la poterne, escorté par le vieux Breton et les chiens bondissants.

Tout en marchant d'un pas rapide, il regardait autour de lui avec des yeux habitués aux enquêtes, pour lesquels tout détail a son prix. Les chaperons des murs n'étaient pas défendus. On pouvait facilement les escalader. Les lévriers blancs n'aboyaient pas aux étrangers : ils ne qu'étaient que des caresses. Avec un morceau de sucre, on devait gagner leurs cœurs et obtenir leur silence... Enfin le gravier des allées ne gardait pas la trace des pas... Le complice de Ly-Chang avait eu beau jeu.

Devant le jardin chinois, l'ingénieur fit une courte halte. Ce n'était pas pour admirer les ormeaux nains, ni le pont rustique, mais bien pour plonger au fond des yeux de Pan-Koua.

Ces bons yeux n'exprimèrent d'abord que l'éton-

nement : ils se demandaient quelle était cette figure d'homme, que, jamais, ils n'avaient rencontrée.

Gildas expliqua en souriant :

— Monsieur est le père de Mlle Josette.

En même temps, il indiquait la plage où la jeune fille, son voile claquant au vent, suivait le bord de l'eau.

La large face jaune se dérida :

— Mlle Josette... oui... oui.

Et mettant le doigt sur le ruban rouge qui décorait la boutonnière de l'ingénieur, le Chinois ajouta :

— Un mandarin, le père de Mlle Josette, un grand mandarin ! Moi... lui montrer mon jardin.

— Je n'ai pas le temps ! protesta M. Le Couëdic en souriant.

— Si... si...

La grosse main souillée de terre l'entraîna par le dédale puéril des allées jusqu'à la pagode de rocaïlle, et, là, le força à courber sa haute taille pour en admirer l'intérieur, surtout le plancher fait de lattes, adroitement ajustées, dont il était très fier ; puis il cueillit un œillet rose, le plus beau du parterre, pour « Mademoiselle Josette, bien bonne », et, avec force saluts, sourires, paroles vo'ubiles, à travers le bois de pins, il accompagna le visiteur jusqu'à la poterne.

— Celui-ci est un grand naïf, pensa l'ingénieur en dévalant le sentier de la falaise. Il a pu être dupe. Il ne doit pas être complice !...

Josette et Marjolaine, enveloppées de manteaux caoutchoutés, accoururent au-devant de lui, et les beaux yeux d'azur de la première l'interrogèrent avec anxiété, mais il ne s'attarda pas en explications : il demanda seulement :

— Petite, consentirais-tu à te séparer de ta filleule pour vingt-quatre heures ?

— Oh ! oui, papa, si c'était nécessaire !... Annaïk viendrait coucher dans ma chambre...

— As-tu le pied marin ?

— Je le crois...

— Tant mieux !... Car, malgré le coup de soleil de tout à l'heure, le temps est mauvais, la mer, houleuse... Une tempête se prépare pour cette nuit. Mais enfin, si tu es brave, je t'enlève... Tu désires sans doute savoir dans quel but ? Voici ! En admettant que le bateau n'ait pas de retard, j'aurai une heure à passer aux Grands-Sables, avant de prendre le train de Vannes... Cette heure, je voudrais l'employer à faire la connaissance de Mlle Renée de Kermario dont Michel m'entretient dans toutes ses lettres... Tu me servirais d'introductrice, mais à la condition que ton amie puisse t'hospitaliser jusqu'à demain.

Josette avait rougi jusqu'au front :

— Oh ! elle ne demandera pas mieux ! se hâta-t-elle d'assurer. Elle m'a invitée plusieurs fois, et de façon très pressante, mais j'hésitais à accepter cette invitation, ne sachant pas si vous m'approuveriez...

— Je t'approuve d'avoir été prudente... A ton âge, on ne doit pas s'embarquer avant d'avoir consulté le pilote sur la direction du vent.

— Et quel est l'avis du pilote, père !

— Il estime que le vent souffle dans tes voiles et te poussera au port...

De rouge qu'elle était, la jeune fille devint pâle ; il lui semblait que son père lui répondait nettement :

— Je ne crois pas à la culpabilité du commandant de Kermario !

Autrement, tel qu'elle le connaissait, intransigeant sur toutes les questions de délicatesse et d'honneur, il ne lui eût jamais proposé de l'accompagner au Manoir.

Elle eût voulu en savoir davantage, questionner, mais il passa une main sous son bras, prit de l'autre Marjolaine et, à longues enjambées, ramena chez les Pouldu marraine et filleule.

A peine laissa-t-il le temps de quelques recommandations essentielles ! L'enfant se pendait au cou de sa chère M'amie ; il l'en détacha pour la remettre aux mains de Rozenn...

— Allons ! Allons ! dépêchons-nous !

On se disposait à relever la passerelle lorsque les voyageurs atteignirent l'embarcadère.

— Je n'ai pas même un petit sac ! remarqua Josette, une fois assise sur le pont, à un endroit que le rouf abritait du vent d'ouest.

Son père eut un geste qui voulait dire :

— Pour arriver à l'heure, il faut consentir à des sacrifices.

Et ce geste traduisait bien l'impression de la jeune fille, la certitude qu'une force supérieure la prenait par la main, la bousculait presque pour la conduire vers sa destinée.

La mer glauque, le ciel menaçant dont le soleil n'avait pas eu raison, ne l'effrayaient point. Ne savait-elle pas qu'il suffit d'un coup de vent pour emporter les nuages ?

Un à un les passagers descendirent dans le salon. Le vide se fit autour du père et de la fille. M. Le Couëdic raconta alors sa visite à l'Abbaye et sa découverte du secret de la vitrine.

— Ceci change complètement l'aspect de l'affaire, expliqua-t-il. Alain de Kermario parti, un autre a pu s'introduire dans le parc et le musée à l'aide de fausses clefs et dérober le manuscrit. J'incline toujours pour le complice de Ly-Chang, car, après avoir vu Pan-Koua et Gildas, je ne saurais retenir contre eux aucune présomption.

Josette écoutait, un peu penchée en avant, de l'ardeur dans les yeux.

— Père, croyez-vous que Mlle de Kermario soit ébranlée par les résultats de votre première enquête ?

— J'en suis certain. Elle paraissait fort émue et je regrettais de la laisser seule. Mais le moyen de se pencher longuement sur les âmes quand la vie vous emporte !

Il y eut un silence. Josette avait resserré son manteau autour d'elle. Elle avait froid, tout d'un coup, et ce froid ne venait pas du large, mais plutôt de son cœur troublé. Les grands oiseaux blancs dont les ailes lourdes rasaient la crête des vagues annonçaient la tempête. Venaient-ils lui dire aussi que sa jeunesse insouciante était finie, que, désor-

mais, elle aurait à lutter, à souffrir? Et que, comme les soldats qui tombaient au front, jamais elle ne connaîtrait l'ivresse de la victoire.

Elle regarda l'horizon très sombre; il lui représentait l'avenir. Les nuages amoncelés, chargés de menaces, c'était le doute insultant, les impossibilités auxquelles on se heurterait, c'était aussi la guerre et toutes ses incertitudes.

Pourtant, elle ne songeait pas à reculer. Elle gardait sa foi dans le retour du soleil. Un jour ou l'autre, la lumière, un moment obscurcie, reparaitrait. Comment? Elle ne savait point! Mais ce dont elle était bien sûre, c'est qu'Alain n'était pas coupable.

M. Le Couëdic avait repris :

— Au cours de notre conversation, j'ai affirmé à Mlle de Kermario que tu partageais la façon de voir de ses neveux. Ceux-ci veulent renoncer complètement à l'héritage de leur tante afin qu'on ne puisse attribuer à un motif d'intérêt leur désir de réconciliation.

— Oh! père, que c'est bien à vous d'avoir parlé pour moi... Je suis si heureuse de cette noble pensée de Renée et de son frère, non point qu'elle m'étonne — ils ne pouvaient penser autrement — mais parce que, plus que toute autre, elle touchera le cœur de Mlle de Kermario, si sensible, si impressionnable, sous son enveloppe de froideur.

Des larmes de fierté joyeuse brillaient dans les yeux bleus. L'ingénieur détourna son regard vers l'étendue houleuse qui, à l'horizon, se confondait avec les menaces du ciel. Il était trop énergique pour attrister de sa peine l'enfant qu'il sentait frémissante devant l'amour entrevu, mais tout ce qu'il y avait en lui de tendresse contenue souffrait à l'idée du foyer vide et silencieux que lui rendrait l'après-guerre.

Josette pensait, envolée de nouveau vers l'espoir :

— Le soir des Gothas, je pleurais presque d'être renvoyée de Paris. Je ne me doutais pas que j'allais vers ma destinée! Jolie-Source, ma belle, pourquoi

régimbais-tu ? Pourquoi ne voulais-tu pas t'abandonner aux mains divines ?

Et, haut, elle ajouta :

— Père, vous m'aviez dit que, partout, je trouverais du bien à faire. A l'Isle-au-Roy, la besogne ne m'a pas manqué.

Il sourit, de ce sourire qui était le sien, à peine indiqué, un peu triste, et qui, pourtant, réchauffait ses interlocuteurs.

— Partout où tu iras, il en sera de même, ma fille. Notre devoir strict est de rayonner autour de nous.

Il se leva. Le bateau, pris par le courant qui passe entre l'île et la terre, commençait à rouler terriblement et un changement de direction laissait à découvert le coin abrité. Le vent devenait fort. Les lames balayaient l'avant. La mer était blanche comme de la crème fouettée.

— Mieux vaut descendre, conseilla le père.

Et jusqu'à l'arrivée, trop serrés dans le salon étroit qui sentait la roque et le lait aigri, et où des oreilles curieuses étaient aux écoutes, ils ne parlèrent plus que de choses indifférentes...

Sur le quai, une victoria, attelée d'un cheval à la triste figure, s'offrait aux voyageurs.

— A Kermario, vite ! jeta M. Le Couëdic au vieux cocher.

Ils prirent le chemin le plus court, celui qui longeait la côte. Le vent de tempête rabattait les traînées de vapeurs soufrées ; on eût cru que le sable fumait.

Les femmes se hâtaient d'achever la besogne du jour. Les muscles de leurs membres nus se tendaient sous l'effort. Le panache charbonneux de la haute cheminée se confondait avec le ciel d'encre. Il y avait dans l'air comme une attente tragique de la tempête approchante.

Les voyageurs eurent bientôt atteint leur destination. Josette eut de la peine à reconnaître Kermario : la grille avait été repeinte. On avait arraché les affiches de vente. L'herbe avait disparu de la grande allée. Les feuilles mortes du dernier automne ne flottaient plus sur l'étang. Les fenêtres

largement ouvertes annonçaient le retour des maîtres ! Le vieux gardien, épanoui, triomphant, vous en donnait la certitude...

Il ouvrit avec empressement la porte du vestibule devant les visiteurs. Des roses embaumaient l'air, des oiseaux chantaient dans une cage. Une âme nouvelle avait rendu la vie à la vieille demeure fermée et sans voix.

Renée travaillait sous l'œil bienveillant de la duchesse Anne, de nouveau encastrée dans la boiserie de chêne, au-dessus de la haute cheminée. A sa suite, les Kermario du passé étaient rentrés au gîte, poudrés et galants ou bardés de fer, mais présentant tous ce trait commun : un regard énergique adouci par la grâce du sourire.

A la vue des arrivants, la jeune fille jeta son ouvrage et se leva dans un élan joyeux :

— Oh ! la bonne surprise ! Comme c'est aimable à vous !

Elle rougit un peu quand M. Le Couëdic, avec sa rondeur ordinaire, lui exprima tout le plaisir qu'il avait à lui être présenté. Pour cacher son embarras, elle invita ses hôtes à s'asseoir et leur raconta qu'au bruit des roues sur le sable de l'avenue, elle avait craint qu'on ne vint la chercher de l'*Algue d'or* : depuis quelques jours, Espérance était plus souffrante. Elle se plaignait de violents maux de tête, de douleurs dans le dos. Elle avait de la température. A sa dernière visite, le docteur ne semblait pas satisfait. Il avait parlé d'appeler en consultation un confrère parisien, qui devait arriver prochainement aux Grands-Sables.

Mlle de Kermario avait passé la nuit et une partie de la journée près de sa petite amie. Elle s'était retirée pour prendre un peu de repos, mais il avait été convenu que, si l'état s'aggravait, on reviendrait la chercher.

— Mais alors, interrompit M. Le Couëdic, ma fille va vous embarrasser, mademoiselle ? J'avais l'intention de vous la confier jusqu'à demain !...

— M'embarrasser ? s'écria Renée. Oh ! monsieur, n'employez pas un mot pareil. Pour la soli-

taire que je suis, c'est au contraire une telle joie de recevoir une amie !

Ils avaient beaucoup de choses à se dire et qui leur tenaient au cœur, mais ainsi qu'il arrive souvent, ils ne s'entretenaient que de sujets indifférents : le temps mauvais, la pêche rendue dangereuse par les mines posées sur la côte, la difficulté de trouver des serviteurs...

Mlle de Kermario cherchait quelqu'un — une femme, de préférence — qui habiterait le manoir et, en son absence, surveillerait les domestiques, les travaux des champs.

M. Le Couëdic, qui, depuis un moment, sans se cacher, gardait sa montre dans sa main, se leva comme mû par un ressort.

— J'ai votre affaire, mademoiselle, la mère de Marjolaine ! Elle ne peut pas s'habituer à Paris. Elle s'y ennuie à mourir. En la transplantant dans son véritable milieu, la campagne, nous ferons œuvre de bons jardiniers...

Josette battit des mains :

— Oh ! papa, l'excellente idée ! Vous n'en avez que de bonnes, du reste !

Et elle se suspendit à son cou pour l'embrasser avec l'ardeur jeune qui, par instants, la rendait encore très petite fille. Il l'écarta doucement, posa sur Mlle de Kermario un dernier regard qui approuvait le choix de Michel, puis, sans vouloir qu'on l'accompagnât, il regagna sa voiture.

Les jeunes filles, restées seules, se prirent les mains.

— Eh bien ? demanda Renée, est-ce oui ?

Josette cacha sa rougeur sur l'épaule de son amie.

— En pouvez-vous douter ? balbutia-t-elle.

Et, peu à peu, avec la franche simplicité qui la caractérisait, elle livra le cher secret de son âme, cette sympathie née du premier regard, que l'estime avait fortifiée et que rien ne pouvait ébranler, pas même l'horrible accusation à laquelle elle n'avait jamais cru, à laquelle elle ne croirait jamais.

Renée l'écoutait avec délices. N'avait-elle pas

rêvé d'une sœur qui, loin de la séparer d'Alain, doublerait l'affection de celui-ci? Elle ne voulait pas voir plus loin dans l'avenir, ayant trop souffert de la vie pour beaucoup espérer d'elle.

Mais Josette avait son idée et elle comptait y arriver après le dîner, à cette heure du crépuscule où les lampes ne sont pas allumées et où il semble que les confidences sont plus faciles, mais ses calculs furent déjoués par les événements...

Les deux amies venaient de quitter la salle à manger et remarquaient que le vent ronflait de façon inquiétante dans la grande cheminée, quand la porte s'ouvrit brusquement, comme sous un souffle de tempête, et M. Trémorvan parut si défait, si livide, qu'à sa vue Renée ne douta point de ce qui l'amenait.

— Espérance? interrogea-t-elle d'une voix angoissée.

— Oui, venez vite! Elle est très mal et ne cesse de vous appeler! Le médecin dit qu'il s'y attendait, qu'il n'y a plus rien à faire.

Déjà Mlle de Kermario s'enveloppait d'un châle.

— Je vous suis! s'écria Josette. Peut-être pourrai-je me rendre utile. N'ai-je pas mes brevets d'infirmière!

M. Trémorvan était déjà reparti. De loin, elles l'aperçurent se sauvant par l'avenue, sans chapeau. On eût dit qu'il ne s'apercevait pas du vent ni de la pluie commençante, que tout ce qui n'était pas sa fille n'existait plus pour lui.

— On le croirait fou! remarqua le vieux gardien, venu pour fermer la grille derrière sa jeune maîtresse. Si le bon Dieu lui reprend cette enfant, il est capable de se laisser périr.

Les jeunes filles ne lui répondirent pas: elles se regardèrent. Cette nuit qui s'annonçait comme une nuit de tempête leur semblait pleine d'épouvante, mais elles n'étaient pas de celles qui reculent devant le devoir, parce que ce devoir est lugubre ou lourd de responsabilités.

Malgré la tourmente qui leur jetait au visage du sable et du goémon sec, elles se mirent à courir sur le chemin de l'Algue d'or.

## XVI

## Josette à Yves

Yves, c'est à toi seul que je m'adresse aujourd'hui : ce que j'ai à raconter est si grave que je ne puis le confier qu'à ton cœur de prêtre.

Tu as appris sans doute par notre père les résultats de l'enquête qu'il a menée à l'Abbaye, et aussi ma visite à Kermario, mais ce que tu ignores, c'est le douloureux événement qui a assombri mon séjour sur la côte.

Renée et moi sortions de table quand M. Trémorvan est venu nous chercher : sa fille était plus malade. Il avait l'air d'un homme qui a perdu la raison.

En arrivant à la villa, nous avons trouvé Mme Trémorvan, étendue sur une chaise longue et respirant les sels que lui présentait sa femme de chambre.

Elle ne pouvait rester près de sa petite-fille, prétendait-elle. C'était trop affreux de voir souffrir cette enfant ! Son cœur, très fatigué, était incapable de supporter un pareil spectacle ! Ah ! qu'avait-elle fait au bon Dieu pour qu'il la traitât de la sorte !

Et, comme le pharisien de l'Évangile, elle établissait le compte de ses bonnes œuvres : n'avait-elle pas largement donné à toutes les sociétés de bienfaisance qui la sollicitaient, risqué des pneumonies pour assister aux offices dans une église glaciale ? Ne s'était-elle pas montrée fidèle épouse, tendre mère ? Non, non, elle n'avait pas mérité l'épreuve qui la frappait !

Comme il faut être douce aux pécheurs, nous avons retenu les paroles qui montaient à nos lèvres :

nous avons dit seulement : « Il ne faut pas se révolter, madame, il faut accepter la douleur en esprit d'expiation ! »

Ce dernier mot l'a fait bondir :

— Expier ! Expier ! Mais je n'ai rien à expier, moi !

Et, de nouveau, elle a recommencé ses propres litanies, mère admirable, mère sans tache !

Devant l'impossibilité d'ouvrir cette âme à la lumière divine, nous l'avons quittée pour monter chez Espérance, une jolie chambre où l'on ne voit que laques blanches et biscuits tendres, parmi des chatoiements de soie rose et des frissons de dentelle, la chambre préparée pour les jours heureux, par un père qui ne trouve rien d'assez beau pour sa fille.

L'enfant reposait sous la draperie légère de ses rideaux de brocatelle. Elle était couleur de cire et si prostrée que, sans le reflet dépoli de la lampe, couleur d'aurore, qui pendait du plafond, on eût pu croire qu'elle avait déjà cessé de vivre.

Auprès d'elle, pleurant, inhabile aux soins, accrochant tout, Guillemette, la nourrice. Au pied du lit, M. Trémorvan, pâle, rigide, les mains crispées sur le bois laqué, ne voyant rien, n'entendant rien en dehors de sa petite Espérance qui allait mourir...

Renée s'est penchée sur celle-ci et l'a baisée au front. L'enfant a ouvert les yeux, a souri, et, aussitôt, a saisi la main qui s'offrait à elle, comme si elle avait peur de voir s'éloigner l'amie chère à son cœur. Dans son regard, il y avait une intensité d'amour. On eût cru que sa mère venait d'entrer !

Et n'était-ce pas, eu effet, la mère dont elle avait rêvé, qu'elle ne se consolait pas d'avoir perdue ?

J'ai laissé Renée agenouillée près du lit, et tout de suite, commençant mon rôle d'infirmière, j'ai arrangé cette chambre où régnait le désarroi, disposé une petite table, recouverte d'un linge blanc, pour avoir sous la main toutes les potions ainsi que les ampoules nécessaires aux piqûres que le docteur avait ordonnées en cas de trop grande faiblesse.

J'ai dû en faire une presque aussitôt. La petite moribonde avait refermé les yeux et sa respiration devenait à peine perceptible. Quand j'ai eu fini, Renée m'a regardée et j'ai compris la signification de son regard : pour que la chère petite âme ne perdît aucune des grâces dernières, elle me demandait d'envoyer chercher un prêtre.

Sans bruit, j'ai quitté la chambre, et, négligeant d'en avertir Mme Trémorvan qui, probablement, s'y fût opposée, j'ai expédié un domestique au doyenné.

La course est longue : dix kilomètres à bicyclette sur un chemin sans abri ! Le secours divin arriverait-il à temps ?

Je suis remontée : la piqûre avait produit son effet stimulant. Non seulement Espérance avait soulevé les paupières, mais encore elle parlait : une voix qu'on distinguait à peine, qui semblait arriver de très loin, comme si, déjà partie, et sur le point de disparaître, au tournant d'une route, elle nous adressait un dernier adieu.

— Je suis contente, murmurait-elle. Maman est descendue du ciel !

Le père n'était plus debout près du lit. Assis maintenant devant la cheminée où Guillemette avait allumé du feu parce que l'enfant se plaignait d'avoir froid, le coude sur le genou, le front dans la main, il contemplait les flammes dansantes en homme qui y découvre des choses visibles pour lui seul.

De temps à autre, il hochait la tête, il esquissait un geste de la main gauche, comme s'il discutait avec un interlocuteur mystérieux.

Au bout d'un moment, il se leva et, allant à la fenêtre, il colla son front contre les vitres comme pour chercher un rafraîchissement.

La tempête, annoncée dans l'après-midi par les oiseaux d'orage, se déchainait ; les arbres du parc se courbaient sous les rafales ; dans la nuit, on distinguait vaguement leur grande houle sombre. La voix rugissante de la mer remplissait le silence de cette petite chambre où une jeune vie allait s'éteindre.

J'ai pensé à ce que nous avait dit Corentin ; je me suis approchée doucement :

— Monsieur, ai-je chuchoté, pourquoi ne prendriez-vous pas un peu de repos ? Nous sommes là. S'il survenait quelque changement, nous vous en préviendrions aussitôt.

Il s'est retourné : j'ai eu peur de l'expression égarée de ses yeux.

— Me reposer ? a-t-il répondu par mots saccadés, je ne le pourrais pas ! Mais vous avez raison, il vaut mieux que j'aille jusqu'à Quiberon chercher ce grand médecin de Paris qui arrive ce soir... Lui, peut-être, trouvera quelque chose... On ne peut pas laisser mourir cette enfant !

Il est sorti et, peu après, nous avons entendu le ronflement de l'automobile. Espérance ne parlait plus : elle avait même lâché la main de son amie. J'en profitai pour envoyer celle-ci s'étendre sur le canapé de la pièce voisine. Elle ne voulait pas tout d'abord, mais elle avait veillé la nuit précédente. Je la sentais très lasse... Guillemette seule resta près de moi.

C'est une excellente femme, mais d'intelligence très médiocre. Elle ne savait que pleurer, pousser dans son tablier des exclamations étouffées :

— Ah ! Jésus, quel malheur ! Et dire qu'on ne peut rien !

En vain, j'essayai de la calmer, de mettre un doigt sur les lèvres en lui montrant sa nourrissonne, elle continua ses lamentations :

— Ce pauvre Monsieur a tous les malheurs, sa femme d'abord, sa fille ensuite... Elle était si belle quand elle est née, ma petite Espérance ! Tout le monde m'arrêtait pour l'admirer. Et plus tard, elle trottaient par la maison comme une souris... Et puis, tout à coup, ce mal l'a prise... Et rien n'a pu le guérir... Rien ! Ah ! on a bien raison de dire que l'argent ne fait pas le bonheur.

A ce moment, un murmure à peine distinct m'appela vers le lit. Je me penchai vers les jolies lèvres décolorées. Elles articulèrent avec difficulté :

— Le chapelet... Le chapelet de maman !

Je me tournai du côté de Guillemette :

— Savez-vous où se trouve ce chapelet ?

Elle secoua la tête.

— Non, mademoiselle, c'est Monsieur qui le garde précieusement avec toutes les reliques de notre pauvre jeune dame.

Je revins vers le lit.

— Votre père rentrera bientôt, Espérance. Il cherchera ce que vous demandez...

Les yeux qui s'éteignaient se rallumèrent pour m'implorer :

— Tout de suite... Je le voudrais tout de suite...

— Mais, ma mignonne, je ne sais pas où l'on serre ce chapelet ?

— Moi, je le sais... dans le secrétaire de papa... à gauche... une petite boîte bleue.

— Je n'ai pas les clefs...

— Peut-être Monsieur les a-t-il laissées dans son cabinet, suggéra la nourrice. Il a tellement la tête perdue ! Si j'y allais voir ? Avant tout, ne faut-il pas contenter cette chérie !

— Oui, nounou, insista Espérance d'une voix plus pressante, vas-y... vite... vite !

Des plaques rouges fardaient ses joues pâles... Dans ses yeux trop grands qui allaient de l'une à l'autre, brûlait l'ardeur d'un dernier désir.

Guillemette n'a pas hésité plus longtemps et je n'ai pas eu le courage de la retenir en lui parlant d'indiscrétion.

Son absence n'a duré que quelques minutes, et pourtant je l'ai trouvée éternelle. L'agitation de l'enfant ne faisait que croître : elle essayait de se soulever, de rejeter ses couvertures.

— Le chapelet... Le chapelet de maman !... répétait-elle obstinément.

Enfin, la nourrice reparut, l'écriin bleu à la main.

— J'ai bien cru que je ne le trouverais pas, expliqua-t-elle, il était tout au fond d'un tiroir !

En même temps, elle appuyait le pouce sur le ressort, mais le couvercle soulevé, son visage trahit la déception.

— C'est une bague ! grogna-t-elle. Je me suis trompée ! Il faut encore que je retourne là-bas !

Son trouble était tel qu'au lieu de remporter l'écrin, elle le jeta sur la tablette de la cheminée. Je le pris alors pour le refermer, et involontairement je regardai le bijou qu'il contenait : un camée d'un bleu laiteux représentant une délicate forme de femme ; et cette femme tenait d'une main une couronne, de l'autre, des palmes... C'était la Victoire !

Yves, mon cher Yves, tu ne t'étonneras pas si je t'assure que mon cœur s'arrêta presque de battre : cette calcédoine gravée, n'était-ce pas la même que, dans le brouillard matinal de la gare de Redon, le pauvre Fromentec avait remarquée au doigt de l'étranger, présumé coupable du vol dont le commandant de Kermario avait été victime ?

Comment se trouvait-elle en la possession de M. Trémorvan ?

En moins d'une minute, tout un essaim d'idées bourdonna dans mon esprit : je pensai aux soins pressés, presque exagérés, dont l'industriel entourait Renée et son frère, à la demande qu'il avait adressée à celle-ci, à la grande barbe grise dont le notaire de Toulon avait reçu la visite... Il me semblait que, comme par enchantement, j'ajustai les pièces d'un jeu de patience dont le sujet m'apparaissait nettement... Denis Trémorvan était l'auteur du vol qui avait causé la mort de M. de Kermario !

A cet aboutissant de mes pensées, j'eus peur de ce que je venais de découvrir : je refermai l'écrin et le déposai sur la cheminée. Du reste, Guillemette rouvrait la porte.

— J'ai mis enfin la main dessus ! chuchota-t-elle. Il était temps ! Elle s'agite à croire qu'elle veut se jeter hors du lit !

Je répondis je ne sais quoi, puis, sans trop savoir ce que je faisais, je pris le chapelet de cristal dont les grains brillaient très purs sous la lumière et je vins le glisser entre les doigts d'Espérance.

Elle le baisa avec passion et essaya de murmurer un *Ave Maria*, mais sa faiblesse était si grande qu'elle ne put l'achever ; de nouveau, ses yeux se fermèrent.

J'allai m'asseoir près du feu, et, encore mal

remise de mon émotion, je me demandai ce que je devais faire de ma découverte, lorsque le ronflement de l'automobile m'annonça le retour de M. Trémorvan.

Il ramenait le grand docteur parisien, enlevé de vive force : une belle tête blanche, au regard pénétrant.

Sans perdre une minute, le célèbre spécialiste se pencha sur l'enfant qui ne semblait même pas s'apercevoir de sa présence. Avec des gestes doux de femme, il lui tâta le pouls, la palpa, l'ausculta, puis il interrogea le père, la nourrice, sur les débuts du mal, s'informa des traitements suivis, du verdict des autres médecins.

Quand il eut épuisé ces questions, il revint vers la malade, écouta le cœur une dernière fois, remit sur l'oreiller la petite tête ballotante, et se redressant avec un soupir, sans un mot, il reprit le chapeau qu'il avait déposé en entrant.

Le père avait compris ce silence : il se cramponna au dossier d'un fauteuil.

— Du courage, chuchota le docteur en lui serrant la main. Et ne vous adressez pas de reproches : vous avez fait tout ce qui pouvait humainement être fait.

M. Trémorvan n'essaya pas de le reconduire, ni même de le remercier. Laisant à Guillemette le soin de guider le grand homme par les corridors et l'escalier, il vint s'affaïsser sur une chaise basse au coin du feu.

— Elle paie pour moi, haleta-t-il. Maudit, je suis maudit !

J'imagine qu'il avait oublié ma présence, mais, peut-être aussi était-il arrivé à l'une de ces heures où, sous la poussée débordante de la douleur, la vérité échappe aux lèvres qui la retenaient.

— Oui, je suis maudit, répéta-t-il comme si les flammes étaient des êtres vivants qui eussent pu l'entendre... Rien ne saurait la sauver ! Rien ne me sauvera aussi... Et c'est justice !

J'eus peur de cette exaltation croissante : les paroles du gardien de Kermario me parurent prophétiques. Pour empêcher leur réalisation, je m'ap-

prochai du malheureux père et, me souvenant que pour débrider un phlegmon, le chirurgien donne un hardi coup de bistouri sans se préoccuper du sang qui rejailira sur sa blouse, je jetai tout à coup d'une voix basse et contenue :

— Monsieur Trémorvan, il n'est jamais trop tard pour réparer le mal qu'on a fait. Vous avez déjà commencé. Il faut aller jusqu'au bout !

Il sursauta. Evidemment, il ne me croyait pas si près de lui ! Je continuai :

— Sans que vous vous en doutiez, le poids de votre faute pèse sur un innocent, le commandant de Kermario !

Il m'a regardée, du trouble dans le regard.

— Je ne vous comprends pas...

J'ai expliqué :

— Il y a quelques années, un manuscrit précieux a été dérobé au musée de l'Abbaye. Mlle Bénédicte a accusé son neveu de cette soustraction... Aujourd'hui, dans la fortune inattendue qui échoit à celui-ci, elle ne veut voir que le fruit du vol, soigneusement caché et grossi par d'extraordinaires bénéfices. Vous seul pourriez la détromper !

Il n'essaya pas de nier. Il avait l'attitude d'un homme foudroyé.

— Alors, demanda-t-il, sans relever la tête, vous exigez que j'aie trouver Mlle de Kermario ?

— Je n'exige rien. Je laisse tout à votre conscience. Si vous ne parlez pas, je me tairai aussi, parce que je n'abuserai jamais d'un secret que m'a livré une heure de désolation... Mais le commandant de Kermario m'aime et mon père ne consentira à notre mariage que si tout malentendu est dissipé entre sa tante et lui. Vous tenez notre bonheur entre les mains. Voyez ce que vous devez faire...

Il se leva, tout trébuchant :

— Comment l'avez-vous appris ? balbutia-t-il.

Du geste, j'indiquai le chapelet de cristal enroulé autour des doigts de l'enfant immobile. Il comprit tout de suite.

— En le cherchant, vous avez découvert la bague ?

— Guillemette s'est trompée... Elle m'a apporté l'autre écrivain.

— Dieu le voulait sans doute. Et c'est pour cela que je n'ai jamais eu le courage de détruire cette preuve de ma faute. Ah! je suis un misérable... J'ai mérité mon sort!

Il pleurait. Je ne pus, à mon tour, retenir mes larmes. C'était si déchirant de voir dans cette agonie de misère et de douleur, cet homme que tous enviaient dans le pays, que la fortune avait comblé de ses dons.

Soudain, un faible murmure nous rappela vers le lit : Espérance avait rouvert les yeux, et si grands qu'elle semblait vouloir y faire tenir le monde auquel ne la retenait plus qu'un fil léger.

— Papa, haleta-t-elle, la main sur le front penché vers elle, il faudra réparer... tout!

Qu'avait-elle compris? Peu de chose, probablement, des mots sans suite, mais les mourants ont des presciences singulières.

— Papa, reprit-elle, la respiration toujours courte et pressée, je vous aiderai... Je serai avec vous... Nous irons à l'église... Vous vous agenouillerez aux pieds du prêtre... Et le grand pardon descendra sur vous...

On eût dit que, par avance, sa main diaphane dessinait ce grand pardon. N'était-ce pas elle, en effet, qui le mériterait par sa pauvre petite vie de souffrance, expiation du crime paternel?

Il était tombé à genoux, sans oser la regarder, mais il avait pris entre les siennes la petite main qui l'avait effleuré d'une bénédiction et y appuyait ses lèvres en sanglotant. Sa fille, son ange si pur le savait coupable d'une action honteuse. On sentait que son cœur se brisait à cette pensée.

Oh! quelle minute, Yves! Comme elle m'a fait comprendre la force des prières innocentes pour racheter les âmes tombées!

L'entrée de M. le Recteur y mit fin. Renée l'accompagnait. Il était encore haletant de sa longue course à bicyclette sur la route éventée où le sable lui giclait au visage.

— Dieu soit loué! murmura-t-il. Je n'arrive pas trop tard!

Une expression nouvelle irradiait le visage de l'enfant. On eût dit que, par delà les murs qui l'enserraient, par delà cette nuit de tempête qui secouait la villa jusque dans ses fondations, elle apercevait l'aube qui ne finit pas.

Nous nous éloignâmes un instant. Je préparai la table blanche où devait reposer le Pain de vie. Guillemette, se soutenant à peine, cueillit les dernières roses du parterre. La chambre embaumait quand nous nous agenouillâmes autour du lit où Espérance souriait, baignée de joie éternelle.

Les onctions saintes achevées, elle se redressa brusquement, croisa les mains sur la poitrine, et, les yeux au ciel, transfigurée, n'appartenant déjà plus à la terre, elle prononça d'une voix forte :

— Ma vie... ma vie, pour la Victoire!

Puis elle s'affaissa sur l'oreiller... Morte!...

M. Trémorvan se releva, effrayant de pâleur... Ses mains battirent l'air et il roula sur le tapis sans connaissance... Nous eûmes beaucoup de peine à le rappeler à la vie.

Avait-il, comme moi, songé à cette figure de la Victoire enfermée dans un écrin sur la cheminée, qui donnait aux dernières paroles de l'enfant une double portée? Je le croirais volontiers!

Le jour de l'enterrement, derrière le char qui disparaissait sous les fleurs, on l'eût pris pour un vieillard. Il ressemblait au personnage décrit par le notaire de Toulon.

Achèvera-t-il de boire le calice? Je l'espère, mais je ne l'y forcerai point!

Prie pour lui, mon cher Yves, ta prière sera une rosée pour son âme...

## XVII

Gildas était à la recherche de sa maîtresse. M. Denis Trémorvan demandait à être reçu par celle-ci. On ne pouvait éconduire un homme de cette importance, riche, influent, le maître de la côte, peut-être le député de demain...

Et puis le pauvre Monsieur, n'avait-il pas perdu sa fille quinze jours auparavant ? Il était bien triste, bien pâle, il avait la barbe grise comme les vieux mendiants qu'on voit aux pardons.

Ah ! certes, maintenant, il n'avait plus l'air d'un prétendant pour Mlle Renée !

Jacquette, consultée par son mari, s'avisa que Mademoiselle devait être à la source. Depuis quelque temps, pour ne pas être dérangée par les importuns, elle fuyait la plage du Sphinx.

— Je sais où se trouve la crique, interrompit le visiteur, d'une voix brève. Ne m'accompagnez pas. C'est inutile !

Il traversa la nef et, sans s'arrêter au tombeau du saint, il descendit le sentier, creusé dans le roc. Mlle de Kermario ne l'aperçut que lorsqu'il fut tout près d'elle. Il avait le visage décomposé, ses mains tremblaient. Elle crut se trouver devant un fou et se leva d'un mouvement instinctif qui préparait la fuite.

— Monsieur, balbutia-t-elle, quel motif me vaut l'honneur de votre visite ?

Certes, elle connaissait de vue le grand industriel de la côte. Elle n'ignorait rien de sa miraculeuse fortune. Elle savait que, depuis la guerre, il faisait de l'or avec le goémon séché. A travers les fumées soufrées qui, sans cesse, traînaient sur les sables, il lui apparaissait sous la figure d'un de ces alchimistes du moyen âge, fabuleusement riches, dont le vulgaire disait qu'ils avaient vendu leur âme au diable.

On lui avait raconté qu'il avait perdu son unique enfant : elle l'avait plaint. Ce malheur avait-il troublé sa raison ?

Et dès que les lèvres frémissantes s'ouvrirent, elle le crut un peu plus encore.

— Mademoiselle, disait Denis Trémorvan, je viens aujourd'hui pour réparer une injustice...

— Laquelle, monsieur ? balbutia la voix tremblante de Bénédicte.

— Vous refusez de croire à la restitution qui a été faite au commandant de Kermario. Vous avez tort. Car, celui qui a restitué, c'est moi !

Elle recula d'un pas, vers la source.

— Vous ?

— Oui, moi, mademoiselle, Denis Trémorvan...

Il haletait. Il semblait à bout de force. Elle eut pitié de lui !

— Asseyez-vous, murmura-t-elle.

Il s'écroula sur le rocher. Elle s'assit auprès de lui. En face d'eux, la mer s'étendait, baignée de lumière. Son éclat fatiguait-il les yeux du visiteur ? Il les ferma.

Bénédicte ne savait plus si elle était juge ou partie. Son cœur battait à tout rompre...

Un silence passa, pendant lequel on n'entendit que le bruissement régulier des vagues et la chanson de la source.

Enfin, la pauvre voix s'éleva, basse, brisée, à peine distincte, voix de pénitent au tribunal divin :

— Je venais de me marier... Un mariage d'inclination... Ma mère, qui aime l'argent, y avait consenti pour ne pas me désespérer — elle n'a jamais rien su me refuser — mais chaque jour, elle m'insinuait que nous étions gênés, que des capitaux auraient été nécessaires au développement de notre industrie. Cela m'irritait... Je voulus sortir de cette situation fautive. Des amis de mon père consentirent à m'avancer trois cent mille francs et je fis le voyage de Paris pour toucher les fonds par devant notaire.... J'aurais dû les verser immédiatement dans une banque. Au lieu de cela, je commis l'imprudence de les garder sur moi dans un portefeuille... Jamais je ne m'étais vu si riche...

Cela me grisa un peu ; sur les boulevards, sous les arcades de la rue de Rivoli, j'achetai des souvenirs pour ma mère, pour ma femme, pour l'enfant à naître... Je m'offris même une bague dont le camée — une Victoire ailée — me parut d'heureux augure.

« En chemin, je rencontrai d'anciens camarades. Je les invitai à dîner. Ils acceptèrent sans façon, et ensuite m'entraînèrent à leur cercle : on y jouait le baccara. Toujours, j'ai aimé le jeu, et ma mère n'avait rien fait pour m'en ôter le goût... Je pris place autour de la table... Je gagnai d'abord... puis je perdis... Je jouai pour me rattraper, je perdis encore... Je m'acharnai contre la mauvaise fortune. J'étais fou... je ne pensais à rien... Je perdis tout... Dehors, l'air frais du matin me dégrisa. Je compris ma faute et, dans mon désespoir, je serais allé me jeter dans la Seine si mes camarades ne m'en avaient empêché... Ils me reconduisirent à l'hôtel et ne me laissèrent que lorsque je fus couché et endormi... Un sommeil lourd, traversé de cauchemars, dont je ne m'éveillai qu'à la tombée de la nuit. Ma montre marquait six heures. J'avais juste le temps de prendre le train de Vannes... Avec des gestes de somnambule, je réglai ma note et je montai en voiture. A la gare, je me casai dans le premier compartiment venu : j'avais hâte de reprendre mon sommeil pour oublier, ne pas songer à l'aveu que je devais à celles qui m'attendaient. Au petit jour, j'ouvris les yeux. J'étais glacé, frissonnant. Une glace brisée versait sur moi une douche froide... Nous étions à Redon. Je descendis, et un employé m'ouvrit un compartiment voisin qui était vide...

Il s'arrêta, comme s'il ne pouvait aller plus loin. Mlle de Kermario eut pitié : d'une voix où tremblaient aussi des remords, elle continua :

— Mon frère venait de quitter ce compartiment, n'est-ce pas ?

Il acquiesça de la tête.

— Son portefeuille était sous la banquette, il contenait trois cent mille francs, juste la somme que vous aviez jouée et perdue... Vous l'avez gardé !

Il se leva brusquement et, sans chercher ses

yeux, il se mit à marcher sur le sable de long en large comme un fauve en cage.

— D'abord, rectifia-t-il, j'ai pensé que je devais le rendre. En arrivant à Vannes, j'avais l'intention de le déposer entre les mains du chef de gare, et puis, à la descente du train, ma mère et ma femme m'attendaient souriantes, pressées de savoir : « Eh bien ? es-tu content ? Tout s'est-il bien passé ? » Je n'eus pas le courage de leur avouer la vérité. Je répondis d'un geste qui montrait ma poitrine :

« J'ai l'argent là ! » Et nous partîmes pour les Grands-Sables... Sans que personne s'en aperçût, en même temps que j'enlevai mes gants, je fis disparaître au fond d'un tiroir la bague que, chez moi, l'on ne connaissait pas encore... Pourquoi cette précaution ? Oh ! tout simplement, parce que j'avais surpris le regard de l'employé de Redon, un instant fixé sur la calcédoine gravée ! Bien m'en prit ! Le lendemain, le fait divers était dans tous les journaux et sur toutes les lèvres. On recherchait le voleur mystérieux dont on ne savait rien si ce n'est qu'il portait un camée qui, d'après la description de l'unique témoin, devait représenter la Victoire. Pendant les premiers jours, j'ai vécu des heures horribles... Je croyais toujours qu'on venait m'arrêter... Par moments, il me prenait l'irrésistible désir d'aller trouver M. de Kermario, de lui dire : « Je suis un misérable. Voici ce qui vous appartient ! De grâce, ne me trahissez pas ! » Mais déjà, j'étais pris dans l'engrenage : mon contre-maitre m'avait réclamé de l'argent pour régler le salaire des ouvriers ; j'avais dû payer au constructeur la machine qu'il venait de me livrer ; l'usine réclamait des réparations urgentes... La somme était fortement écornée... Et puis, je pensais : « Un jour qui n'est pas loin, mes créanciers de Paris voudront recouvrer leur créance... Comment pourrai-je les désintéresser si je rends cet argent tout de suite ? Si j'attends, au contraire, notre industrie prend un nouvel essor et, en économisant sur les bénéfices, peu à peu, je mettrai de côté les fonds nécessaires à une restitution

anonyme qui n'entachera pas mon honneur, ni celui de ma famille... » Là-dessus, j'appris la mort de M. de Kermario. Depuis déjà longtemps, vous aviez recueilli vos neveux, mademoiselle... Ils ne manquaient de rien, du moins pour le moment. J'endormis mes remords... »

Et, par mots hachés, rapides, il acheva sa confession : le temps avait coulé. Chose extraordinaire, et qui ne pouvait être attribuée qu'à la grande réputation de probité dont jouissait, dans le pays, le nom de Trémorvan, pas une seule fois la justice n'avait eu le soupçon que le voyageur inconnu et l'industriel des Grands-Sables fussent le même personnage... Denis portait alors une moustache : il n'avait pas encore de lorgnon... il ressemblait à tout le monde. Pour le cas où, un jour, on le confronterait avec l'employé de Redon, il laissa croître sa barbe... Précaution bien inutile ! L'oubli se fit autour du vol... L'affaire fut classée... Le coupable crut pouvoir être heureux encore, mais sa femme mourut à la naissance de l'enfant... Des semaines d'égarement, presque de folie... Puis le sourire de la petite Espérance le raccrochait à la vie... Elle était si belle... Elle flattait tellement son orgueil de père... Quinze mois plus tard, ce bonheur lui était encore arraché... Un mal cruel, rongeur, s'abattait sur la mignonne, déroutait la science des médecins, faisait d'elle une martyre.

— Alors, conclut l'industriel, en s'arrêtant brusquement, j'ai compris que la malédiction divine était sur moi !

— Pourquoi n'avez-vous pas restitué ? demanda Bénédicte, presque aussi pâle que son pénitent.

— Pourquoi ? Mais, l'engrenage toujours ! Je vous l'ai dit tout à l'heure... Ne fallait-il pas rembourser mes créanciers ? Et, après, à mesure que ma fortune grandissait, ma mère s'immisçait de plus en plus dans mes affaires. Elle connaissait mes rentrées et les emplois que j'en faisais. Si j'avais détourné tout d'un coup de mes bénéfices cette somme de trois cent mille francs, elle se fût étonnée, elle m'eût interrogé... J'avais peur de laisser deviner mon secret... Mon père était un

honnête homme... Et son père avant lui... Et tous les Trémorvan... Aujourd'hui encore, je supplie votre générosité de ne pas entacher l'honneur de leur nom qui est aussi celui de mon neveu Bernard... Celui-ci vient d'être grièvement blessé... on l'a amputé... Il sera réformé... Rien ne l'empêchera donc de prendre ma place à la tête de l'usine... Et la présence de son petit-fils adoucira la peine de ma mère...

— Mais, monsieur, balbutia Bénédicte, dont les lèvres se décoloraient. Où prétendez-vous aller ?

— Là où l'on se rachète, mademoiselle, au front ! La myopie m'écartait du service actif, et sous prétexte de mieux servir les intérêts de la défense nationale, on m'avait même dispensé du service auxiliaire. Hier, je suis allé à Rennes. L'autorité militaire m'accepte comme brancardier. J'ai pris toutes mes dispositions, et, maintenant, je ne demande plus à Dieu qu'une grâce : la mort au champ d'honneur.

Il arrêta de nouveau son va-et-vient farouche, et, de son doigt, fit glisser une bague.

— C'est celle que portait le voleur mystérieux, murmura-t-il. Voudriez-vous la remettre au fils de M. de Kermario ? Et que pour lui, elle soit vraiment l'heureux augure ! La Victoire est proche... Je ne la verrai pas, sans doute, mais je désire qu'elle lui apporte tout le bonheur dont il est digne.

Bénédicte avait pris la calcédoine gravée, couleur du ciel dont l'azur en cette fin de jour se voilait d'une gaze légère. Ses mains tremblaient. Denis Trémorvan continua :

— Mademoiselle, pardonnez-moi ce que je vais vous dire, mais ceux qui vont mourir ont tous les droits ! Il faut vous réconcilier avec vos neveux... Trop longtemps, vous avez cru à une faute dont le commandant est innocent... Je me connais en remords, allez ! Je sais ce qu'on souffre de porter en soi un souvenir corrodant... Il me semble que je découvrirai toujours chez un autre le reflet d'une pareille souffrance : une expression fuyante

qui évite les regards, le visage qui se crispe ou pâlit, la voix qui s'altère ou sonne faux ! Eh bien ! jamais... vous m'entendez, mademoiselle, jamais, chez le commandant, je n'ai rien relevé de pareil ! Ses yeux ne se détournèrent point : on n'y lisait que la douleur d'être méconnu...

A son tour, Bénédicte courbait le front. M. Trémorvan continua, plus pressant encore :

— Votre histoire et la mienne ont un point de ressemblance. Tous deux, nous nous sommes obstinés, moi à ne pas avouer mon crime, vous à ne pas reconnaître votre erreur, car j'en suis certain, mademoiselle, au fond de vous-même, tout vous criait l'innocence de votre neveu. Seulement, pour renverser la barrière, il fallait dire pardon, et, comme moi, vous n'avez pas voulu !

Tout cela était tellement exact que Mlle de Kermario ne trouvait pas de paroles pour répondre. Oui, son orgueil l'avait empêchée de revenir sur sa décision.

Le temps noir de la guerre l'avait vue à l'écart de la foule, dans cette île où les bruits du front n'arrivaient qu'amortis. Elle avait essayé d'absorber son esprit dans le souvenir d'autres horizons, la couleur d'autres ciels, de réjouir sa solitude par la chanson d'or des mots, mais les paysages évoqués, l'harmonie berceuse des phrases, le renom flatteur qui ouvrait toutes les portes devant Benita Mario, ne lui avait apporté ni consolation ni oubli.

La paix qu'elle cherchait lui avait été refusée, et, maintenant, pour l'obtenir, elle sentait clairement qu'il n'y avait qu'un moyen : s'humilier à l'exemple de cet homme qui s'était humilié devant elle, qui, avant de venir la trouver, avait dû s'humilier devant Dieu.

— Oh ! balbutia-t-elle, que dois-je faire ?

— Réparer, mademoiselle ! M. Le Couëdic n'aime que les situations nettes : il ne consentira au mariage de sa fille que si vous réhabilitez Alain de Kermario. Et, du même coup, vous travaillerez au bonheur de votre nièce. Avec l'illusion que d'un trait de plume, on pouvait supprimer le passé,

je lui avais offert de partager ma vie et ma fortune. Elle m'a repoussé, mais elle ne repoussera pas Michel Le Couëdic... Mademoiselle, soyez pour ces quatre jeunes cœurs la bonne fée qui, par la vertu de sa baguette, change les feuilles mortes en pierres précieuses. C'est ma dernière prière!...

Il se détourna brusquement pour qu'elle ne vît pas les larmes qui coulaient dans sa barbe grise, et, sans prendre congé, il s'enfuit plutôt qu'il ne s'éloigna par la grève que le flot descendant laissait à découvert.

Bénédicte était seule. Comme après le départ de M. Le Couëdic, elle se trouva à genoux, mais, cette fois, elle ne demandait pas de croire : elle croyait !

Pendant des années, ainsi qu'on jette un voile sur une cage pour empêcher les oiseaux de chanter, elle avait étouffé les moindres sursauts de sa foi. A présent, le voile ôté, elle la retrouvait vivante et si transformée qu'elle hésitait à la reconnaître. Ce n'était plus la foi timide de sa jeunesse, toujours vacillante devant les railleries sceptiques de l'oncle Hervé, c'était la foi courageuse de la Samaritaine qui porte l'âme à s'élancer vers d'autres âmes, à leur crier : Venez à Lui...

Bénédicte se releva, mais elle ne regagna pas la tour pour reprendre son travail interrompu : elle se dirigea vers le portail qui ouvrait sur le village.

Sous les arceaux verdis de l'église abbatiale, elle se heurta presque à Marjolaine qui courait, des fleurs à la main.

— Où vas-tu ? lui demanda-t-elle.

— Dire bonjour au bon vieux saint de pierre... M'amie est avec ses petits Pieds-nus. Alors, je m'ennuyais... Je suis montée ici pour jouer avec Pan-Koua.

Distraitement, la pensée remplie d'autres préoccupations, Mlle de Kermario caressait le front de la mignonne, levé vers elle.

— Et à quoi jouiez-vous ? demanda-t-elle.

— On a regardé les belles images ! Tu sais,

celles que j'ai trouvées hier... Et puis Pan-Koua les a serrées pour que personne n'y touche. Et maintenant, il balaie la maison des Chinois qui me font peur!... Alors, pour l'attendre, je suis venue porter des fleurs au vieux saint... Elles sont belles, mes fleurs! Il y en a de pareilles dans le livre à images... Et aussi des chiens qui ont des ailes, des rois sur leur trône, de pauvres mendiants à genoux qui tendent la main!... Oh! c'est joli, tu sais!

Bénédicte n'ignorait pas que, dans l'instruction religieuse de son domestique, les images jouaient le premier rôle. Elle crut qu'il s'agissait d'un nouvel album, et laissant l'enfant courir au vieux saint qu'auréolait le rayon du soir, elle gagna la ruelle de l'église.

Ceux qui la virent passer se demandèrent, étonnés :

— Où va donc si vite la demoiselle de l'Abbaye?

Elle allait vers l'Amour, le seul qui pouvait emplir son âme ardente sans jamais la décevoir.

## XVIII

Ce même soir, Josette remonta de bonne heure dans sa chambre : il était trop tôt pour coucher Marjolaine. Elle s'assit près de la fenêtre pour humer la brise et réfléchir à l'incident de la journée qui avait profondément remué son cœur. M. Trémorvan avait passé devant elle juste au moment où les Pieds-Nus, avec un ensemble admirable, récitaient les commandements de Dieu.

Il ne s'était pas arrêté, mais le regard qui accompagnait son salut respectueux disait l'inexprimé de son âme et semblait porter envie à ces enfants sur lesquels coulait l'eau qui fertilise.

Descendait-il de l'Abbaye? Avait-il enfin consenti à l'aveu suprême? Josette n'avait pu le savoir, et l'incertitude agitait son esprit, la rendait inattentive au babil de sa filleule.

En bas, la *cotériade* achevait de souper. La pêche meilleure et des nouvelles de victoire rendaient les voix rudes plus bruyantes qu'à l'ordinaire. Marjolaine, assise en face de sa marraine, jasait toujours.

— Oh! c'était beau, ces images, tu sais! Plus beau que les tiennes qui sont noires... Il y avait de la couleur dessus... du rouge... du bleu... du vert...

Depuis un moment, elle ne parlait que de ces images qui semblaient l'avoir vivement frappée.

Josette s'en avisa tout à coup, et sa vigilance de marraine s' alarma :

— Qui t'a montré ces images? interrogea-t-elle.

La petite prit l'air offensé de quelqu'un qu'on n'a pas écouté :

— Puisque je te dis que je les ai trouvées... toute seule...

— Mais où les as-tu trouvées?

— Là-bas...

La menotte potelée fit le geste de s'envoler vers l'Abbaye qui, sur le fond pourpre du couchant, détachait en violet sa belle forme gothique.

Josette s'inquiéta un peu plus :

— Aurais-tu touché à un livre sans permission?

— Oh! non! Pan-Koua m'avait permis...

— C'est lui qui t'a prêté ce livre, alors?

L'enfant tapa du pied le barreau de sa chaise :

— Mais non, m'amie, puisque je t'explique que je l'ai trouvé!

— Tu n'expliques rien! A quel endroit de l'Abbaye l'as-tu trouvé?

Cette fois, l'enfant précisa :

— Tu sais bien... la petite maison où j'asseois mes poupées... celle qui a des clochettes à son toit... L'autre jour, mon infirmière avait perdu une épingle de sa coiffe... Je l'ai vue, dans une petite raie du plancher... Alors, pour l'avoir, j'ai gratté avec mes ongles, et la planche s'est soulevée... J'ai

trouvé ça amusant... J'ai enlevé la planche d'à côté, puis l'autre, et l'autre encore... Dessous, il y avait un grand trou... J'ai appelé Pan-Koua... il a mis le bras dans le trou et il a retiré une boîte... Et dans la boîte, il y avait le livre à images... Mais, tu sais, m'amie, c'est pas un livre comme les tiens... Il n'a pas de couverture...

Josette commençait à juger le récit étrange : elle poussa l'interrogatoire d'une voix qui tremblait un peu :

— Qu'as-tu fait de ce livre ?

— Pan-Koua a dit : « Faut le remettre en place ! »

Alors, on est allé dans la maison des vilains Chinois. Je tenais Pan-Koua par sa robe pour ne pas avoir peur. Il a tiré sur la dent d'un éléphant, comme s'il voulait l'arracher, puis sur celle d'un autre, et cric ! crac ! l'armoire s'est ouverte par le côté... Alors, il a serré dedans les belles images... Il a encore tiré sur les dents des éléphants... Cric ! crac ! tout s'est refermé ! Et voilà !

Marjolaine croyait raconter la chose la plus simple du monde, et cependant sa marraine tremblait comme les feuilles du grand figuier qu'agitait la brise du soir.

— Mon Dieu ! pensait Josette, ne m'éveillez pas... J'ai peur de rêver !

Elle le crut encore davantage l'instant d'après : au-dessous d'elle, une voix de femme dont l'harmonie grave lui était bien connue avait jeté son nom par-dessus la houle bruyante des conversations.

Un brusque silence s'établit : tous les regards devaient se tourner vers l'arrivante. Seul, Pouldu répondit :

— Elle est en haut, mademoiselle. Donnez-vous la peine de monter.

Josette s'était levée ; elle courut à la porte. Mlle de Kermario gravissait les dernières marches : elle était un peu haletante comme quelqu'un qui a couru. Entre les bras, couché comme un enfant, elle portait un paquet assez volumineux.

— Dites-moi si je ne deviens pas folle ! jeta-t-elle à bout de souffle. Est-ce bien le manuscrit de Con-

fucius que j'ai trouvé tout à l'heure, serré dans la vitrine?...

Elle s'était affaissée sur un fauteuil. Josette s'agenouilla devant elle et, de ses doigts effilés qui tremblaient toujours, mais que la volonté faisait agir, elle dénoua les liens, écarta le papier de soie...

Marjolaine, fort intéressée, suivait tous ses mouvements :

— M'amie, s'écria-t-elle, en battant des mains. C'est mes belles images !

Le manuscrit de Confucius venait d'apparaître tel que, jadis, il avait été offert à l'amiral, commandant la station de Chine, par la reconnaissance du mandarin. L'écharpe de soie jaune au dragon symbolique l'enveloppait encore.

— Comment le miracle s'est-il produit ? balbutia Mlle de Kermario. Moi qui le croyais en la possession du prince de Thuringe !

Josette se souvint aussitôt du récit de sa filleule.

— Pan-Koua ? interrompit vivement Bénédicte, mais alors serait-il le voleur ?

— Non, mademoiselle, ce n'est pas possible... Il y a en lui un fonds d'honnêteté native qui ne trompe pas. Mais peut-être a-t-il été mêlé au mystère que nous désirons éclaircir ?

— Pour le savoir, il faudrait l'interroger, éveiller ses souvenirs. Petite amie, vous possédez l'art de pénétrer jusqu'à son intelligence obscurcie... Je vous en prie... Venez avec moi... dès ce soir ! Nous l'interrogerons... Je ne pourrais rester une heure de plus dans cette incertitude...

Elle avait pris la main de Mlle Le Couëdic et l'entraînait vers la porte. A peine lui laissa-t-elle le temps d'appeler Annaïk pour lui confier Marjolaine :

— Venez, venez, répétait-elle, venez vite !

Dans le soir tombant, encore tout chargé de la chaleur du jour, elles montèrent à l'Abbaye.

Pan-Koua était assis dans son jardin près de la pagode. Il souriait dans le vague comme les petits enfants rient aux anges.

Mlle de Kermario l'appela :

— Nous avons besoin de toi... suis-nous...

Il obéit, et, sans s'étonner, car il ne s'étonnait plus de rien, il pénétra dans le musée, subitement éclairé par des lampes électriques.

Josette lui prit la main :

— Pan-Koua, demanda-t-elle, reconnaissez-vous ceci ?

Elle montrait en même temps le manuscrit retiré par Bénédicte de la gaine qui l'enveloppait.

Le visage du Chinois s'éclaira ; le sourire vague se fit triomphal.

— Oui... oui... je le reconnais !... C'est Pan-Koua, le boy, qui l'a apporté à l'amiral.

— Pourquoi l'aviez-vous caché, Pan-Koua ?

La bonne face jaune s'assombrit : évidemment, il y avait éclipse de l'entendement.

— Parlez-lui de la découverte de Marjolaine, suggéra Mlle de Kermario.

— Voyons, rappelez-vous, insista Josette dont le cœur battait si fort qu'elle pouvait à peine parler... Vous l'aviez caché sous le plancher du petit kiosque dans votre jardin...

Oh ! cette fois, Pan-Koua ressaisit le bout du fil :

— Oui... oui... je l'avais caché... dans une boîte garnie de liège... à cause de l'humidité...

— Mais dans quel but l'as-tu caché ? reprit à son tour Bénédicte. Tu ne nous l'expliques pas...

Le Chinois regardait alternativement sa maîtresse, Mlle Le Couëdic. Rien ne sortait plus de sa pauvre mémoire. Il prit enfin le parti de se gratter la tête.

— Je ne me souviens plus ! balbutia-t-il.

Josette était désespérée : allait-elle se heurter à un grand mur aveugle qui l'empêcherait de voir ce qui était derrière.

Machinalement, elle chercha autour d'elle une inspiration : ses yeux rencontrèrent le lutrin sculpté en forme de dragon qui supportait le catalogue.

D'un mouvement vif, elle traîna Pan-Koua vers la page merveilleuse qui représentait l'homme pieux et l'homme sage.

— Sais-tu qui a peint cela ? demanda-t-elle.

— Oui... oui... affirma-t-il aussitôt... Et Pan-

Koua ne l'aimait guère... Il s'appelait... Ly-Chang !

Le nom avait eu de la peine à surgir du brouillard des souvenirs, mais à présent que l'habile artisan des Batignolles prenait figure réelle, on eût dit qu'il rapportait avec lui tout le passé aboli...

— Pan-Koua l'a caché pour que Ly-Chang ne le trouve pas...

Et, par bribes, avec le secours de Mlle de Kermario et de Josette, qui devaient jeter des ponts aux passages difficiles, l'étrange aventure se reconstitua.

Ly-Chang ne s'était pas contenté de reproduire une page du précieux manuscrit, il l'avait copié en entier. Profitant de ce que le hasard d'une réparation lui livrait le secret de la vitrine, il avait forgé une fausse clé du musée, et, le soir, quand tout reposait, il y pénétrait, s'emparait des maximes de Confucius, travaillait une partie de la nuit, et, avant le jour, remettait tout en place. Une nuit, à la veille de son départ, Pan-Koua croyant entendre du bruit, était entré dans la chambre de son compatriote. Il l'avait trouvé endormi près de sa lampe allumée. Devant lui, sur la table, reposaient côte à côte deux manuscrits identiques, et tout un attirail de peintre, pinceaux et couleurs...

Pan-Koua s'était douté de la supercherie, mais pour en être certain, il avait marqué d'un signe imperceptible la copie dont la dernière page n'était pas encore sèche. Et, avant l'aube, il s'était glissé dans le musée, avait revêtu un costume de mandarin, et aussi tranquille que les mannequins aux yeux d'émail, il avait attendu. Ly-Chang était venu ; il avait fait jouer le ressort caché, livrant ainsi le secret des éléphants à celui qui l'observait.

Dès qu'il s'était éloigné, Pan-Koua avait bondi vers la vitrine, l'avait ouverte et constaté la présence de la copie. Alors, sans souffler mot de l'histoire à personne, de peur que Ly-Chang surpris ne détruisît le manuscrit original, il avait utilisé une courte absence de celui-ci pour fouiller

dans ses bagages et opérer le troc. C'était sa contrefaçon que Ly-Chang avait emportée.

A ce tournant du récit, Josette ne put retenir un joyeux éclat de rire.

— Et c'est aussi la contrefaçon que le prince de Thuringe a achetée si cher au petit juif de Lausanne. Voilà une bonne leçon pour messieurs les Allemands si avides du bien d'autrui!

Le point le plus délicat à élucider fut la raison pour laquelle Pan-Koua, après le départ de son compagnon, avait cru devoir cacher le manuscrit.

Il était si simple d'envoyer les gendarmes à la poursuite du faussaire!

Le Chinois se gratta encore la tête : il ne se rappelait plus le mobile de son acte. Ce fut Josette qui mit le doigt sur la vérité!

— Vous aviez peur de Ly-Chang! C'est pour cela que vous ne l'avez pas dénoncé?...

L'âme puérile du vieillard se révéla aussitôt :

— Oui... oui... il portait toujours un grand pistolet sous sa robe.

Et Pan-Koua, qui redoutait tout ce qui fait poum! s'était tu, avec l'idée de parler plus tard quand il serait bien sûr que le terrible Ly-Chang était loin. En attendant, de peur que celui-ci ne revienne, s'il s'apercevait de son erreur, il avait eu l'idée de déposer, toutes les nuits, le manuscrit de Confucius dans la cavité qui se trouvait sous son petit kiosque et de le remettre à l'aube dans la vitrine. Et puis, le froid du matin avait déterminé chez lui une attaque : il avait oublié sa cachette et, pour ressusciter le passé mort, il avait fallu les petites mains de Marjolaine...

Josette exultait, elle eût voulu rire, chanter... danser une ronde avec Pan-Koua... mais soudain, sa gaieté s'assombrit : elle venait de s'apercevoir que Mlle de Kermario pleurait.

Vivement, elle s'approcha d'elle :

— Oh! mademoiselle, vous êtes heureuse, n'est-ce pas?

— Oui, bien heureuse, mais comme je regrette ma coupable rancune, ces années perdues pen-

dant lesquelles j'ai souffert si inutilement et tant fait souffrir les autres ! Je voudrais les effacer au prix même de ma vie !...

— Vos neveux ne demandent qu'à pardonner, mademoiselle... De vous, ils ne désirent que votre estime...

— Votre père m'a dit jusqu'où ils poussent la générosité, mais je ne consentirai pas...

— Il le faudra bien pourtant ! Qu'avons-nous besoin d'être très riches ? Une modeste aisance nous suffit... Autour de vous, au contraire, les pauvres ne manquent pas... Tenez ! les orphelines de Port-Bénit !... Elles sont mal logées dans une grande baraque sans jardin... Ici, elles auraient de l'air, de l'espace... Quant au musée, n'est-ce pas à la France que doivent revenir les trésors qu'il contient, même le manuscrit de Confucius... Bien fâchée, M. le prince de Thuringe ! mais l'original ne sera pas pour vous ! Vous vous contenterez de l'*ersatz*...

Et malicieuse, enjouée, Josette esquissa un simulacre de révérence vers l'Altesse lointaine. Pan-Koua souriait de la voir faire. Déjà il ne savait plus de quoi l'on parlait.

— Vous connaîtrez le bonheur, dit lentement Mlle de Kermario, le regard sur le jeune visage, tout débordant d'espérance. Et vous en êtes digne... Jolie-Source a suivi jusqu'ici la pente que Dieu lui traçait... et elle la suivra toujours... C'est beau d'être eau vive !... Priez pour que je le devienne aussi...

Josette glissa la main sous le bras de sa compagne et l'entraîna doucement vers la porte.

— Rendons grâce tout de suite, proposait-elle, mais pas ici, au milieu de ces gros Bouddhas ventrus... là-bas, près du bon vieux saint à qui les fiancés portent des fleurs.

Elles laissèrent à Pan-Koua le soin de fermer le musée et gagnèrent ensemble l'église abbatiale. La lune s'était levée et, par les fenêtres orientées au midi, elle pénétrait dans la nef pour étendre, entre les colonnes, de larges nappes blanches, faire surgir, au fond des longues perspectives,

d'inquiétants fantômes, jeter un suaire sur la forme rigide du moine endormi.

On ne pouvait plus déchiffrer l'inscription gothique, reléguée dans l'ombre par une moulure du tombeau, mais n'était-elle pas gravée dans le cœur des deux femmes agenouillées ?

« Allez au rocher... Et creusez la terre... »

Les siècles avaient coulé depuis que, sous l'inscription divine, le saint abbé, dont la légende n'avait même pas conservé le nom, enseignait à ses frères la beauté de l'effort, la valeur du sacrifice, mais le bien comme le mal est pareil à une pierre jetée dans l'eau : par des cercles rayonnants, sans cesse élargis, jusqu'à la fin des temps, sa trace atteint des âmes. Mlle de Kermario se sentait touchée par l'effluve sacré ; le front appuyé au granit, elle restait immobile. On eût dit qu'entre elle et le mort, s'échangeait un colloque mystérieux.

Lorsqu'elle se releva, faisant face au rayon de lune, sa pâleur était si grande qu'elle ne semblait plus appartenir au monde réel.

— Petite Josette, dit-elle simplement, vous m'avez montré le chemin, je le suivrai...

Un peu anxieuse, Rozenn attendait le retour de sa jeune maîtresse, elle avait fini ses prières, récité deux rosaires... Onze heures avaient sonné à l'église : la maisonnée reposait depuis longtemps. Pourquoi Mlle de Kermario retenait-elle si tard sa visiteuse ?

Enfin des pas sonnèrent dans la ruelle. Josette revenait, escortée de Gildas.

— Ah ! s'écria la vieille bonne qui les guettait du seuil, te voici enfin, ma jolie ! Je commençais à m'inquiéter.

La jeune fille la prit par le cou pour l'embrasser, bousculant un peu la coiffe blanche.

— Pauvre chère vieille, je t'ai tourmentée ! Pardonne-moi, mais vois-tu, cette soirée ne ressemble pas à toutes les autres !

Gildas s'était éloigné. Rozenn ferma la porte et

tira les verrous. Elle avait envie de dormir et son humeur s'en ressentait :

— Mlle de Kermario n'est pas raisonnable. On aurait pu remettre à demain ce que vous avez fait ce soir !

Josette montait l'escalier de bois. Sur l'étroit palier, elle s'arrêta, et, penchée sur la rampe, fraîche, épanouie, l'image de la jeunesse heureuse, elle chuchota pour ne pas réveiller Pouldu qui ronflait dans son lit clos :

— Rozenn, le bonheur m'attendait à l'Abbaye ! Ne voulais-tu pas que j'aie le chercher ?

Et comme le bon visage brun sillonné de rides se levait, interrogateur, elle ajouta, toujours riieuse :

— Rozenn, moi aussi j'ai un promis comme Annaïk ! Et c'est le commandant de Kermario !

La Bretonne, saisie, joignit les mains :

— Jésus ! Marie ! C'est-y possible... Alors, il est réconcilié avec sa tante ?

— Mais oui ! Un simple malentendu qui s'est arrangé le mieux du monde ! Rozenn, ma petite Rozenn, que tu as donc bien fait de nous conter l'histoire de Jolie-Source !

Du bout des doigts, elle envoya un dernier baiser à sa vieille bonne, encore plus abasourdie de cette réflexion, et, à pas de loup, se glissa dans la chambre aux deux petits lits.

Marjolaine dormait dans une jolie pose d'enfant, la joue sur le bras replié. Sa marraine se pencha sur elle, et, sans la réveiller, la baisa doucement au front.

Son bonheur, ne le devait-elle pas, en partie, à cette mignonne, emmenée de Paris à un moment où elle était un embarras, une responsabilité ?

Le geste de générosité n'avait pas été plus perdu que la sainteté du vieux moine, et il entraînait aujourd'hui des conséquences fort imprévues.

Les genoux de Josette fléchirent et le front penché devant le crucifix, les lèvres sur la calcédoine gravée que Bénédicte lui avait confiée, retrouvant

son impression du premier soir, elle se sentit enveloppée d'infini.

.....  
 Rozenn était rentrée dans la cuisine : Annaïk ne dormait pas encore ; elle se redressa pour demander les nouvelles. Sa tante lui conta ce qu'elle venait d'apprendre.

— Crois-tu ? Jamais on ne se serait douté d'une chose pareille.

La jeune fille sourit en écartant les cheveux qui mettaient un voile d'or devant son jeune visage.

— Je l'avais deviné, avoua-t-elle. Et Hoël aussi ! Nous en avons causé à sa dernière permission...

La vieille Bretonne enlevait sa coiffe : elle s'arrêta stupéfaite :

— Alors, grogna-t-elle un peu vexée, il n'y avait que moi qui ne voyais rien !

## XIX

— Le commandant de Kermario ? Il n'est plus chez nous, madame : il est à l'hôpital.

L'inconnue aux cheveux blancs à qui cette réponse s'adressait devint très pâle : elle dut se retenir à l'un des fauteuils de vannerie qui, sous de larges palmes vertes, dans le grand hall de l'hôtel toulonnais, invitaient aux flâneries paresseuses.

— A l'hôpital ? répéta-t-elle machinalement. Serait-il donc malade ?

— On a dû l'opérer, madame. Un éclat d'obus qu'on n'avait pu extraire lors de sa blessure, a provoqué un abcès. D'abord, il prétendait que ce n'était rien, il ne voulait pas s'arrêter... Mais il souffrait beaucoup... On l'a évacué presque de force sur l'hôpital 114 bis, à Tamaris...

Mlle de Kermario n'en demanda pas davantage.

Elle salua d'un signe de tête la gérante et sortit de l'hôtel.

Sur la place de la Liberté, on eût cru qu'il y avait fête publique tant la foule était grande autour de la fontaine monumentale. Dans ce midi ensoleillé, très loin de la guerre, quelques toilettes aux couleurs vives ne craignaient pas d'attirer les regards. Elles éclataient comme des fleurs parmi les redingotes sombres, les vareuses kaki, les voiles de crêpe, ne rencontrant, pour rivaliser avec elles, que la tunique rouge d'un officier de spahis ou le burnous blanc d'un grand chef.

Des marchandes de journaux, des bouquetières, parcouraient les groupes qui débordaient jusque sur la chaussée d'où les refoulait la cloche trépidante des tramways.

En d'autres temps, la voyageuse se fût attardée à ces observations où se complaisait d'ordinaire son regard affiné d'auteur, mais ce jour-là, elle ne voyait, elle n'entendait que ses propres pensées.

Par la rue de l'Intendance où le flot des promeneurs venait battre l'entrée de l'Arsenal, strictement gardé, elle gagna le quai Cronstadt.

Le bateau de Tamaris allait partir; elle y monta et descendit dans le salon; elle se souvenait d'une traversée analogue, entreprise cinq ans auparavant pour rendre visite à un ancien camarade de son oncle, chez qui Alain fréquentait quelquefois, ce vieil amiral célibataire et sceptique, l'œil trop vif sous des sourcils en broussailles que, sans le connaître, M. Le Couëdic avait si admirablement dépeint.

C'était, en effet, celui qui avait le plus meurtri son cœur :

— Comment, chère mademoiselle, vous voulez que je vous dise ce que je pense de la conduite de votre neveu? Vous m'embarrassez fort! On ne surveille pas un enseigne de vaisseau comme on surveille une pensionnaire!... Tout ce que je puis vous affirmer, c'est qu'il est très séduisant, qu'il est la coqueluche de la société toulonnaise et que je le rencontre parfois en compagnie de camarades qui, certainement, n'engendrent pas mélancolie...

Que voulez-vous ? Il faut bien que jeunesse se passe ! Les saints sont rares, surtout dans la Marine !... Cröyez-moi, ne vous mettez pas martel en tête... Deux ou trois ans de cette joyeuse vie... puis il rencontrera une jeune fille charmante, ornée d'une belle dot, il l'épousera et deviendra un mari exemplaire... Un sort qui ne m'a jamais tenté !

Mlle de Kermario était repartie de Tamaris l'âme en deuil, persuadée que son neveu était coupable du vol.

Comment, avec sa solde et la maigre pension qu'elle lui servait, aurait-il pu faire face à toutes les folles dépenses qu'elle entrevoyait ? Il lui fallait d'autres ressources, et, plutôt que d'emprunter aux usuriers, il avait trouvé sans doute plus simple de dérober un objet dont il possédait la nue-propriété.

Lui qu'elle croyait si loyal, si profondément chrétien qu'à son seul contact elle sentait sa foi s'affermir... Était-il possible qu'il eût joué une pareille comédie ? Qu'il l'eût trompée de la sorte ?... Et cependant ne devait-elle pas se rendre à l'évidence, à l'unanimité des témoignages !

Elle avait tellement souffert durant la courte traversée du retour que, malgré le temps écoulé, elle retrouvait son angoisse dans le bateau de Tamaris, et sur l'eau bleue de la rade.

Le cœur lui battait avec violence à l'idée que, bientôt, elle serait en présence d'Alain, qu'elle devrait lui demander pardon d'avoir trop longtemps douté de lui. Elle sentait que son orgueil se cabrait devant la réparation nécessaire, mais elle était décidée à le mettre sous ses pieds pour étouffer ses dernières révoltes. N'était-ce pas lui qui, trop longtemps, l'avait empêchée de revenir sur sa décision en refusant d'admettre qu'il se fût trompé ?

Le bateau accostait : elle descendit. Une allée bordée de roses montait doucement vers la terrasse, où des faïences de Vallauris mettaient leur gâté d'azur parmi la verdure lourde des bananiers. L'élançement des dattiers, les plumes d'or des mimosas.

De là, on découvrait la petite rade, Toulon et ses forts, la grande rade et la pleine mer, un horizon merveilleux, aux nuances douces et changeantes, bien fait pour apaiser la souffrance, calmer les chocs nerveux.

De jeunes officiers, pâles et immobiles, étaient étendus sur des chaises longues ou des civières. Bénédicte ne reconnut pas Alain au milieu d'eux. Elle s'en informa auprès d'une infirmière qui passait :

— Le commandant de Kermario ? répondit celle-ci. Il est dans mon service ; mais il ne s'est pas levé aujourd'hui... Un retour offensif des fièvres de Syrie !... Je vais vous conduire à sa chambre. La distraction lui sera salutaire.

Et, en chemin, autorisée par ses cheveux très blancs, le grand air de dignité qui transformait en diadème son simple bandeau, elle interrogea discrètement sa compagne.

— Sans doute, vous êtes l'une de ses parentes...

— Je suis sa tante, madame... C'est moi qui l'ai élevé...

— Vous pouvez être fière de votre œuvre, madame. Le commandant a pleinement répondu à vos soins. Il est de ceux qui honorent l'uniforme dont ils ont le respect.

Des larmes soudaines brouillèrent le regard de Bénédicte. Elle ne put répondre. L'infirmière poursuivit :

— Puisqu'il est un peu votre fils, permettez-moi de vous parler de lui en mère de famille qui connaît bien l'âme des grands garçons. Le commandant ne me semble pas souffrir seulement de l'opération, du reste, sans gravité, qu'il vient de subir, ni de ces accès de paludisme auquel une longue accoutumance l'a habitué, il souffre encore et surtout moralement... S'il était de nature plus expansive, il serait possible de lui apporter quelque soulagement, mais il défend avec un soin jaloux l'entrée de sa vie intime. J'ai dû constater sa tristesse sans pouvoir y remédier... Peut-être serez-vous plus heureuse, madame...

Sur ce souhait, l'infirmière ouvrit la porte, puis

la referma derrière la visiteuse. Bénédicte était en présence de son neveu. D'abord, il ne la vit point : assis sur le lit, soutenu par des oreillers, des brochures éparpillées sous ses mains lasses, il regardait la perspective bleue du grand large que laissait apercevoir une fenêtre baillant au soleil en face de lui.

Tout son être semblait tendu dans un désir d'évasion, frémir sous le regret cuisant d'être là couché, inutile, sans force, alors que l'ennemi rôdait autour des côtes, que la France réclamait toutes les énergies.

Au bruit léger des pas qui traversaient la chambre, il s'arracha au rêve douloureux ; ses yeux se tournèrent languissants. Leur expression changea soudain, de la fièvre s'y alluma et il devint si pâle que sa tante eut peur de le voir s'évanouir. D'un seul élan, elle fut auprès de lui, elle l'enveloppa de ses bras comme au temps où, tout petit enfant, on le lui avait donné pour qu'elle en fût la mère !

— Alain, mon chéri, balbutia-t-elle, me pardonneras-tu jamais !

Elle l'embrassait avec cette tendresse maternelle qui, de longues années, avait rempli son âme et qu'elle avait dû refouler, emprisonner pour soutenir son attitude de justicière.

Il se dégagea pour lui prendre les mains, la regarder bien en face :

— Oh ! ma tante, murmura-t-il, pourquoi aviez-vous refusé de croire à ma parole d'officier.

C'était tout l'honneur de la race qui, à ce moment, exhalait cette plainte douloureuse de n'avoir pas été cru sur sa simple affirmation. Bénédicte le comprit : elle se laissa tomber à genoux et les larmes la suffoquèrent.

— Dieu n'a pas voulu me laisser le mérite d'une réparation, sanglota-t-elle. Pour courber mon orgueil jusqu'à la terre, il m'a montré nettement la vérité.

Et, par des mots tremblants, hésitants comme des oiselets au bord du nid, qui, peu à peu, prennent courage et se jettent enfin hardiment dans

l'espace, elle raconta la visite de M. Le Couëdic et celle de M. Trémorvan, la découverte du manuscrit et les révélations de Pan-Koua.

A mesure que le récit se déroulait, le visage de cire se teintait de rose comme si le cœur, battant plus vite, y envoyait un sang plus généreux. On eût dit que l'harmonie chantante des paroles lui infusait une nouvelle vie.

— Et Josette? demanda très bas le jeune officier.

— Josette t'attend! L'heureuse! Elle n'a pas douté de toi un seul jour! Si elle a consenti à réserver sa réponse, c'est par pure déférence pour la volonté de son père...

Ils causèrent longemps : elle, assise à son chevet, lui, appuyé sur le coude, penché vers elle, rayonnant, transfiguré.

L'infirmière qui vint, à quatre heures, lui apporter une tasse de lait, ne le reconnaissait plus.

— Madame, dit-elle, vous avez fait un vrai miracle!

L'heure du bateau les sépara, mais le lendemain Bénédicte revint et s'installa à Tamaris, tout près de l'hôpital, comme si elle voulait consommer en quelques jours l'arriéré de tendresse que sa volonté orgueilleuse avait trop longtemps refusé de toucher.

Un jour, sur la terrasse où ils étaient ensemble, après un long silence, qui semblait plein de pensées inexprimées, Alain remarqua en souriant :

— Ma tante, je suis sûr que, sans en rien dire, vos yeux recueillent les beautés de cette côte pour nous les offrir plus tard sous la forme d'un livre que tous les lettrés goûteront, et que les simples liront aussi parce que vous y aurez mis un peu de votre âme.

Bénédicte ne détourna pas son regard de l'horizon que noyaient déjà les douceurs du soir; comme son neveu, naguère, elle semblait attirée vers un devoir lointain qui l'appelait là-bas, vers les extrémités de la mer.

— Je n'écrirai plus, prononça-t-elle lentement. Bénita Mario est morte!

Il n'osa pas lui demander la raison de ce dégoût

subit de la plume : d'ailleurs, il était trop heureux pour se pencher longtemps sur la mélancolie des autres.

L'avenir l'absorbait : sans vouloir s'arrêter aux risques de ce temps de guerre que, pourtant, il était toujours prêt à courir, il bâtissait mille projets ; il écrivait à sa sœur, à Yves, à M. Le Couëdic, à Michel : dans son esprit, il imaginait aussi des lettres à Josette qui ne partaient pas, mais où son cœur versait de bien jolies choses.

Chaque jour, à l'heure de la visite, il demandait :

— Quand signera-t-on mon congé de convalescence ?

Si bien que le médecin-chef — un très brave homme — ne put s'empêcher de confier à la Directrice que, certainement, le commandant de Kermario avait laissé une fiancée en Bretagne.

Enfin, le bienheureux jour se leva. Alain se vit dans une glace, en uniforme, redressé, des couleurs aux joues, les yeux brillants, mais d'une fièvre qui n'avait rien de commun avec le paludisme.

— Voyons ! ma tante, dit-il joyeusement, n'ai-je pas l'air d'un prétendant sortable ?

Elle sourit, un sourire qui semblait traverser une brume, le sourire d'un portrait qui s'efface... Il en eut le cœur serré, et, vivement, se rapprochant d'elle, il glissa la main sous son bras :

— Ma tante, murmura-t-il, à la fois respectueux et tendre, il ne faut plus être triste maintenant ! Le vilain passé est mort... L'Abbaye connaîtra encore les jours heureux et les cris d'enfants, à une condition toutefois : vous ne nous considérerez plus comme vos héritiers. Renée et moi désirons que, sans arrière-pensée, vous nous rendiez votre affection !

Mlle de Kermario regardait maintenant la grande mer que, par la fenêtre ouverte, on découvrait très bleue, entre des touffes légères de tamaris, et son visage avait cette expression avide d'infini qu'un jour Alain avait remarquée sur la terrasse.

— M. Le Couëdic m'a déjà transmis votre désir,

articula-t-elle, d'une voix sans timbre. Puisque tous deux, vous le voulez, je donnerai à la France les pièces rares du Musée, vous laissant le soin de disposer du manuscrit comme vous l'entendrez. Quant à l'Abbaye, je compte y installer les sœurs de Port-Bénit et leurs orphelines. Je ne vous abandonnerai de mes revenus que ce qui sera nécessaire pour assurer à mes vieux serviteurs une heureuse vieillesse, et vous demanderai seulement de vous charger de mes chiens qu'il me serait pénible de voir passer en des mains étrangères...

Il l'écoutait surpris de la forme qu'elle donnait à ses volontés.

— Ma tante, rectifia-t-il, je puis prendre bonne note de vos désirs, mais heureusement, ce n'est pas tout de suite qu'ils seront exécutables.

Elle ne répondit pas : la porte s'ouvrait sous la main de l'infirmière aux cheveux blancs qui venait souhaiter à son blessé un heureux congé de convalescence : son sourire maternel exprimait ce qu'elle ne disait pas. Elle aussi, et même avant le médecin-chef, elle avait deviné le secret charmant dont la tante et le neveu parlaient à voix basse quand, à l'improviste, on pénétrait dans la chambre.

En route, les voyageurs ne rouvrirent pas le chapitre des confidences interrompues : trop d'oreilles étaient aux écoutes dans le wagon bondé où les compartiments débordaient sur le couloir. Et à Paris, ils n'en eurent pas le temps. M. Le Couëdic les attendait à la gare, en compagnie de ses deux fils. Yves portait le bras gauche en écharpe : en allant absoudre un de ses hommes tombé entre les lignes, il avait reçu dans le bras gauche un éclat d'obus, blessure légère dont il n'avait rien écrit pour ne pas inquiéter les siens et dont il se réjouissait à présent, puisqu'elle était l'occasion d'un congé de convalescence coïncidant avec la permission de détente de son jumeau.

Un court arrêt à Paris, le temps d'acheter la bague de fiançailles qui mettrait au doigt de Josette un scintillement de rosée, puis les voyageurs repartirent pour les Grands-Sables.

Cette fois, ils n'étaient plus seuls : l'ingénieur et le lieutenant les accompagnaient. Malgré la foule, toujours grande, Alain, bercé par le roulis du train, ferma les yeux, et retrouvant derrière ses paupières closes le souvenir charmant de son premier voyage, il commença dans son sommeil le beau songe que le réveil devait achever à l'Isle-au-Roy...

## XX

En ce matin de septembre qui, malgré le ciel très bleu, sentait déjà l'automne, Josette, fuyant le vent trop fort sur la plage du Sphinx, avait cherché un refuge dans la crique abritée où coulait la Source.

N'était-elle pas seule maîtresse des lieux, depuis que Mlle de Kermario avait quitté l'île sans dire où elle allait ?

Près d'un mois bientôt ! Et pas une lettre, pas même une carte pour rompre le long silence ! Gildas et Jacqueline s'embarrassaient dans des réponses vagues lorsqu'on les questionnait.

La marche en avant des armées victorieuses rendait irrégulière l'arrivée des chères correspondances fraternelles.

Josette en était réduite aux conjectures et, pour ne pas trouver les jours interminables, ne pas se laisser écraser par l'inquiétude qui pesait sur elle, elle était obligée, à tout instant, de se rappeler qu'elle avait abandonné au Maître divin la direction de sa vie.

L'Angélu la surprit absorbée dans la pensée douloureuse que rythmait le mouvement de son aiguille. Elle se leva, un peu confuse d'avoir oublié le déjeuner, et après avoir rechaussé Marjolaine, au lieu de contourner les rochers, elle prit le sentier qui montait à l'église abbatiale, celui que suivaient jadis les frères lais chargés des lourdes cruches.

A mi-côte, des aboiements joyeux frappèrent ses oreilles... Castor et Pollux n'aboyaient de la sorte qu'à la vue de leur maîtresse : annonçaient-ils son retour à l'Abbaye ? Le voyage mystérieux avait-il pris fin ?... Et quel en était le résultat ?

La jeune fille monta plus vite, sans attendre Marjolaine qui s'attardait à ramasser un caillou, cueillir des œillets roses. Elle avait la sensation que le bonheur approchait.

Au moment où elle atteignait la brèche, les chiens, à demi fous, la bousculèrent, et, derrière eux, encore dans l'ombre de la nef, elle reconnut Mlle de Kermario et son neveu.

Celui-ci arriva bon premier :

— Oh ! murmura-t-il, apprendre que vous n'avez jamais douté de moi m'a rendu la vie...

Il lui baisait la main. Bénédicte prit la jeune fille entre ses bras :

— Merci, dit-elle, d'une voix à peine distincte. A moi aussi, vous avez rendu la vie...

M. Le Couëdic apparaissait à son tour... et Michel... et Yves... et Renée, cueillie en passant aux Grands-Sables.

De voir réunis tous ceux qu'elle aimait, Josette pleurait et souriait à la fois. Cette heure de midi toute bleue, inondée de soleil, était un de ces instants parfumés de bonheur qu'on voudrait fixer à jamais et dont le souvenir met, plus tard, des lueurs jeunes dans le regard des vieux.

Marjolaine elle-même en ressentait l'ivresse : elle gambadait de l'un à l'autre, quêtant des caresses ou des baisers, et ses lèvres entr'ouvertes semblaient aspirer la brise heureuse qui passait sans trop savoir d'où elle soufflait.

Ce fut elle, pourtant, qui, la première, rappela aux réalités de la vie. L'église avait sonné. Pourquoi ne rentrait-on pas ?... Rozenn grognerait : elle dirait que tout est brûlé !

— Tu parles d'or, ma petite, s'écria gaiement M. Le Couëdic, mais ici, nous sommes les seuls gens sérieux ! Les autres sont des fous qui se contenteraient d'eau claire. Laissons-les et allons prévenir cette bonne Rozenn que, par la volonté

de Mlle de Kermario, nous déjeunons tous à l'Abbaye...

Dans le jardin, Pan-Koua, une bêche à la main, sourit au passage à sa petite amie : pas plus qu'elle, il ne se croyait le héros de la journée.

Alain et Josette s'étaient arrêtés devant le tombeau de Saint Pabut.

— Il est le protecteur des fiancés, dit doucement le premier. Nous lui devons des fleurs ! Il faut nous conformer à l'usage du pays !

Et la main dans la main, joyeux comme des enfants, ils coururent vers le parterre qui entourait la vieille statue de Saint-Benoît. D'autres les avaient précédés : Michel et Renée qui, sans bruit, se fiançaient aussi.

Ensemble, ils moissonnèrent les dernières roses, les sauges, les dahlias, arrachèrent au clotre quelques longues retombées de vigne rouge, et revinrent déposer leur poétique offrande sur les pieds de granit du vieux saint.

Josette enleva alors de son doigt la bague que lui avait confiée Mlle de Kermario et que, depuis, elle ne quittait plus.

— Demain, murmura-t-elle, M. le curé bénira nos fiançailles. En attendant, laissez-moi renverser les rôles ! vous offrir cet anneau. J'ai appris hier la fin glorieuse de celui qui l'avait laissé pour qu'on vous le donne un jour...

Il vit la forme ailée gravée sur le bleu laiteux de la calcédoine, et, sans explications, il comprit. Gravement, pieusement, comme on accomplit la volonté d'un mort, il glissa le camée à son petit doigt.

Puis, avec le désir évident d'échapper à la mélancolie tragique des jours enfuis, il entraîna sa fiancée derrière Michel et Renée qui, penchés l'un vers l'autre, ne voyaient plus qu'eux-mêmes.

Personne ne s'était inquiété de Bénédicte. Seul, l'abbé Yves revint sur ses pas pour la chercher.

Il la trouva au bord de la falaise, pleurant sur une pierre tombée de la brèche.

A sa vue, elle se leva, confuse :

— J'oublie tous mes devoirs d'hôte, balbutia-t-elle.

Et, sans attendre qu'il répondit, la première, elle pénétra dans l'église, mais au lieu de la traverser pour gagner le jardin et l'Abbaye, elle s'arrêta devant le tombeau, rongé par la lèpre verte des lichens, sur lequel les fleurs fraîches et la vigne vierge mettaient leur éclatante tache de couleur.

— Monsieur l'abbé, demanda-t-elle, très bas, vous souvenez-vous du jour où vous êtes venu ici pour la première fois ?

— Oui, mademoiselle, cette inscription à demi effacée est d'une telle beauté... On ne saurait l'oublier !...

— Vous m'aviez dit : « La lumière ne fut accordée à la Samaritaine que lorsqu'elle eut demandé à boire... » Vous aviez raison !

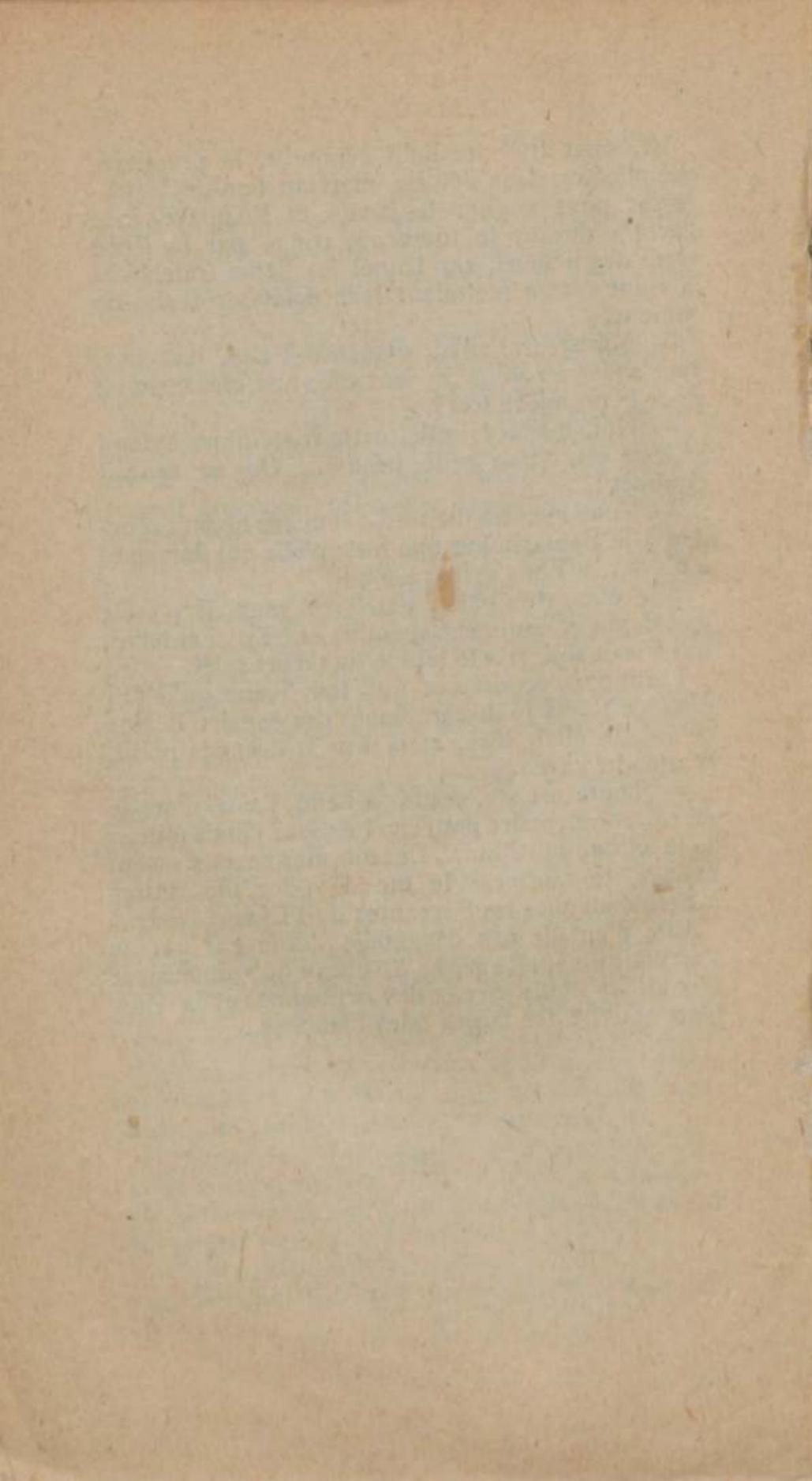
Elle était très pâle : dans ses yeux, il y avait une flamme, comme suspendue entre ciel et terre, qui faisait songer à la lampe du tabernacle.

Celui qui l'écoutait et qui, tout jeune qu'il fût, possédait déjà le discernement des esprits, devina ce qu'elle allait dire, mais il ne la devança point, il attendit l'aveu.

— Toute ma vie, confessa-t-elle, j'ai souffert de ne pas comprendre pour quel Amour j'étais faite... Je le sais aujourd'hui... Dès que mes neveux seront mariés, je quitterai le monde pour me retirer à Bethléem chez les Servantes de l'Enfant Jésus...

Elle n'en dit pas davantage : d'un pas qui ne s'arrêtait plus, elle gagna l'Abbaye qu'animent bientôt les ébats joyeux des orphelines et la vigilante activité des larges ailes blanches...

FIN



## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux*  
:: :: :: :: de dames :: :: :: ::  
MODÈLES GRANDEUR D'EXÉCUTION

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

## L'ALBUM de BRODERIE et OUVRAGES de DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au-passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle,  
:: :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: :: ::

Chaque Album, 5 francs ; franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

Prix de l'Album : 3 francs ; franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 75.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

LE FILET BRODÉ

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 6 fr. F<sup>co</sup> poste, 6 fr. 50. Etranger, 7 fr. 50.

Les cinq Albums d'Ouvrages de Dames (n<sup>os</sup> 1, 2, 3, 4, 5) sont envoyés franco contre mandat-poste de 25 fr. Etranger, 30 fr.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (pas de mandat-carté) à M. Orsoni, 7, rue Lemaignan, PARIS (XIV<sup>e</sup>)



## LE PETIT ECHO DE LA MODE

est l'ami et le conseiller  
des jeunes filles  
et des maîtresses de maison.  
"Élégance" et "Economie"  
telle est sa devise.

Il ne coûte rien, grâce à ses  
primes.

Ses romans sont célèbres pour  
leur haute qualité,  
ainsi que sa rédaction, sa mode,  
ses courriers.

Abonnement d'un an : 12 fr. - Étranger : 18 fr.

Six mois : 7 fr. - Étranger : 10 fr.

Adresser mandat-poste à M. ORSONI,  
7, rue Lemaignan, Paris - 14<sup>e</sup>.

Imp. de Montsouris, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>)